

Jambville

Atelier d'écriture
Travaux 2008

Membres 2008

Marie-Thérèse Leroy

nthleroy@yahoo.fr

Guy et Paulette Teindas

Guy.teindas@wanadoo.fr

Christiane Rosset

christiane.rosset@wanadoo.fr

Eric Rondeau

eric.rondeau@astrium.eads.net

Alain Huré

alain-ewa.hure@wanadoo.fr

Françoise Morin

Francoise.morin@gmail.com

Florence Gaydan

flo.gaydan@tele2.fr

Anne-Marie Marchay

anne-marie.marchay@wanadoo.fr

Eloïse Reynaud

eloiz.reynaud@hotmail.fr

Pauline Fregnac

patsy_bullaie@yahoo.fr

Jean-Michel Courtot

j.courtot@free

7 janvier 2008

Dino Buzzati, 1906-1972...
Crescendo, thème de l'aggravation

Alain Huré

1- Ils marchaient sur le trottoir, près de la place de Clichy. C'était dimanche. Il lui tenait la taille. C'était l'après-midi. Elle se laissait aller contre lui. Le soleil revenu faisait de grandes taches dans lesquelles les promeneurs nombreux plongeaient avec délice. Les arbres reverdis envoyaient des ombres frémisantes sur leurs visages encore jeunes. Soudain, il resserra son étreinte et, l'attirant vers lui d'un geste volontaire mais tendre, il lui donna un baiser fougueux sur la tempe. " Aïe ! " hurla-t-elle... " Ca fait mal... C'est là que tu m'as frappée, hier soir ".

2- Le trottoir de l'avenue était noir de cette foule parisienne qui, au printemps, dès que le soleil réapparaît, envahit les rues, se frôlant sans se voir, avançant vers rien, juste pour passer un après-midi hors de chez soi, loin des problèmes de ménage, un no man's land temporel. Il la serrait. C'était bon de la sentir contre lui, son parfum, celui qu'il lui avait offert à Noël, se mêlait aux senteurs qu'exhalaient les platanes en fleurs. Il la serrait, fier de la montrer aux autres Parisiens, fier de se montrer avec elle, de montrer qu'elle était à lui. Naïveté de mâle, il choisissait les plages de soleil, il ralentissait... " Hein, qu'elle est belle ! " disait son corps collé contre son corps à elle. Il n'en pouvait plus, il fallait qu'il l'embrasse, là, au carrefour, comme au théâtre. " Aïe " hurla-t-elle " Ca fait mal... C'est là que tu m'as frappée hier soir "... Il relâcha sa prise, son front plissé racontait sa honte.

3- Elle avait accepté de sortir avec lui. Il faisait beau, un des premiers beaux jours de printemps, un dimanche, en plus. Tout plutôt que de rester enfermée dans ce studio avec lui, après la scène de la veille. Ils laissèrent l'immeuble vétuste derrière eux et prirent l'avenue ombragée qui conduisait à la place de Clichy. La foule se bousculait sur le trottoir, des enfants couraient entre les arbres, taches de couleur qui passaient de l'ombre à la lumière crue du soleil. Son visage était fermé, elle se collait à lui, plus pour se reposer que par tendresse, quelle tendresse d'ailleurs ? Il ne comprendrait jamais rien à ses désirs de femme, elle envisageait un avenir désespérant, les passants qui ne les regardaient pas accentuaient sa solitude. Et la solitude n'est jamais si grande que quand on n'est pas seul à la vivre. Elle sentit sa main serrer sa taille et l'attirer vers lui. Elle savait qu'elle ne devait même pas essayer de résister. Il colla ses lèvres sur sa tempe, fortement, presque méchamment. " Aïe " hurla-t-elle " Ca fait mal... C'est là que tu m'as frappée hier soir "... Elle regretta aussitôt d'avoir crié, un jeune couple la regardait et elle sut que, une fois rentrés, la scène reprendrait.
.....

Florence Gaydan

N°1. Le mardi matin, c'est le jour du DST. Il ne faut pas être en retard.
8h30 : le surveillant distribue les feuilles de sujet .Il retourne au bureau, y pose sa montre et annonce : " l est 8h40, vous avez 4h "
Séraphin lit tout le sujet, du début à la fin, comme les profes-

seurs l'ont recommandé.

Il réfléchit et très vite, il se met à noircir les pages de brouillon. Il surveille sa montre, relit, puis recopie son texte sur les feuilles blanches. Vérification de la grammaire, un peu de " blanc " sur les fautes d'orthographe.

12h40 : le surveillant passe entre les rangs et ramasse les copies

12h45 : Séraphin sort et va à l'arrêt de bus

N°2. Le mardi matin, c'est le jour du DST ; non, pas le DM, devoir maison, mais le DST, devoir sur table. Il ne faut pas être en retard, sinon, plus d'autorisation d'entrer dans la salle de classe.

Séraphin se lève une demi-heure plus tôt pour attraper le bus d'avant.

8h15 : ça y est, l'école est en vue.

8h30 : tous les élèves sont dans la salle. Pas de brouhaha habituel. Quand le surveillant entre, on entendrait une mouche voler, le silence est pesant. Il distribue les sujets, toujours selon le même mode, retourne au bureau, pose sa montre et annonce de sa voix grave : " 8h40, vous avez 4h. Pas le droit de sortir, ou, si vous en avez vraiment besoin, un par un et pas plus de 2mn. "

Séraphin se décide à poser les yeux sur le sujet, le lit d'un bout à l'autre, selon les recommandations des professeurs. Il réfléchit mais n'ose toujours pas prendre son Bic ni regarder les pages de brouillon vierges de toute écriture. Il jette un coup d'œil à ses camarades et, voir que tous sont dans le même état que lui, le rassure. Mais pas pour longtemps car les feuilles sont toujours vierges ! Avec l'impression de franchir un mur, il se saisit de son Bic et baisse enfin son regard vers les feuilles. Un dernier soupir et ses doigts arrivent enfin à tenir le Bic assez fermement pour pouvoir écrire.

Il ne voit plus le temps passer. Tout à coup, un éclair de lucidité : il regarde l'heure. Vite, il faut écrire la conclusion. Il boucle enfin sa dissertation, la relit par principe, prend son stylo plume et commence à recopier sur la copie double encore toute blanche. Encore 10mn, juste assez pour relire en s'attachant uniquement à l'orthographe, tant pis pour la forme.
12h40 : le surveillant ramasse les copies, pressant les derniers qui n'ont pas mis le point final.

La salle résonne du froissement des papiers, des fermetures éclair des trousseaux, des clips des sacoches, du raclement des chaises sur le sol.

Il est 12h45, Séraphin sort, respire un grand coup et part en sifflotant tranquillement jusqu'à l'arrêt de bus.

N°3. Le mardi matin, c'est le jour du DST, non, pas le DM, le DST. Aucun retard acceptable. Séraphin a pris le soin de préparer ses affaires la veille, mais il se lève quand même 1h plus tôt pour prendre le bus d'avant et arriver avec une demi-heure d'avance pour ne pas avoir à courir.

8h : le bus est à l'heure, les élèves arrivent de tous côtés. C'est bizarre, le mardi matin, ils arrivent tous avec une demi-heure d'avance, mais ce n'est pas pour discuter, rire ou chahuter. Tous marchent d'un même pas vers la salle réservée aux contrôles.
8h30 : ils sont tous installés. Quand le surveillant entre dans la salle, le silence est pesant, palpable. Seul le souffle de l'adulte est audible, mais on devine les battements de cœur de ces trente élèves !

Distribution des sujets : Séraphin a l'impression que sa tête va éclater tant son cœur tambourine. Il manque d'air, à la limite de l'étouffement. Tout à coup, il a très chaud, ses mains sont

moites. Enfin le sujet arrive jusqu'à lui.

Le surveillant annonce : " 8h40, vous avez 4h et vous n'aurez pas une minute de plus. Pas le droit de sortir, pas le droit de copier. "

L'angoisse terrible de la page blanche ! Séraphin transpire toujours autant. Il se décide à poser les yeux sur le sujet mais sa vue se brouille. Les mots ne ressemblent à rien, on dirait des traits noirs enchevêtrés sans aucune logique. Il se frotte les yeux, essuie ses lunettes. Ca y est, il arrive enfin à déchiffrer. Il était temps, 5mn de perdues ! Il lit néanmoins son sujet jusqu'au bout, comme on le lui a appris. Puis il réfléchit, regarde ses camarades, mais ils sont aussi angoissés que lui et la vision qu'il a d'eux ne le rassure guère. Les feuilles de brouillon sont toujours vierges. Et voilà que cela recommence : grand tumulte dans sa pauvre tête envahie par les seuls battements de son cœur. Ses mains tremblent, la sueur fait glisser le Bic entre ses doigts. Il les essuie sur son pantalon, reprend son Bic.

Il faut y aller, avec l'impression terrible de se jeter du haut d'une falaise, il baisse enfin son regard vers le papier et commence à noircir les pages.

Le temps file, file, file...il s'essouffle comme s'il courait un marathon. Ses pauvres doigts n'arrivent pas à écrire assez vite ce que lui dicte son cerveau enflammé.

Le temps file, file, file...vite, le stylo à plume. Vite, il recopie, recopie, recopie...tant pis, pas le temps de relire, à peine le temps de mettre le point final car déjà le surveillant hurle : " 12h40, posez les stylos " et, s'il a mis du temps à distribuer les sujets, en un éclair, toutes les copies sont ramassées.

La classe passe d'un silence religieux à un caquètement de poulailler, ça braille, ça racle, ça tousse, ça éternue !

Tout le monde court dans les escaliers en faisant un bruit impossible comme si le silence se fracassait en mille morceaux.

Une fois en bas, Séraphin respire un bon coup et part en sifflotant tranquillement vers l'arrêt de bus.

Guy Teindas

Départ en vacances cahotiques (version soft)

Un couple part en vacances. Lui a étudié l'itinéraire au préalable ; elle a fait les valises en essayant de ne rien oublier et a préparé un léger pique-nique qu'on dégustera en lisière de forêt, pas trop près de la route principale car cette fois on ne prendra pas l'autoroute et les aires de repos n'auront pas l'honneur de leur visite.

Le lieu de la pause est choisi. C'est en rase campagne, au silence, parfait pour se relaxer une petite demi-heure. Après s'être restauré frugalement, le mari tend les clés à sa femme avec ce petit commentaire narquois : " je suis sûr que tu aimerais conduire pendant que je fais mon petit somme ! "

A peine redémarré, il se produit un accident à cause d'un chat que la conductrice a voulu éviter en freinant des quatre roues. Pauvre bête .Mais le véhicule suivant n'a pas le temps de réagir et percute violemment le coffre arrière qui s'ouvre dans sa plénitude, offrant à l'extérieur le triste spectacle des valises et autres sacs renversés.

Une certaine nervosité règne : tout ça pour un chat qui est mort. Si j'avais su, je n'aurais pas freiné, total, le résultat est le même si ce n'est....Constat, énervement, mauvaise foi de la partie adverse....Et on repart avec le coffre entrouvert .On réparera à l'arrivée mais les vacances commencent mal.

Départ en vacances dévastatrices (version hard)

Tout le monde est excité à l'idée de partir en vacances, les enfants sont intenables et il règne une certaine nervosité dans la famille. Le coffre est plein à craquer car on transporte, en plus, les bagages d'une jeune copine de la fille aînée. De plus, tout le fond de la malle est recouvert de nombreux morceaux de bois calés au niveau du passage des roues.

Pas le temps de s'arrêter longtemps car la route est longue. On ne prendra que les autoroutes.

Un restoroute se trouve à l'endroit approximatif où il serait raisonnable de s'arrêter pour satisfaire leurs exigences de rapidité. On picore vite un en-cas plus nourrissant que bon.

En sortant, Monsieur " ordonne ! " à Madame de conduire afin de faire sa sieste....

Le voyage a repris son cours quand l'imprévu survient. La caravane les précédant se met à balayer la chaussée, offrant une sorte de spectacle irréel, pour terminer sa course en plein travers de l'autoroute .Madame s'arrête juste à temps pour éviter la collision. Action que la voiture suivante qui roulait à forte allure est incapable de faire. Son conducteur n'ayant rien vu, il vient fracasser les véhicules arrêtés.

On est tous fortement sonnés dans l'habitacle, mais les enfants sont sains et saufs, grâce à l'excellent pare-choc constitué par les morceaux de bois déposés dans le fond du coffre.

Vacances dévastatrices, certes, mais les voyageurs sont sauvés...

.....

Marie-Thérèse Leroy

-Satisfait, Hans range dans sa poche son portable. Ses enfants arrivent demain soir. Cela lui laisse grandement le temps de s'organiser. Il en profite pour se promener le long de cette plage féérique de Copacabana. En sortant de l'hôtel, il croise ce couple de touristes français qui vient d'arriver.

-Hans range soigneusement son portable dans la poche de son short. Ses enfants arrivent enfin demain soir. Pourvu que l'avion de Genève ne soit pas en retard ! Malgré l'obscurité, il décide de se promener le long de la plage de Copacabana, déserte à cette heure, les touristes préférant s'agglutiner aux terrasses des restaurants. Cela lui permettra de réfléchir calmement à l'organisation de la journée de demain. En sortant de l'hôtel, Hans salue ce couple de touristes français qui se dirige déjà vers l'espace internet.

-Hans vérifie que la fermeture éclair de son short est bien fermée, protégeant ainsi son portable et la clé de l'hôtel. Ses enfants arrivent de Suisse demain soir Il a encore un doute sur l'heure exacte, les compagnies aériennes révisant actuellement tous les moteurs des boeings, à cause de l'accident de la semaine dernière. Il projette déjà l'organisation du lendemain tout en faisant un footing le long de la plage de Copacabana vaguement inhospitalière à cette heure tardive. Il vient juste de réaliser qu'il est suivi et se trouve subitement encerclé par trois gaillards. Le premier le menace d'un couteau, le second lui vide les poches et le troisième fait le guet. Hans donne tout ce qu'il a. Il arrive tout essoufflé à l'hôtel, explique au réceptionniste sa mésaventure et se dirige vers les deux touristes français à l'espace internet. " Excusez-moi, je viens de me faire attaquer, je dois faire opposition par mail et bloquer mon portable qui est resté ouvert, je venais juste de recevoir un mes-

sage ". Les français, sidérés, lui laissent la place.

Eric Rondeau

Ritenuto ma non troppo

-La limpidité de l'atmosphère nous permettait d'apercevoir au loin les quelques fantassins qui avançaient lentement vers nous, sans un bruit, accompagnés de deux cavaliers et suivis de l'unique canon de la petite troupe noire.

-Arrivés presque à portée de tir, de nombreux grenadiers gris clair se mirent à courir vers nous, suivis de près par l'imposante cavalerie légère habillée tout en blanc. Derrière eux, quelques canons se positionnaient, bientôt prêts à nous transmettre leurs projectiles. A gauche et à droite, des chasseurs gris foncés approchaient rapidement, nous interdisant déjà toute manœuvre latérale, et nous savions que bientôt nous verrions apparaître derrière nous le nuage impressionnant des chevaux noirs de la fameuse cavalerie lourde tant redoutée.

-Le corps à corps était maintenant bien engagé de tous côtés quand devant nous, à quelques mètres seulement, des tirailleurs grenadiers écarlates se ruèrent avec fracas dans tous les sens, cherchant le point faible de notre défense. Derrière, entre les colonnes de fusiliers bleu de Prusse qui nous prenaient pour cible, des carabiniers et des lanciers, dont le vermillon et le vert foncé des uniformes étaient à peine visibles dans la poussière, se préparaient à l'assaut. Des batteries entières de canons de toutes tailles, que l'on devinait sans les voir, nous assourdisaient de leurs salves de boulets meurtriers. Mais le danger était ailleurs. Des flanqueurs scintillants, qui avaient réussi à s'infiltrer sur les côtés, venaient d'être rejoints par le tumulte des voltigeurs chasseurs jaune métallique et or qui ne tardèrent pas à submerger nos ailes. Nous ne pouvions plus préparer de riposte convenable contre l'inévitable éclatement des hussards magenta, des dragons enflammés et autres cuirassiers d'argent dont les formes s'amoncelaient en gerbes crépitan-tes dans notre dos. Des collines qui nous dominaient déferlaient sur nous sans interruption un feu d'artifice de gardes et de gendarmes, un arc-en-ciel d'hommes du génie et d'innombrables croix rouge vif de brancardiers et de médecins, alors que du sol jaillissait de toutes parts une multitude d'éblouissantes fontaines fumigènes multicolores de guides, d'éclaireurs, de messagers et même d'espions.

Christiane Rosset

Me voilà dans mon grenier-atelier, là-haut où l'inspiration est en train de monter. C'est le début de l'hiver, le soleil dit être là, même si je ne le vois pas. Je suis en face de ma toile, déjà assez avancée. Le moral est bon. Je me plonge, corps et âme, dans le sujet.

On sonne au portail. Je descends quatre à quatre les deux étages de mon escalier un peu raide, traverse l'entrée, sort dehors et crie pour me faire entendre de la personne qui se trouve derrière le portail..."j'arrive!"

Il me faut prendre un trousseau de clés laissé dans la petite maison, je dois retraverser la cour... Me voilà derrière le portail pour ouvrir, enfin, à mon visiteur.

C'est le facteur. "Désolé de vous avoir fait attendre !" Mais il connaît la complexité de ce nouveau portail qui fonctionne

avec un bip bip. Trois mots échangés, le temps de signer un recommandé, en s'excusant d'être assez pressé aujourd'hui. Il me laisse le courrier et s'en va terminer sa tournée

Je remonte, marche par marche, mon escalier vers mon atelier et cherche mon pinceau. Lequel ? Je ne sais pas ! Tiens, celui-là ... avec un peu de bleu, dans ce petit coin de toile, en bas à droite, un dégradé vers le blanc...

On sonne au portail. Je dévale, quatre à quatre, l'escalier, et ouvre aussitôt le portail avec mon bip-bip.

C'est le menuisier. Il sait où aller pour avancer son travail commencé la veille sur un velux de l'atelier. Nous montons nos deux étages, il ouvre grand le velux pour vérifier la fermeture. Tiens, il crachine maintenant.

Je reprends un pinceau, n'importe lequel, au point où j'en suis. Si c'est du rouge, on fera avec..... un petit coin de la toile, en haut, à gauche...Du rouge ? Pourquoi pas ?

Je plonge le pinceau dans le rouge de cadmium bien en place sur ma palette, un rouge vif, bien vivant, captivant, qui fait vibrer...Du rouge de cadmium ...MMM !Je vais....

Voilà qu'on sonne au portail !

Je descends.. Trop vite, je dégringole dans l'escalier, je plonge en avant, me rattrape de justesse à un morceau de rampe qui ne cède pas sous mon poids. Mon pinceau, oublié dans ma main droite, trace un excellent graphisme sur le mur de l'escalier. Peu importe, je continue à descendre plus sagement, arrive dans la cour. Voilà mon Bip-Bip. Le portail s'ouvre. C'est le maçon avec son camion..

Et vlan, il se prend la pierre du caniveau. Son pneu éclate. Et merde alors ! Il avance, malgré tout, pour ne pas obstruer le passage et stationne un peu plus bas. Je l'encourage comme je peux, de mes paroles réconfortantes pour essayer de lui faire passer la "catastrophe", comme il le dit lui-même.

Il commence à essayer de retirer sa roue; impossible de dévisser les boulons. Il crachine toujours et il fait froid. Y en a marre" , dit-il. "J'arrête. J'attends mon collègue cet après-midi, qui saura me dépanner." Je lui propose un café, au chaud. Le moral remonte, et nous remontons nos deux étages pour rejoindre l'atelier. Finalement, il préfère travailler au premier. Il y a de quoi faire...

Je reprends mon pinceau rouge... Tiens, il n'est plus là ? Je descends doucement, cette fois-ci, le long des traces rouges de mon escalier. Où est donc passé mon pinceau? Près du camion? Non. Près du portail, Non. Près de la cafetière? Non ! Près du téléphone? Non !

Mais où est-il passé? Et puis Zut ! Ne perdons pas de temps ! Il y a d'autres pinceaux, d'autres couleurs, là-haut. Je regagne mon atelier. Le menuisier m'attend. Il aimerait un escabeau; "Pas de problème. Je vais vous en chercher". Il est dans la petite maison, au premier étage, je m'en suis servi, ce matin pour bricoler. Je descends, à nouveau, mes deux étages.

L'entrée, la cour, la petite maison. Je monte à l'étage... Tiens, il n'est plus là ?

Bien sûr, j'oubliais que je l'avais rangé à la cave. Bon, je descends, retransverse la cour... et voilà mon escabeau à la cave. Je remonte avec, me cognant, de ci, de là. Le menuisier m'attend. Il fait bien froid, maintenant, avec les courants d'air. Trois degrés au-dessus de zéro. Vite, il faut que je travaille. Pour plus de confort, j'enfile mes mitaines et mon bonnet de laine... mon sur-doudoune bien encrassé de peinture, je prends un pinceau, le premier venu. Quelle couleur ? Tiens ! Il a servi à peindre le gris de la mer.

Je prépare longuement un beau gris généreux, ni trop foncé, ni trop clair... Je pose ce gris en haut à droite... Il est trop clair !

Je tripatouille, à nouveau, sur ma palette, des couleurs, pour un bleu-gris plus foncé., et le pose délicatement, en haut, à droite... ce beau gris-bleu, qui me plaît. Mais, non ! Cela ne va pas. Il faut qu'il soit plus...un peu plus comment ? Un peu plus rouge ? Non ! Un peu jaune ? Non !... un peu... ?

"Madame, dit le menuisier, j'ai un problème. Je n'ai pas la vis qui correspond au système d'accrochage du velux."

Ah ? Bon, vous en voulez une verte ? Ah ! Pardon, une de 6 ou de 10, ou....?

"Merci, Madame, je vais peut-être en trouver une dans ma camionnette."

Dieu soit loué ! Je prends ma grande brosse et prépare un nouveau gris, n'importe lequel et l'étale du haut en bas, de gauche à droite et de droite à gauche, et je recommence. Voilà, c'est fait. Il n'y a plus à attendre que cela sèche.

Tout sera possible sur cette toile, dans quelques jours... sauf si on sonne au portail, ce jour-là, toutes les 5 minutes...

21 janvier 2008 ABÉCÉDAIRE

Eric Rondeau

Atelier: sujet

Bénévole: Marie-Thérèse

Crayon: outil

Dictionnaire: utile

Ecriture: finalité

Facile: jamais

Galère: parfois

Humour: indispensable

Inspiration: espérée

Jambville: point commun

Kaléidoscope: participants

Limité: temps

Mairie: domicile

Nappe : lieu de travail

Ordinateur: convocation

Papier: support

Quand: lundi soir

Rythme: bimensuel

Sérieux: s'abstenir

Texte: résultat

Unanime: intérêt

Variés: sujets

Water-closet: annexe

Xénon: éclairage

Youpi: bon

Zéro: pas bon

Phrase avec exactement la phonétique des 26 lettres de l'alphabet :

Cassé et si énervé, j'ai acheté des aides ; ému, j'y ai fixé la baie, pays grec au double vécu.

.....

Alain Huré

Abécédaire de vacances

A l'idée de partir en camping au mois d'août,
Bientôt sur les chemins par le destin du stop,

Changeant de véhicule rien qu'en levant le pouce,
Dormant ici ou là, comme le vent me pousse,
Et mangeant presque rien sur le bord de la route,
Flânant dans la campagne, filant sur l'autoroute,
Gai comme un écolier qui battrait la campagne,
Heureux, libre comme l'air, respirant cet été,
Invitant au plaisir qui m'attend dans le sud.

Je partis au matin, oubliant la philo,

Kant et Schopenhauer, le bac et les stylos.

La première voiture fut un cabriolet,

Manoeuvrant comme un fou sur les routes de traverse.

Nuitamment arrivés à Castelsarrasin,

Obligemment logé dans son appartement

Plein de têtes de flèches, de silex et de haches

Qu'il avait ramassé dans les champs alentour.

Ravi de cette nuit, je fus, le jour suivant,

Sans attendre beaucoup, pris par un camionneur,

Tournant de ferme en ferme pour ramasser le lait.

Un bon moment plus tard, avec des parisiens j'allais,

Vers le village basque où les copains m'attendent.

Wagner n'eut pas renié ces ciels teintés d'orage,

Xiphoïdes éclairs quand je montais ma tente,

Yourte bientôt trempée dans ce champ où les vaches

Zieutaient ces parisiens qui riaient aux éclats.

Abécédaire d'atelier

Là, dans cette mairie, Marie-Thérèse créa... A

L'atelier d'écriture. Par les mots, absorbés... B

Avec, pour seul départ, un livre ou un essai... C

Nous tentons d'y écrire, par le dico aidé... D

Y a des jours où c'est dur, on peine comme des bœufs... E

D'autres où c'est trop facile, on écrit comme des chefs... F

C'est là qu'on se rend compte qu'on n'est pas trop âgé... G

Pour créer des histoires que l'imagination lâche... H

Et, quand on a fini, devant les autres, on lit... I

Et les images arrivent, émouvante magie... J

Des mots, récits, poèmes, ça dépendra des cas... K

Parfois on écrit " je ", parfois on écrit " elle "... L

Si on veut se cacher ou bien dire qu'on l'aime... M

On ouvre grand son cœur, sans souci et sans gêne... N

Chacun se montre à jour derrière de simples mots... O

On est sans prétention, on fera pas " guerre et paix "... P

Dans ce groupe d'amis, ni vainqueur ni vaincu... Q

D'un style amphigourique ou alors terre à terre... R

Des images acérées ou comme des caresses... S

Réveillent souvenirs de vacances d'été... T

Pendant qu'au rez d'chaussée travaillent les élus... U

Leroy, Gaydan, Teindas, à leurs feuilles rivées... V

Rosset, Rondeau, Morin, s'inventeront leurs doubles, vé... W

...rités improbables que l'imaginaire mixe... X

Racontant le Brésil, la Pologne, l'ami grec... Y

Souhaitant qu'une chose : Que les muses nous aident... Z

.....

Florence Gaydan

A : affairée, agitée, active, je suis toujours en mouvement, appliquée quand je travaille, ambitieuse, tu l'es pour moi.

B : bizarre par instants, belle, rarement bichonnée, brave tous les jours.

C : câline ou capricieuse selon mon humeur, caractérielle, je n'irai pas jusque là.

D : drôle avec mes mimiques, distante avec les étrangers, déli-

cate avec toi.

E : énergique, étouffante d'amour pour toi, jamais étourdie, mais combien exigeante.

F : fidèle et farouche à la fois, fière de marcher avec toi, fâchée, jamais car je ne me lève pas du pied gauche.

G : gaie comme un pinson, gracieuse dans ma course, gamine avec mon copain.

H : hirsute la plupart du temps, haletante quand il fait chaud, hystérique quand je m'énervé.

I : impossible de ne pas me voir, de ne pas m'entendre.

J : jeune et jolie, c'est ce que tu dis de moi, joueuse toujours, joyeuse.

K : kiwi, je sais aussi être acidulée; képi, pourquoi pas, j'aime bien faire la gendarmette.

L : lambine sous le soleil, lavée quand tu as le temps.

M : mystérieuse quand je rêve, morose, je ne connais pas, magique au quotidien.

N : naturelle mais je ne suis pas une force de la nature, nulle quand je m'énervé.

O : occupée en permanence, je ne dors que d'un œil, observatrice, ouverte à toutes les nouveautés, obéissante quand tu me le demandes mais toujours avec joie.

P : perdue, cela n'arrivera pas, prétentieuse, c'est un sentiment que je ne connais pas, poltronne avec mon copain, peureuse, connais pas non plus.

Q : qui suis-je ???????

R : reconnaissante, rassurante pour toi.

S : sainte, parfois, à me voir, on me donnerait le Bon Dieu sans confession, solide, je ne suis jamais malade.

T : terriblement attachante car si tendre avec ceux que j'aime. Mais parfois, on m'appelle " la teigne ".

U : utile, cela peut arriver et, de toutes façons, tu ne peux te passer de moi, je suis donc très utile. Usagée, pas encore !!

V : vindicative seulement si je ne comprends pas ce que tu attends de moi ou si les gens que j'aime sont en danger.

W : watt, j'en dégage au moins 100000 quand je suis excitée.

X : xénophobe, non, pas à ce point, seulement prudente avec eux.

Y : yéti, je peux y ressembler paraît-il.

Z : Zébulon a longtemps été mon surnom.

Qui suis-je ???

Vous avez deviné ?? Je m'appelle UKA de la Forêt d'Emeraudes et je suis ta chienne!!

.....

Marie-Thérèse Leroy

A comme atelier-écriture, lancé par les amis de Jambville au printemps 2007,

B comme la Bible revue et corrigée par Eric sur le modèle de La Fontaine,

C comme Christiane peintre de la Marine et son très joli livre sur le golfe du Morbihan,

D comme Delherm Philippe et sa façon d'écosser les petits pois, notre premier atelier,

E comme écriture, décrire, réécrire, écrit, récits, écrire, et le plaisir d'écrire,

F comme Florence qui découvre à Brussels que le verbe pouvoir n'existe pas,

G comme Guy qui, pour s'embourber avec une voiture va jusqu'en Afrique du sud,

H comme Huré Alain qui nous a tous scotchés avec sa

Nathalie " Partie ",

I comme inspiration qui surgit ou que nous recherchons désespérément,

J comme Jacques Dutronc et " fais pas ci, et fais pas ça "

K comme Kyoto et la cérémonie du thé façon Leroy,

L comme Laguiller ah ! Arlette entre cigale et fourmi quelle sueur!

M comme Morin Françoise qui ce soir préfère déguster la galette au Moulin Vert,

N comme nostalgie, parfois de vacances et de récits de voyages,

O comme œuvres connues et moins connues qui finalement nous inspirent à chaque fois

P comme Paulette et la vraie vie sur la côte d'azur dans les années 50,

Q comme quatre participants, c'est le minimum pour que l'atelier soit vivement animé,

R comme Rulfo Juan et Le Llano en flammes, tu te rappelles? mais si, rappelle-toi

S comme starting blocks et les briques rouges au fond du lit d'Eric

T comme Tanner, mais vous plaisantez Monsieur France Télécom disait Christiane

U comme unique, unique notre façon d'écrire

V comme Victor Hugo et son admirateur Vassilakis Michel

W comme Winckler Martin, ton stylo était sec sur ta feuille blanche, et tu t'es lancé....

X comme x, c'est en fait la 24ème lettre de l'alphabet, il en reste 2 même pour MThérèse,

Y comme youpi ça se termine,

Z comme Zalésie village de Pologne , où le loup peut agré-
menter le conte de Noël.

Acrostiche sur l'Atelier d'Ecriture

L inattendu, une nouvelle proposition d'écriture, une surprise !

Attraper les mots sans savoir où l'on va.

Travailler sur les phrases qui se bousculent ou qui s'étirent.

Ecouter des textes, des histoires de qualité.

Liberté d'expression où même le langage cru est accepté.

Imaginer, parfois loin ou proche de la réalité.

Espace pour soi où le temps est limité.

Respect des autres.

Découvrir ses capacités, mais si mais si !

Ecrire et raturer et recommencer,

Créer pour partager tous ensemble,

Réfléchir sur son propre vécu,

Inventer sans prétention,

Transmettre aussi ses expériences personnelles,

Unicité d'esprit où chacun a sa place,

Réponses sans jugement,

Ecrire est un plaisir qui ne dure qu'un laps de temps, profitons-en.

.....

Paulette Teindas

A comme Armoire ouverte

B comme Blouson Boxer short

C comme Chaussettes Caleçon Chaleur peut-être

D comme Départ Demain

E comme Enfin le voyage promis

F comme Finalement Formalités
 G comme Grande Gaieté aérogare
 H comme Hâte Hébertude Hécatombe Hystérie
 I comme Illico presto Informations
 J comme Journaux grève annoncée
 K comme Kenya Kapout Kifkif KO
 L comme Lamentations Larmoiements Long courrier annulé
 M comme Mortifiés
 N comme Nonobstant le moral nous gardons
 O comme Opportunité Orientation différente nous est offerte
 Q comme Québec notre nouvelle destination
 R comme Réserves d'animaux nous visiterons
 S comme Skis nous chausserons
 T comme Traîneaux et husky nous aurons
 U comme Ultime appel
 V comme Voyageurs demandés à l'embarquement
 W comme Waou, nous partons
 X comme Xénon
 Y comme Youpi, nous décollons
 Z comme Zouett Zouett, c'est très chouette !!!

Réaliste, vous resterez à tout moment,
 Nomade vous aimerez l'être en vacances,
 Espoir d'une année 2008 étonnamment surprenante!

Alain Huré

Dans les Centuries de Nostradamus, on trouve ce quatrain :
 " Quand Cathay aux anneaux courera
 Décadées supportées deux fois trois
 Virgina Stella aux desseins animés
 En mai en papier à ton nom scripturé "
 Traduction : A l'époque des jeux olympiques de Pékin
 (Cathay), tu auras 60 ans, né sous le signe de la Vierge, tu des-
 sineras des petits Mickeys... Pour le dernier vers, on pense
 qu'à l'atelier d'écriture, tu vas écrire des récits de guerre ou à
 l'envoi d'un avion en papier vers la planète Mars...à moins
 que...

Paulette Teindas

Françoise Morin

Aristochat	A
Bébé	B
Circée	C
Débandé	D
Epineux	E
Fief	F
Goulag	G
Hash	H
Iphigénie	I
Jour J	J
Kalinka	K
Lamelle	L
Même	M
Naine	N
Oripeaux	O
Poupée	P
Quelque	Q
Rastaquouère	R
Suisse	S
Tétée	T
Ubu	U
Vé	V
Waterloo de cet abécédaire !	
Xanax	X
Yé-yé	Y
Zélandaise	Z

Scorpion 2008

Avec 2008
 Bien tu seras
 Comme une fleur
 Dans le jardin
 Exposée au soleil
 Forte la santé tu auras
 Gare aux chats tu devras
 Heureuse au travail on te verra
 Insatiable, imperturbable
 Kola tu boiras
 Lentement tu grossiras
 Malheureusement
 Nuage sur ta vie passera
 Opportunité
 Perdue
 Quand loterie tu refuseras
 Restrictions économiques on te demandera
 Sagement tu obéiras
 Toujours poliment tu répondras
 Un incident important
 Viendra
 Wagonnet se renversera et
 xérès se répandra
 Yolande
 Zézayera

Eric Rondeau

Horoscope

Marie-Thérèse Leroy

Capricorne, vous n'hésitez pas à braver les tempêtes,
 Aimer, ce verbe, vous appliquerez tout au long de l'année,
 Protectrice, vous serez avec vos proches,
 Rire sera votre tasse de thé préférée,
 Irritable parfois vous deviendrez,
 Colère cependant soigneusement vous éviterez.
 Optimiste malgré quelques soucis financiers,

THOROSCOPE

Travail
 Ton Avilissante Usine Réagira En Association Utile
 Amour
 Ton Amie Ultime Réconciliera Erotisme Avec Union
 Santé
 Tu Auras Une Réaction Epidermique Aux Urines
 Argent
 Toujours Attendre Une Richesse Est Absolument Utopique

Et dans le genre encore plus disjoncté :

Renseignements

Tout Appel Urgent Restera En Attente Ultérieurement

Réincarnation

Tout Analphabète Unijambiste Ressuscitera En Athlète
Universitaire

.....

Françoise Morin

Gémeaux: toujours gaie même quand j'ai des bobos (g'maux)
alors je les oublie dans la lecture (g'mots). Bien que signe de
terre et d'air c'est l'océan qui m'apaise (gém'eau) et je suis
émervillée devant les vitrines place Vendôme (gemmes...oh!).

=====

4 février 2008

Faire un texte avec les proverbes suivants

A la Ste Luce les jours croissent du saut d'une puce

Loin des yeux, loin du cœur

Qui a bu boira

Après la pluie le beau temps

.....

Eric Rondeau

POEME DE PROVERBES

Un peu plus tard qu'hier
le soleil s'est couché
loin des yeux, loin du cœur.

Mais qui a bu boira
et il ressortira
pour notre humble bonheur.

On sait qu'après la pluie
le beau temps rejaillit
tel un héros vainqueur

Et qu'à la sainte-Luce
les jours croissent du saut
d'une puce, en douceur.

.....

Alain Huré

A la Sainte Luce, les jours croissent du saut d'une puce.
"Pauvre puce", se dit Paul qui regardait le soir tomber devant
la gare. "Elle peut toujours se gratter, je vais pas l'attendre
toute la nuit"... Il marchait dans le froid, regardant nerveuse-
ment l'horloge murale, l'aiguille s'approchant inéluctablement
du moment où le spectacle commencerait... Il avait eu du mal à
les avoir, ces billets pour la chorale Axentus qui donnait ce soir
son dernier récital de la saison. Il allait rater ça ! Rien que d'y
penser, il maudissait intérieurement Lucie qui n'arrivait pas.
Loin des yeux, loin du cœur... La main lui frôla tendrement
l'épaule, il sursauta, se retourna... L'éclat bleu lagon des yeux
de Lucie lui fit oublier en un instant son humeur massacrante,
il y plongea, s'y engloutit comme à chaque fois. Qui a bu

boira, espéra-t-il, en l'entraînant vers la salle de concert. Ils
allaient pouvoir enfin écouter la version chantée des Quatre
Saisons de Vivaldi... Il se demanda si c'était pour le Printemps,
l'été ou l'automne qu'elle chanterait "Après la pluie, le beau
temps"...

Homophonies approximatives autour d'un proverbe

Après la pluie, le beau temps... les dernières gouttes tombées,
les gars du chantier se sont remis au travail. " Accroche cette
corde là-haut pour monter les sacs de mortier ". Après la pou-
lie, le béton. Dans l'appartement du troisième, le ramoneur
finissait de nettoyer la cheminée pendant que la vieille dame
préparait l'argent. " Après la suie, le montant " lui dit-elle. Il
pensait que la vieille aurait dû aller s'enlever les rides dans un
institut, après les plis, le botox... Il rentra chez lui, passant
devant les boutiques, peut-être du poisson, après la plie, le flé-
tan... ou alors des boîtes de conserve, il s'en lèche d'avance les
babines. " Après, lape l'huile, le bon thon ". Tiens, pourquoi
pas de la viande, une recette provençale, après l'aïoli, le mou-
ton puis un bon verre de vin devant la télé. Après le chablis le
téléthon. Ah non, il y a la Star'ac, les enfants vont vouloir voter
pour un chanteur, après youpee, le votant. En tout cas, ça aide
à ne plus penser au pays, là-bas, au nord de l'Inde. " Après,
oublie le Bhoutan ".

Autour de verbes...

Entendre cet accusé qu'on va devoir juger,
Etre jugé naïf, l'affaire est entendue,
Croire en cette justice qui ne veut que contraindre
Etre cru des huit autres, tous se liguant contre un,
Vaincre notre réserve, il faut les captiver
Un captif nous attend, ne sortons pas vaincu,
Adoucir notre ton pour tâcher de convaincre
Les rendre convaincus d'une peine adoucie.

.....

Françoise Morin

En février ta foi tu professeras et "à la Ste Françoise les voix
tu engrangeras en Seine et Oise". Mais gare à toi si ta foi n'a
pas convaincu...

Tu seras bien déçue car "qui a chu choiras". D'ici le 9 mars, le
temps te semble long et tu tournes en rond. Mais patience:
"après l'ennui les votants"...

Et quelque soit le résultat, en rentrant chez toi, tu t'assiéras
près de la cheminée car comme le dit le proverbe, "coin du feu
coin du bonheur".

.....

Marie-Thérèse Leroy

A la Sainte Luce, les jours croissent du saut d'une puce. La fête
de la lumière, en ce 13 décembre, bat son plein dans cette
ville cosmopolite. Mina se souvient de son village natal, là-
bas, en Iran. Quel chemin parcouru depuis son départ ! La
Suède est le pays le plus ouvert du monde, lui avaient dit ses
parents, les allocations pleuvent pour les immigrés. Mina tente
de se rappeler les visages tant aimés, qui surgissent parfois
mais de plus en plus flous. Pourtant elle reste très attachée à sa
famille contredisant ce proverbe qu'elle juge débile "loin des
yeux, loin du cœur". Mina croise son ami Ahmed, transi de
froid et titubant. Elle se tue pourtant à lui répéter de ne boire
que de l'eau et de se montrer ainsi un bon musulman. A quoi

bon, lui rétorque son ami, tu sais bien que "qui a bu boira" et Dieu n'alimente pas les allocutions ! bof, ne t'inquiète pas ! "après la pluie, le beau temps", c'est l'hirondelle qui fera le printemps.

.....

Paulette Teindas

Heureusement qu'à la Sainte Luce, les puces sautent à dos de croissant, car, ce soir je ne trouve pas la télécommande du garage et j'ai atelier d'écriture, et je sais que si je n'y vais pas, loin des yeux loin du coeur. Je m'énervé, je cherche partout, je remonte au premier, redescends à la cave, soulève les tapis de la voiture, rien. Bon, tant pis, qui ne risque rien n'a rien, et vouloir, c'est pouvoir... j'irai à pied. Il est déjà sept heures moins vingt. Vite, je cours avec mon long manteau noir, et il est vrai que la nuit, tous les chats sont noirs, non ? Et les voitures ne me voient pas. Je ralentis mon pas car qui veut aller loin, ménage ses pieds. Il fait froid et je glisse mes mains dans mes poches, et zut je sens la télécommande...et comme qui a chu choira, j'ai rechui. Contrariée et vexée, j'arbore un sourire forcé en entrant dans l'atelier d'écriture et me dis qu'après la pluie, le beau temps.

.....

Autour de verbes (formes actives et formes passives)

Paulette Teindas

Elle avait sucré le café de son mari pour l'empoisonner en pensant à l'assurance vie qu'il avait contractée. Il y eu erreur de tasse au dernier moment .Elle avait voulu se sucrer et elle est morte empoisonnée. Elle avait voulu arrêter la vie de son mari et elle s'est arrêtée de vivre. Elle pleurait sur son sort, personne ne l'a pleurée.

Marie-Thérèse Leroy

Inviter et être invitée

Inviter,
C'est une véritable aventure familiale et amicale, nécessitant une attention de tous les instants.
C'est faire la liste, barrer des noms, en rajouter, créer des cartes d'invitations plus originales que les précédentes,
rechercher des idées pour un buffet simple mais bon et qui sort de l'ordinaire,
réfléchir à un texte, à une chanson, en réponse à la présence chaleureuse de tous
ceux qui se sont déplacés,
faire les courses dans des endroits différents,
nettoyer la salle, toutes les tables,
installer les nappes achetées chez Babou,
laisser les enfants décorer la salle,
préparer en cuisine au dernier moment ce qui doit l'être,
accueillir avec un sourire les premiers invités, sans montrer son épuisement,
et veiller à ce que chacun soit content de sa soirée.

Etre invitée,
c'est se fondre avec bonheur parmi les convives,
se sentir libre, totalement disponible,

danser sans penser au nettoyage du lendemain,
se permettre d'arriver en retard,
rechercher pendant des heures le cadeau qui fera plaisir,
vérifier sur le calendrier qu'il n'y a pas de judo à ce moment-là,
trouver, parmi le courrier, l'enveloppe pas ordinaire qui annoncera l'événement.

=====

18 février 2008

Amélie Nothomb : "Stupeur et tremblements"
Hiérarchie, exagération...

.....

Paulette Teindas

Comme dirait le comique Gad Elmaleh, comme toute bourgeoise qui se respecte, j'ai une Nespresso qui, comme vous le savez, est la machine à la mode pour profiter et proposer du café même à ceux qui, vous le savez pertinemment, n'en prennent jamais.

Bref, en panne de capsules, indispensables si l'on veut que cette brave machine vous coule votre breuvage matinal, j'appelle le numéro de téléphone " commande client " !
A ma grande surprise, un répondeur ! Jusqu'à ce jour c'était toujours une charmante interlocutrice qui me répondait et là.....

" Si vous voulez passer une première commande tapez 1. Pour toute réclamation ou problème technique tapez 2. Pour refaire la même commande que la dernière fois tapez 3 "

Moi je ne me reconnaissais ni dans 1 ni dans 2, encore moins dans 3. Je voulais autre chose.

Je commence à m'énervé et recompose le numéro principal comme dans l'espoir que le disque ait changé entre temps...

Toujours la même voix bêtasse et énervante :

" Nanana, tapez 1... Nanana, tapez 2, réclamations, etc.....

Décidée, je tape le 2. Petite musiquette d'attente insupportable (les deux, l'attente et la musiquette) puis : " Marie-Christine à votre service que puis-je pour vous ? "

Remontée, je lui réponds : " Vous pouvez dire Madame à votre société qu'il est insupportable de parler à un disque, qu'il s'appelle 1, 2 ou 3 et qu'autrefois "Et là, elle me coupe :

" Madame quel est votre numéro de client ? ". (Ah, espoir !) Je lui débite une dizaine de chiffres et elle me répond : " Dans ce cas Madame, tapez le 4". Ah ! On ne m'avait pas encore parlé de celui là.

Je tape le 4, re trois minutes d'attente puis une voix me dit : " Donnez votre code client et annoncez votre commande ", ce à quoi j'obéis sagement. Puis la personne me remercie en me disant : la prochaine fois, madame, tapez directement le 5 ou allez tout simplement sur www.nespresso.com.

Sans commentaires

.....

Marie-Thérèse Leroy

C'est le troisième jour à Tsukuba. Les cerisiers japonais sont tous en fleurs, ils sont magnifiques. Les terrains de sports sont gigantesques, les athlètes superbes, les japonaises tout en noir s'exercent au tir à l'arc, au kyudo. Mais j'ai fait le tour de ce complexe universitaire que je connais maintenant par cœur. Et avant de repartir demain avec les judokas pour Kyoto, je décide de profiter de leur entraînement matinal pour aller en

bus explorer le centre ville.

Je vérifie la bonne direction, car au Japon, on roule à gauche, et me voici à l'abri bus. Le premier bus refuse visiblement de s'arrêter et je hèle énergiquement le second. Le chauffeur veut me faire comprendre quelque chose en japonais, mais décidée, je monte tenant à la main le plan de la ville où j'ai dessiné une croix sur ce que je crois être le centre ville. Car ici tout est écrit en japonais, les pancartes, les panneaux, les plans, et impossible de reconnaître les idéogrammes !

Le chauffeur manifeste une totale désapprobation, jusqu'à refuser de me vendre un ticket de bus.

Des collégiens descendent. Je regarde le paysage citadin, je n'en perds pas une seconde. C'est quand même autre chose que de rester bloquée sur le campus. Par contre, maintenant, ça ressemble à La Défense, du béton, des routes qui s'entrecroisent, des immeubles anonymes. Le bus est vide et ne s'arrête plus. Je réalise après coup que les occupants du bus étaient tous d'âge scolaire. En fait, je suis montée dans un car scolaire. Que vais-je devenir ?

Le bus s'arrête enfin dans ce qui ressemble à un parking d'autocars. Le chauffeur me fait signe et nous entreprenons une marche de 10 bonnes minutes. Puis il me montre la direction que je dois apparemment obligatoirement prendre. Enfin, des arbres, des fleurs, c'est plus vivant qu'à La Défense, mais cela ne ressemble pas à un centre ville. Me voilà plantée devant un immense blockhaus tout de verre fumé, je suis dans une gigantesque gare routière.

A l'intérieur, des néons, des panneaux lumineux, des guichets, mais aussi des personnes qui circulent dans tous les sens, pressées. Je suis devenue invisible. Je trouve enfin ce qui ressemble à un kiosque d'informations et je tente ma chance. A l'accueil, la japonaise ne me comprend pas et encore moins mon plan, car je demande où je suis. Rien à faire ! J'insiste. Derrière elle, un de ses collègues essaie en vain de saisir l'énigme que je pose car je refuse d'aller à un autre guichet. Je veux rester au kiosque d'informations. Il téléphone et un uniforme arrive. L'uniforme parle 3 mots d'anglais et propose de m'accompagner au poste de police. Je refuse clairement, je ne vais tout de même pas aller au poste de police parce que je suis montée dans un car scolaire japonais !

Un cercle se forme autour de nous. Je ne comprends rien à ce qui se dit mais je m'obstine à montrer mon plan en répétant " djoudo " et en mimant une prise de judo. " Ah ! djoudo " Je sens enfin un terrain d'entente, une complicité, un interlocuteur possible et je me retrouve face au grand chef de la gare routière, arrivé dans l'intervalle. Ouf, je suis sauvée. Il va personnellement me conduire à travers d'autres couloirs jusqu'à une station de taxi et expliquer au chauffeur où il doit me conduire.

Durant le trajet, je ne reconnais pas la route, ni le paysage, puis les splendides cerisiers en fleurs sont bien là, annonçant le complexe sportif de Tsukuba. Ca y est je suis à la maison ! OK, c'est OK, je crie au chauffeur, qui du geste m'indique que c'est plus loin. Ah non, cela ne va pas recommencer. Je fais mine d'ouvrir la portière. Il s'arrête avec un air blasé, se disant que les femmes occidentales font vraiment n'importe quoi ! Qu'importe, je règle et je descends. Je retrouve mon groupe déjà attablé au self.

3 heures, mon escapade aura duré 3 heures. Une éternité !

Alain Huré

" Un planisphère ? Moi ? "... Je regardais Mademoiselle Leblanc, mon carnet à la main. Dans ce bureau lambrissé des Conseillers du Commerce extérieur, sombres et lourds d'histoire, j'étais assis sur le bord du fauteuil Empire (ou Louis quelque chose). Je venais de livrer deux dessins pour le journal, j'étais jeune, encore frais, timide au milieu de ces locaux où se décidait le commerce mondial... " Oui, un planisphère, 2 mètres sur 5, environ, pour le bureau du président, monsieur Paul Delouvrier "... Paul Delouvrier, le ministre de De Gaulle, celui de La Villette et des villes nouvelles... Elle me conduisit dans le Saint des Saints, derrière deux portes capitonnées, c'était plus grand que le deux pièces où on habitait, un mur seul restait sans tableau. " Là, il veut en face de lui les pays du monde avec, pour chacun, sa population actuelle et l'estimation pour dans 20 ans... un outil de travail pour les exportateurs "... Je n'ai même pas demandé pourquoi elle m'avait choisi, l'ampleur du travail me rendait muet.

Dans mon bureau, par terre, je transpirais pour dessiner une esquisse à la taille, retouchant le dessin de la taille de l'Egypte, du galbe du Pérou... La date approchait, j'étais assez fier, ça ressemblait à quelque chose...

Mon rouleau sous le bras, mademoiselle Leblanc m'introduisit dans le bureau. Il était grand, lourd, il était l'Etat incarné, appuyé contre son bureau, j'ai vu trois hommes se lever, ils portaient l'habit du dimanche... ses collaborateurs. Moi, pantalon de velours, pull rouge, barbu, je détonnais... Aidé par deux de ces hommes de main, je scotchais le plan au mur. Paul Delouvrier se leva, sans rien dire, il mit ses lunettes sur son front et il regarda l'esquisse. J'essayais de la commenter au mieux, expliquant le pourquoi, le principe qui m'avait inspiré...

" Ca va pas " lâcha-t-il. " Pardon ? ", dis-je. " C'est pas comme ça que je le voyais " rétorqua-t-il en sortant un stylo et en dessinant à son tour sur mon plan... " Il faudrait que chaque pays... les chiffres de population.... les projections.... " . Il était en train de tout reprendre et de m'expliquer ce que je devais faire. " Non ". Et ce non que je proférais tomba comme un gros mot dans une assemblée de douairières. " Pardon " me dit-il en me toisant. " Non, je ne ferai pas comme ça, ça ne fonctionne pas, votre idée, ça ne sera pas clair ". Les trois secrétaires en costume se serrèrent contre le mur du fond, ils connaissaient la bête. "Vous ferez ce que je dis !" Il commençait à s'énerver. "Non, j'ai fait un dessin, vous n'en voulez pas, tant pis" Les lunettes tombèrent sur son nez de stupéfaction. "Je vous paye et vous ne voulez pas m'obéir !! Faites-moi une autre esquisse comme je vous le demande". Je commençais à décrocher le rouleau de papier. "Non, si vous y tenez, demandez à quelqu'un d'autre"... Il s'approcha, rouge de colère. "Vous vous rendez compte, monsieur Huré, que vous me faites perdre mon temps !"... Sans me démonter, ah, jeunesse, je lui dis "Mais, vous aussi, monsieur Delouvrier, vous me faites perdre le mien"... C'était trop, il cria "Vous n'allez quand même pas comparer votre temps au mien !!!!!". "Oh, si" dis-je en prenant le rouleau sous le bras et en sortant du bureau. Dans le couloir, je rencontrais mademoiselle Leblanc et tout le personnel l'oreille collée à la cloison, un sourire complice m'accompagnant jusqu'à la sortie.

Françoise Morin

La Douane

Nous étions en vacances à Hendaye avec nos parents .J'avais 8 ans et mes frères, Patrice et Thierry 6 et 4 ans. Nous sommes allés passer une journée en Andorre, nous nous sommes gavés de Pschitt Orange et de glaces. Mes parents achetèrent des choses incroyables: plein de cigarettes, des bouteilles d'apéritif et plein de 33tours, c'était bizarre puisque nous étions à l'hôtel sans tourne-disque.

Le plus chouette furent les immenses sombreros que nos parents nous offrirent. Mais à notre grand désespoir ils les rangèrent dans le coffre qu'ils avaient d'abord vidé des grandes pelles à sable et autres jouets de plage que nous trimballions toujours avec nous.

Leurs achats furent soigneusement rangés au fond du coffre, recouverts par les jouets, le tout coiffé des sombreros; si on ouvrait le coffre on ne voyait que les chapeaux multicolores. Avant d'arriver à la douane mon père nous demanda de ne pas parler des "choses" dans le coffre. Pour être sûr de notre silence il ajouta: "Sinon on ira en prison !"

J'aurais oublié cet épisode depuis longtemps si mon frère Patrice, petit bonhomme de 6 ans, n'avait pas paniqué. Lorsque les douaniers nous arrêtaient il bloqua sa portière et se mit à hurler: " Y A RIEN DANS LE COFFRE ...FAUT PAS NOUS METTRE EN PRISON"

Action-réaction: "Garez-vous sur le côté", nous ordonna sèchement le douanier. Mon père essayait en même temps de cacher sa colère envers Patrice et d'amadouer le douanier. Peine perdue, celui-ci lui demanda de descendre et de nous faire sortir de voiture. Laquelle bien sûr était vide de toute trace frauduleuse.

"Ouvrez le coffre" Mon père s'exécuta pendant que ma mère essayait de calmer la crise de nerfs de mon frère qui hurlait toujours : "j'veux pas aller en prison".

Mon père était rouge coquelicot et contenait sa colère. Il ouvrit le coffre et montra "les beaux sombreros des enfants".

-"Sortez- les". Et hop dehors les beaux sombreros! Ils cachaient les jouets de plage et les serviettes de bain.

Mon père, excédé, attendait avec un sourire jaune.

-"Videz tout"... Fou de rage mon père se baissa dans le coffre et commença à tout sortir un peu nerveusement. Le douanier était penché sur son épaule et mal lui en prit car d'un geste brusque mon père balança derrière lui une de nos pelles à sable, en bois et métal, très longue elle vint s'aplatir bruyamment sur le képi du douanier. Mon frère hurla de plus belle en se roulant par terre et mon père semblait sur le point d'exploser. Heureusement, le douanier éclata de rire lorsqu'il vit le fond du coffre. Il emmena mon père au bureau des douanes afin de lui faire régler les taxes ce qui eut pour effet de calmer mon frère. Après avoir rangé tout le contenu du coffre mon père remonta dans la voiture. Il y régnait un silence pesant. Après un très injuste, "quel petit con!", à l'encontre de mon frère, enfin la voiture démarra. C'est alors que le douanier se précipita vers nous en criant et gesticulant. A moitié endormi, Patrice ne réagit pas. L'énervement de mon père était palpable. Le douanier se pencha à la portière et nous montra mon frère Thierry qui jouait tranquillement dans la poussière, près du poste. Encore sous le choc, aucun de nous n'avait remarqué son absence. Et voilà comment, de touristes fiers de leurs bonnes affaires, mes parents devinrent en un clin d'œil de pitoyables fraudeurs et d'affreux parents indignes.

Dix ans plus tard, je passe au même endroit dans une 2 che-

vaux qui fleurit bon la hippie que j'étais à 18 ans. Dans le coffre, cigarettes, disques, alcool, mais pas de sombrero! Je suis souriante et détendue -"Je n'ai rien à déclarer" -" C'est bon, allez-y, ma p'tite dame". Et voilà, il suffit d'être zen... Et c'est dans la montagne, 20 Km plus loin, que la douane volante m'a arrêtée! Je ne suis jamais retournée en Andorre.

.....

Eric Rondeau

LE PASSE N'EST PAS TOUJOURS DERRIERE SOI

Un jour j'ai fait une photo de mon arrière grand-père sans le savoir.

Si on regarde rapidement la photo dans mon album ce sont plutôt mes filles que l'on y voit, ce qui n'est pas étonnant puisque ce sont elles que j'avais prises dans mon salon le jour des vingt ans de ma fille aînée. Mais en la regardant de plus près on y voit une photo accrochée au mur derrière elles.

Si on regarde rapidement la photo dans mon salon c'est plutôt moi que l'on y voit, ce qui n'est pas étonnant puisque c'est moi que mon père avait pris dans son salon le jour de mes vingt ans. Mais en la regardant de plus près on y voit une photo accrochée au mur derrière moi.

Si on regarde rapidement la photo dans le salon de mes parents c'est plutôt mon père que l'on y voit, ce qui n'est pas étonnant puisque c'est lui que mon grand-père avait pris dans son salon le jour de ses vingt ans. Mais en la regardant de plus près on y voit une photo accrochée au mur derrière lui.

Si on regarde rapidement la photo dans l'album de mes parents c'est plutôt mon grand-père que l'on y voit, ce qui n'est pas étonnant puisque c'est lui que son père avait pris dans son salon le jour de ses vingt ans. Mais en la regardant de plus près on y voit une photo accrochée au mur derrière lui.

Si on regarde rapidement la photo dans l'album de mes grands-parents qui est dans le salon de mes parents c'est plutôt mon arrière grand-père que l'on y voit, ce qui n'est pas étonnant puisque c'est lui que son père avait pris dans son salon le jour de ses vingt ans.

.....

Guy Teindas

Ma première voiture était toute petite, c'était à peine une deux places la Fiat 500. Elle était assez âgée mais surtout très fatiguée. Elle a roulé environ 50 Km avec moi avant de rendre sa dernière pétarade. Moteur grippé, une remorqueuse l'a transportée au cimetière (de voitures naturellement).

Ma seconde, un peu plus grande, fut une grande voyageuse. Achetée d'occasion, cette deux pattes m'avait été envoyée par bateau de Marseille à Alger où l'automobile était inabordable au coopérant militaire que j'étais. Ce fut la plus fidèle. Jamais en panne, ou presque ; en tous cas toujours facilement réparable par un bricoleur médiocre. Dans sa nouvelle vie africaine elle a connu les paysages arides du désert algérien et du Djebel mais aussi les panoramas paradisiaques la côte méditerranéenne totalement inexploitée par le tourisme. Ses services allèrent au-delà de ce qu'on peut attendre d'un véhicule auto-

mobile. Son poste de radio fournissait les nouvelles du monde et aussi des feuilletons radiophoniques que nous écoutions assis ou couchés depuis notre lit. Je garais toujours la voiture à proximité de la fenêtre. Son siège arrière servait de modeste canapé qu'on installait dans le cabanon pour recevoir nos amis dignement. Elle fut aussi une chambre de bébé.... Bref, inoubliable la 2 pattes. Elle est restée là-bas, car malgré un gros carambolage avec un autobus qui ignora la priorité, elle avait été intégralement retapée. Peut-être roule-t-elle encore ? La troisième était la berline des gens modestes, appelée la petite DS par les autochtones car rappelant de très loin la fameuse DS du roi incontesté de l'original : CITROEN .C'était une Ami6. Elle aussi rendit des services incroyables. Elle transporta tous les éléments d'une salle de bain au cours d'un même voyage, puis un stock de tuyauteries de récupération, des tables , chaises, armoire...Elle finit sa carrière comme 2ème voiture pour les courses de Madame. A la fin de sa vie, le conducteur voyait la route sous ses pieds.

Les autres, plus bourgeoises, présentent moins d'intérêt anecdotiques.

Mais parlons de poupées russes. Sûrement la première serait-elle entrée dans la seconde. La troisième aurait peut-être admis la deuxième sur son toit. Mais les autres étaient bien trop belles et prétentieuses pour se livrer à ce jeu-là.

.....

Florence Gaydan

Texte N°1

Immigrants belges depuis un mois, subitement notre téléphone fixe ne marche plus : pas de tonalité, rien !

Après recherche dans les différents documents concernant notre maison , on trouve le numéro de téléphone des réclamations chez belgacom. On prend son portable, on appelle et on explique la situation.

Après être passé de poste en poste et avoir raconté son problème au moins trois fois, on finit par vous répondre : " mais, madame, il faut m'appeler avec ...votre téléphone fixe " STUPEUR : "oui, mais si je vous contacte, c'est que mon fixe ne fonctionne pas".

Réponse : "Madame, je vous dis que je ne "sais" pas prendre en compte votre réclamation, il faut m'appeler avec le fixe" !!

Moi, excédée, tremblant de rage : " mon fixe ne marche pas!!!! "

" et bien, il faut appeler nos services en allant téléphoner avec le fixe de vos voisins " !!

Bon Dieu, mais c'est bien sûr ! Il suffisait d'y penser...

Texte N°2

Jour d'hiver en région Brusselloise

Un vendredi soir, toutes les météo Belges, qu'elles soient radiophoniques ou télévisuelles, annoncent de fortes précipitations neigeuses pour la nuit.

Samedi matin, en ouvrant les rideaux, le jardin, la route sont recouverts d'une belle couche de neige d'au moins 30cm d'épaisseur. Quelle merveille ! Et bien, question prévisions météo, ils sont forts ces Belges.

Pas d'école aujourd'hui, les enfants en profitent pour faire glissades, batailles de boules et bonshommes de neige.

On chausse les moon boots pour aller chercher le pain, pas question de sortir la voiture, il faudrait assurément mettre les

chaînes !

Aux infos, le midi, on voit un vrai capharnaüm sur les routes et en particulier sur les bretelles d'accès au ring.

Un responsable de la circulation est interviewé par un journaliste :

-" Comment en est-on arrivé à cette situation ?? Tous les automobilistes étaient prévenus ! "

-" Oui, mais certains ont quand même pris leur voiture "

-" Et alors ? "

-" Eh bien, ils n'ont pas pu monter la côte "

-" Et alors ? "

-" Eh bien, on a appelé les dépanneuses "

-" Et alors ? "

-" Elles n'ont pas pu monter, elles n'avaient pas de chaînes "

-" Et alors ? "

-" Eh bien on a appelé les saleuses "

-" Et alors ?"

-" Eh bien, les saleuses se sont mises en travers "

-" Et pourquoi ? "

-" Eh bien, parce qu'elles n'avaient pas de chaînes non plus "

-" Et pourquoi ?"

Là, le responsable de la circulation perd un peu son sang froid:

-" Mais, Monsieur, à la fin, on ne sait pas tout prévoir "

!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

3 mars 2008

Autour de Brigitte Giraud, "Les Veuves"... un personnage/catégorie. Voir ce que ça induit, empêche, etc...

.....

Alain Huré

L'artiste, il est artiste comme on est petit ou brun, il l'est de naissance. On le voit à des détails, à des pas grand-chose de différent des autres. L'artiste, à l'école, n'est pas forcément dernier ; ni premier, il est à côté. Il fait des rédactions en marge de la norme, dissertant et choisissant " les 3 gardes " comme personnage le plus important chez Polyeucte. Il voit par moment des choses que les autres ne voient pas, on peut même le croire simplet quand il rit d'un rien, en tout cas pour les autres.

L'artiste est un peu seul jusqu'à ce qu'il trouve son monde, c'est comme un émigré qui doit rechercher sa communauté, musicien, dessinateur, danseur, etc... Après, quand il l'a trouvé, il parle alors enfin dans la langue de son peuple.

L'artiste n'a pas peur du ridicule, il ne sait pas ce que c'est. Il peut être seul en Solex remontant un boulevard noir d'une foule qui attendait le Pape et, quand on lui en parle après, dire: " ah, je trouvais que ça roulait bien "... L'artiste est myope du monde extérieur, il a une excellente vue intérieure.

L'artiste ne comprend pas qu'on le classe, en fait, il ne comprend rien aux formulaires, factures à conserver, bordereaux pour la retraite, il est heureux quand la fonctionnaire des impôts lui dit qu'il est " créateur des œuvres de l'esprit au même titre que les curés et les cartomanciennes "... L'artiste est heureux, pour le fisc, d'être sous la catégorie " artiste libre ".

L'artiste suit ses pensées, il ne sait d'ailleurs pas où elles vont.

Il, ou elle, parle sans se soucier de rien. En cours de dessin, alors qu'on ne se connaît encore pas, elle te tape dans le dos et te demande, dans le silence de l'atelier de dessin : " est-ce que tu aimes ton papa ? " parce que c'était, à cet instant, la question la plus importante du monde.

L'artiste ne comprend pas qu'on ne puisse pas être artiste même s'il sait ce qu'il en coûte de créer.

L'artiste se nourrit des autres, il attend les applaudissements, les compliments, la reconnaissance du public comme autant de vitamines qui le font grandir. L'artiste dépérirait sur une île déserte. L'artiste dépérit aussi en ville.

Marie-Thérèse Leroy

Une ado dans une fête familiale

Apolline, du haut de ses 15 ans, rassemble tout son courage et traverse la salle des fêtes, à la suite de sa grande sœur Marion. Elle sourit timidement. Elle devine tous les regards braqués sur elle.

"C'est que j'y ai mis du cœur et de l'ardeur à me préparer".

C'est vrai, même sa mère qui la critique toujours l'a reconnu : "Eh bien, ça valait la peine d'attendre ! Du travail ! Et un beau résultat !"

Mais Apolline ne sait que faire de ses jambes trop longues et trop maigres. Alors elle se tient bien droite à côté de Marion qui, elle tout simplement en jeans, papillonne.

Elle a gardé son chapeau feutre noir qu'elle a bien ajusté à ses cheveux mi-longs.

"De toute façon, si je le retire, je serai toute décoiffée, et le chapeau va avec ma robe toute noire".

Le maquillage de son visage est discret et bien travaillé. Il fait ressortir la blancheur de ses épaules dénudées.

" Comme ça , on ne voit pas que je n'ai pas de seins ", apprécie-t-elle.

Son chapeau noir lui donne une allure de star, affichant une mélancolie intéressante. Elle en profite pour adresser un ou deux sourires appuyés à Mamie qui la regarde, stupéfaite, reconnaissant à peine sa petite fille, ce que perçoit immédiatement Apolline.

"Un peu de sangria ?" interroge son cousin Max qui fête ses 30 ans.

Apolline hésite. Elle prendrait plutôt du coca, mais cela nécessiterait de retraverser la salle. Cette idée est au-dessus de ses forces. Elle se résout à accepter ce verre tendu si gentiment par Max.

"Après tout, je suis grande, maintenant, je suis adulte" se rassure-t-elle.

"La trouille, j'ai une trouille pas possible", reconnaît-elle, en son for intérieur, " j'ai le cœur qui bat et en plus, mon verre tremble ".

"Tu es superbe, Apolline" entend-elle.

"Aie, aie aie. Ça recommence. Comment on fait pour que le cœur s'arrête de battre si fort ? Pourtant c'est vrai que je suis pas mal ce soir ! Car à part Marion qui s'en fiche, tout le monde me regarde".

Apolline sourit toujours timidement et se laisse emmener à 5 mètres. Elle regarde le panneau d'affichage des photos du cousin.

"Finalement, j'y suis arrivée. Un pas devant l'autre, et mon chapeau tient toujours".

"Mais ce que la musique est nase, mais vraiment nase ! La samba, c'est bon pour les vieux. Et 30 ans, c'est trop vieux, exactement le double de mon âge. Et moi, j'ai toute la vie devant moi".

Devant le panneau, elle en profite pour poser son verre. Elle retrouve son jeune frère et toute sa spontanéité. Tous les deux éclatent de rire en regardant les photos de bébé du cousin. Du coin de l'œil, elle observe Mamie rassurée de la voir s'amuser.

Paulette Teindas

Belle mère, belle-doche, Belle maman, il existe même en Espagne un insecte qui s'appelle Mata suegra : Le tue -belle mère, genre de guêpe très longue dont la piqûre peut être mortelle.

Mon Dieu! et dire que tous ces noms très péjoratifs on me les attribue peut-être et je ne m'en rends pas compte.

Pour moi, je suis Paulette et c'est d'ailleurs comme ça que mes deux gendres m'appellent, en face du moins, derrière je ne sais pas.

Me jugent -ils de la même façon que parfois mes deux filles leurs belles -mères respectives ?

Je n'en sais rien.

Emmerdeuses, possessives, adorables à la fois quand elles pensent vous aider, à leur manière bien sûr, prodiguant moult conseils, envahissantes en arrivant à l'improviste, achetant très gentiment des arbres pour planter au jardin alors qu'il ne reste plus un doigt de terrain disponible, tricotant des pulls pour les petits enfants qui ne les mettront jamais car le jaune n'est plus à la mode ;

Bref ces pauvres femmes sont affublées de tous les défauts de la terre alors qu'elles pensent sincèrement bien faire ;

C'est la réflexion que je me suis faite avant-hier en achetant des petites assiettes à dessert, des serviettes de toilette, et d'autres petites bricoles qui me faisaient plaisir (car il faut dire que l'on se fait plaisir) pour mon fils et ma future belle-fille, j'es-père, que j'adore

Et si, elle aussi, s'y mettait : Elles sont horribles ces assiettes! et ces serviettes violettes et jaunes et ne parlons pas du vase à fleurs ! Mais de quoi je me mêle ! J'ai ma maman pour ça !

J'ai eu un frisson dans le dos. Tout l'enthousiasme que j'ai mis à acheter ces quelques bricoles pourrait être mal interprété..... Il faut que je me reprenne .Je ne veux pas qu'on puisse me qualifier de tous ces vilains noms cités plus avant, je ne veux pas passer pour ce que (comme toutes) je ne pense pas être.....

C'est peut-être possible !car j'avais une belle-mère et jamais je n'ai pensé cela d'elle ni une seule fois. Elle devait être exceptionnelle.

Guy Teindas

LES PAYSANS

Les paysans sont généralement des gens de bon sens. Ils ont une connaissance étendue des phénomènes naturels climatiques qui gèrent les cycles saisonniers. Ils n'en sont pas tout à fait conscients car tout a été acquis à base d'expériences familiales ou de leurs proches. Pour eux tout va sans dire. Peu de certitudes scientifiques, ils savent quand tailler les arbres fruitiers, faire des greffes, des boutures, semer, repiquer, récolter.....

Ils ont un sens inné de l'entretien de la Nature pour maintenir les plantes saines : arroser, sarcler, désherber, biner, aérer, bêcher, pulvériser, dégrossir....

Ils savent aussi interroger le ciel pour décider des tâches du lendemain. Leur programme est rarement préétabli avec rigueur pour la simple raison qu'ils ne sont pas maîtres de la météo (ça se saurait !) ; et les informations mises à leur disposition par les médias sont tellement peu fiables qu'ils préfèrent se référer à leur intuition.

Ce sont des gens simples et modestes. On les entend rarement jalousier Intel ou intel. Les affaires des autres ne sont pas les leurs. Mais ils n'aiment pas que l'on cherche à leur donner des leçons. Ils sont simples mais pas simplistes. Et l'expérience leur a montré que les avis éclairés des non professionnels se soldaient presque toujours par des échecs. Alors on laisse dire et on continue de faire ce qu'on a toujours fait depuis des générations. C'est ce point qui contribue fortement à leur attribuer des caractères de têtus.

Les paysans ont un sens aigu de l'économie. Un sou est un sou. Cela vient des habitudes ancestrales de ne rien gâcher, de ne rien laisser perdre ; ce vieil outil, on le garde, tout peut toujours servir à la campagne. Ici se trouve certainement l'explication des bazars que sont leurs remises. On se demande comment ils s'y retrouvent. Encore leur bon sens probablement. Ils sont aussi très reconnaissants pour n'importe quel service rendu, aussi petit soit-il, qu'ils cherchent à rendre généreusement dès qu'ils en ont l'occasion.

Les paysans sont riches. Pas toujours au sens matérialiste du terme. Ils ont généralement une grande richesse intérieure qui les rend si attachants.

Christiane Rosset

Voilà, elle s'appelle Dominique. Elle est américaine, a certainement dû changer son prénom. Dominique, cela ne fait guère américain. Enfance très difficile à vivre, sa mère l'ayant abandonnée à l'âge de trois ans. Ou, plutôt, la police, alertée par des voisins, a découvert cette petite, martyrisée par sa mère, grande malade mentale.

Dominique fut donc retirée de chez elle et placée dans un foyer, elle ne garde qu'un souvenir horrible de son enfance dont elle ne parle plus depuis longtemps. Son père, quant à lui, était parti depuis longtemps.

Voilà donc Dominique, 40 ans maintenant, mariée à un médecin français depuis 20 ans, et trois jeunes enfants, installés au Nouveau Mexique

Tout irait bien, si tout se passait normalement .

Or, rien ne peut se passer normalement, lorsque l'on a vécu une enfance aussi terrible

Les beaux-parents, généreux et attentifs, vont les voir une ou deux fois l'an. Depuis Paris, le Nouveau Mexique est loin !

Ils les invitent, payant leur voyage, à passer des vacances en Floride, au Texas, ou en Californie, dans des locations, en leur proposant les meilleures chambres.

En effet, ils se retrouvent en famille avec frère et sœur de Jean-Luc, mari de Dominique, et leurs enfants. Une joyeuse bande de cousins.

Seulement voilà, Dominique calcule tout

Elle reproche sans arrêt à sa belle-mère de ne pas lui parler comme à sa fille ou son autre belle-fille, de la servir en premier... "vous voyez, Jacqueline, vous me servez en premier, c'est pour vous débarrasser de moi"... Ou en dernier : "vous

voyez, Jacqueline, vous ne m'aimez pas, vous me donnez ce qui reste, et c'est, naturellement, la plus mauvaise part"...

La belle-mère achète des tee-shirts à se petits enfants... " Vous voyez, Jacqueline, vous avez choisi exprès les plus laids pour mes enfants... "

La belle-mère achète des gâteaux et fait choisir ses petits enfants - ceux de Dominique, en premier... "Vous voyez, Jacqueline, vous les prenez pour des Jaloux, vous avez peur d'eux..."

Ses enfants font la sieste, décalés par rapport aux autres, aux cousins,... Ils vont tous se baigner à la plage, non loin de la villa, sans attendre la fin de la sieste...

"Vous voyez, Jacqueline, vous faites exprès, personne ne m'aime"

Le lendemain, tout le monde reste à la maison pour attendre le fin de la sieste, vers 18 heures, peut-être... "Vous voyez, Jacqueline, vous perturbez tout le monde... Ils vont tous nous détester..."

De retour en France, les beaux-parents réfléchissent à ce qui serait le mieux pour les prochaines vacances. Le temps passe, puis, catastrophe : Jacqueline décide d'aller voir sa fille qui attend un BB pour l'aider au moment de la naissance, en Californie.

Dominique, apprenant la nouvelle, envoie aussitôt un mail à Jacqueline lui interdisant de prendre contact avec elle : ni téléphone, ni mail, ni courrier, ni avec Jean-Luc, son mari, fils de Jacqueline, ni avec ses petits enfants... parce qu'ils seront traumatisés d'apprendre qu'elle va passer dix jours en Californie, qu'elle sera donc avec les petits cousins ce qui entraînera une grave crise de jalousie avec ses enfants..

"Et puis, en plus, vous nous apprenez que vous nous invitez, encore une fois, dans une villa au Lac Taohé. Naturellement cette villa étant en Californie, est proche de chez votre fille ! Vous faites exprès !"

Une autre fois, Jean-Luc, Dominique et leurs enfants viennent en France. Jacqueline invite les chers amis d'enfance de Jean-Luc. "Vous faites exprès, Jacqueline, d'inviter ces amis pour me délaisser, me rabaisser ! Eh bien, vous allez voir..."

Voilà Dominique qui devient grossière avec tout le monde afin de faire fuir les amis. En moins de dix minutes, elle a réussi son coup : tout le monde est parti !

Cela fait 20 ans que cela dure. Jacqueline n'en peut plus : plus elle cherche à satisfaire Dominique, plus celle-ci devient désagréable et trouve toujours mille reproches à lui jeter à la figure.

Elle est enfermée dans son personnage, et ne peut plus s'en sortir.

Jean-Luc prend sa défense pour le bien de celle-ci et de ses enfants.

Jacqueline craque et vient de prendre la décision de ne plus lui parler, ni à ses autres enfants, pendant les prochaines vacances. C'est gai !

"Je ferai le ménage, les courses, la soupe, et puis, c'est tout. Je les laisserai ensemble.

Je suis tellement heureuse de les revoir tous !"

Oui, mais à quel prix ?

17 mars 2008

VOYAGE AU PAYS DE L'ENFANCE

Avec Marie-Hélène LAFON : " Organes ", recueil de 12 nouvelles.

Description du " décor " ici une ferme du Cantal, la vie de 2 demi-pensionnaires qui s'ennuient au collège, les enfants ont une mission qu'on leur a confiée. Ici, il s'agit tout simplement de la destruction des taupes.

.....

Florence Gaydan

Les Week-ends et les vacances à Jambville

Les trois ados qui sont mon frère et mes sœurs trouvent que les parents ont décidément eu une drôle d'idée d'acheter une maison dans ce petit village perdu à 50 Km de Paris. Idée d'autant moins drôle que, depuis cet achat, nous y passons tous nos week-ends et toutes nos vacances !

Moi, la petite dernière, cela ne me dérange guère. Peu importe l'endroit du moment qu'il y a Papa, Maman, mon frère, mes sœurs !

Mais, pour les trois ados, c'est une autre histoire car la vie à la campagne n'a rien à voir avec celle du quartier latin !! Peut-être plus de liberté, mais ils ne savent pas quoi en faire de cette liberté là. Pour moi, plus de liberté aussi, et moi, je sais quoi en faire : plus besoin de donner la main pour traverser, plus besoin d'un grand pour sortir. Mais, moi, je suis la petite et je suis trop petite pour qu'on me confie des tâches quotidiennes comme celle d'aller chercher le lait.

Et, cela, c'est tous les jours de tous les Week-ends, de toutes les vacances. Oh, ils ne se disputent pas pour y aller, ils se disputeraient même plutôt pour ne pas y aller !

Même au début, ils n'ont jamais trouvé ça drôle. Mais ils sont bien élevés et il y a certaines choses qui ne se discutent pas encore dans les années 60 !

Alors, ils s'organisent : chacun son tour, mais cette organisation ne fait pas long feu, ce n'est pas très drôle d'y aller seul avec la petite dernière qui joue les pots de colle !

Réflexion faite, à 3 ou 4, c'est plus rigolo. Bizarre, à partir du moment où ils ont décidé d'y aller en fratrie, le nombre de boîtes à lait cabossées a fortement augmenté. Que dire du nombre d'œufs cassés...

Tous les jours, c'est la même chose. Il faut partir à la bonne heure, car, trop tôt, il faut attendre, trop tard, il n'y a plus de lait ! Le seul problème, c'est que les vaches n'ont pas avalé une pendule, que parfois, il y en a une qui ne veut pas se laisser traire et on entend la fermière grommeler sur son trépied !

Tous les jours, c'est la même chose, enfin, pas tout à fait, cela dépend du temps ! S'il pleut, on marche plus vite, s'il fait beau, on traîne un peu, s'il y a du verglas, là, c'est beaucoup plus long car, pour descendre le chemin de la Pissotte, ce n'est pas triste ! C'est comme cela que certains jours, je suis privée de cette sortie.

Je dis " privée " car moi, j'aime bien aller à la ferme. Il y a les vaches, les poules, les chiens qui traînent dans la cour, cette chaleur et cette odeur toutes particulières de l'étable.

Ce qui est pareil tous les jours, c'est le retour à la maison avec les grands qui jouent avec les boîtes à lait pleines, ma sœur et moi qui vidons à nous deux une bonne demi boîte de son contenu tout chaud et nous retrouvons avec de superbes moustaches blanches.

Ce qui est pareil tous les jours, c'est le regard inquisiteur mais

amusé de Maman à notre retour : " combien de bosses en plus sur les boîtes, combien de lait en moins, combien d'œufs cassés ? "

Mais les grands sont raisonnables et connaissent les limites à ne pas dépasser !

Ce qui va changer, c'est qu'à force d'y aller tous les jours, les ados font connaissance avec d'autres ados, que moi, la petite, je fais connaissance avec d'autres petits.

Ce qui va changer ; c'est que, ce qui était une corvée va devenir un plaisir, plaisir de rencontres, plaisir de découverte, plaisir d'aventures.

Ce qui va changer, c'est que les ados deviennent des adultes et qu'ils vont quitter provisoirement le nid familial.

Ce qui va changer, c'est que la petite devient une ado.

Ce qui va surtout changer, c'est qu'on ne va plus acheter le lait à la ferme, car... il n'y a plus de ferme.

Finies les bonnes odeurs, finie cette douce chaleur, fini ce contact avec les animaux de la ferme, tout ce qui était une rencontre merveilleuse pour la petite Parisienne que j'étais.

Mais, ce qui n'a pas changé, c'est pour moi ce besoin de contact physique avec la nature.

.....

Alain Huré 1

La grande maison est maintenant vide. Sur le carrelage sombre et frais de la cuisine, David et moi jouons. La lumière chaude de cette fin d'après-midi tombe d'un bloc de la porte entrouverte sur les personnages en pâte à modeler que nous déplaçons, appuyés sur nos coudes. On a le temps, mes parents et les siens, chez qui nous sommes, sont partis à Aix pour un concert. La casserole est sur la cuisinière, un reste de ragoût, les fruits sur la table de bois, parfois je tends la main pour mordre une pêche juteuse, on ne dit rien, on profite de ce silence de la maison sans adultes.

La seule consigne, avant de partir, de la part des parents de David, rentrer Hayduk et Vitamine. On les voit, par la fenêtre, dans le pré, tête baissée, broutant l'herbe brûlée de ce coin de Provence. Hayduk est beau, premier cheval sur lequel j'ai eu le droit de monter, à cru, bien sûr, comme les indiens. Vitamine, lui, ouvre ses grands yeux et lève ses oreilles d'âne qui en a vu d'autres.

On a le temps. David m'entraîne dehors, à la chasse aux œufs de dinosaure. Le soleil commence à descendre derrière le bosquet mais éclaire encore la montagne Sainte-Victoire que je trouve belle avant même de la savoir sublimée par Cézanne. Devant nous, les champs ocre vallonnent doucement, caillouteux et, sous ces cailloux, on sait qu'il y a enterrés des œufs fossiles. Le plus souvent possible, on parcourt la campagne, tête baissée, comme pour une Pâques préhistorique.

Le soir a maintenant envahi la vallée, on retourne au mas.

David allume la lampe à pétrole, l'électricité n'ayant pas encore évacué la préhistoire provençale. On mange tranquillement, heureux d'être seuls maîtres des lieux, on se sent adultes, libres, sans devoirs.... Sans devoirs... Hayduk et Vitamine... On les a oubliés dans le pré. On bouscule nos chaises, on prend une lampe de poche et on sort dans la nuit chaude, bruisante d'insectes. Les deux bêtes nous attendent, calmes, seuls la respiration forte et le frémissement des narines traduisent leur reproche devant ces gamins qui les ont laissé dehors après le coucher du soleil. La barrière ouverte, ils marchent devant nous sur le petit chemin qui mène à l'écurie. On les suit de loin, bavardant, éclairant les cailloux de la petite lampe.

Soudain, David s'arrête et dit : "Merde, on n'a pas ouvert la porte de l'écurie!". Et, au même moment, je lève ma lampe et je vois deux masses sombres et galopantes qui nous foncent dessus. Devant leur porte fermée, ils ont repris au galop le chemin du pré. David plonge à gauche, moi à droite, les animaux nous frôlent...

Le bruit des sabots à peine éteint, j'entends une petite voix : "Viens vite !" ... Je ramasse à terre la lampe qui éclaire les cailloux et la poussière, je la braque sur le buisson. David est enfoncé dans les ronces qui entourent le petit chemin, je le sors, je le ramène tant bien que mal. Dans la cuisine, vite, avant que les parents n'arrivent, avec une pince, je lui enlève une par une, les minuscules épines plantées dans ses jambes, encore la faute de ces shorts ! Je vais ensuite ouvrir la porte de l'écurie.

Hayduk et Vitamine, finalement, rentrent toutes seules, gentiment.

Les parents n'en sauront rien... "C'était bien, votre concert ?"

.....

Alain Huré 2

Le petit est fier, il porte devant lui la bouteille surmontée d'un verre retourné comme le curé le Saint sacrement. La journée s'annonce chaude. Le moteur de la moissonneuse-batteuse, posée à l'arrière de la ferme, démarre brusquement, faisant s'envoler les oiseaux, les poules s'étant réfugiées depuis longtemps derrière le tas de bois. La machine bat comme un cœur mécanique, au rythme lancinant visible à la large courroie plusieurs fois réparée qui tourne dangereusement, poussant les hommes à le suivre, c'est la bête de bois et d'acier qui donne la cadence. Les fermiers des environs, hommes et femmes, sont venus faire la batteuse chez Magné comme lui le fera chez eux les jours prochains sans que quiconque n'ait besoin de le demander. Les femmes sont dans la grande ferme basque, dans cette large entrée qui donne sur la cuisine. Sur la terre battue, les tréteaux sont installés, elles préparent le repas de midi. La mère du petit, ils sont là en vacances chez son frère à elle, la mère lui a donné pour mission de donner à boire aux hommes. Il porte donc du vin coupé d'eau, du vin que Magné fait lui-même, encore vert mais ils sont habitués. Le petit commence par son père, seul parisien avec lui, les seuls à ne rien comprendre, tout le monde parle basque autour d'eux. Le père tient un sac sous la gueule de la batteuse, les grains tombent, le blé est beau et sent bon. Quand le sac est plein, il ferme le clapet, le blé cesse de tomber, il ferme le sac avec un bout de ficelle, le hisse sur son épaule avec un han sonore, il veut montrer aux basques que, même de la ville, on n'en est pas moins costaud. L'air est lourd, une fine poussière dorée envahit la cour, le père prend le verre et boit. D'un geste large, il vide le fond et le petit repart vers les autres hommes qui travaillent torse nu, fourche sur l'épaule, un grand sourire aux lèvres, la récolte est belle. Ils boivent tous, la bouteille est quasiment vide. Le petit retourne à la cuisine, il passe par l'écurie qui sent bon les bêtes absentes. Il fait chaud, il s'arrête, personne autour, il lève la bouteille et boit au goulot. Il tousse, surpris par l'âpreté du vin. C'est fort, pense t'il. C'est bon, pense t'il aussi.

Dans la cuisine, sa mère lui remplit le flacon, il repart, souriant aux petites cousines qui n'ont pas le droit d'aller autour de la batteuse et de ses dangers. Repassant par l'écurie, il reboit un coup à la bouteille et sort refaire le tour des travailleurs. Toute la matinée, il est petit lutin qui sautille entre les sacs, les bal-

lots de paille qui démange, les hommes boivent de plus en plus mais il en reste toujours un peu au fond pour lui, en catimini dans l'écurie ombragée.

" T'as de bonnes joues rouges, ça te fait du bien, la campagne ", lui dit Amigny, sa grand-mère, dans son français approximatif qui roule doucement les R... Il sent ses yeux qui brillent, il a déjà failli trébucher dans la cuisine. Les torses des hommes sont luisants de sueur, les muscles sont saillants, les pantalons bleus ont pris la couleur de la poussière de blé. Le père fume sa première Gitane assis sur une marche de la grange avec Magné qui finit son verre, le tend au petit, fronce les sourcils. " Ca va, toi ? " Le gamin bredouille que oui, un peu mal à la tête quand même. Le père le ramène à la cuisine, le laisse à la mère qui lui touche le front. " T'as chaud, toi ! Au lit, tout de suite ". Il dit rien, il a trop peur de vomir si il ouvre la bouche.

Du fond de sa couche, il entend le brouhaha des paysans qui mangent et boivent à côté. Même assourdi, le bruit lui est insupportable pour sa pauvre tête qui devrait éclater bientôt, pense t'il, la poussière de blé, sûrement.

.....

Eric Rondeau

Désherbage

Cette fois la répartition des tâches s'est faite sans bagarre et le matériel a été distribué.

Marine, la plus grande, a choisi l'ennemi le plus coriace, la ronce. Elle a l'équipement adéquat : la bêche pour dégager et fragiliser les solides racines, la pique pour déchirer les plus rebelles d'entre elles et les gants en toile épaisse qui remontent à mi-coudes pour arracher à deux mains la plante sans trop ser-rer pour ne pas se piquer les doigts. Les piqûres de ronces sont très douloureuses sur le coup mais en appuyant fortement autour du point sensible et en faisant sortir un peu de sang la douleur est vite oubliée. Il est presque impossible de déraciner entièrement un pied de ronce, surtout s'il s'est niché contre un arbre à l'abri des assauts, mais un bon travail peut la calmer pendant un moment.

Isabelle est la plus jeune mais elle a opté d'elle-même pour la mission la plus dangereuse, l'arrachage des orties. Elle a également une pique avec laquelle elle perce le sol pour émietter la terre autour du pied enseveli avant de tirer doucement sur la tige fragile. Ce qui est amusant avec les orties ce sont les rhizomes. Parfois, en soulevant doucement un pied, une racine superficielle se défile petit à petit jusqu'à un autre pied que l'on ne soupçonnait même pas. Souvent le fil cède mais lorsque la liaison est maintenue son orientation fait découvrir tout un chapelet de petits pieds alignés et à peine visibles. Les gants sont trop grands mais lorsque Isabelle tire sur les feuilles piquantes l'une d'entre elles arrive tout de même parfois à se déplier suffisamment haut pour atteindre la peau nue. Le contact est aussitôt suivi d'un léger picotement. Tant qu'elle n'y fait pas attention la sensation en reste là mais si elle a le malheur, volontairement ou non, de toucher la peau atteinte, ou pire de la gratter, la douleur devient une insupportable morsure que rien ne peut plus arrêter. La seule solution consiste alors à se frotter très fort pour faire apparaître une douleur plus forte que celle de l'ortie mais curieusement plus facile à supporter. Alexandra adore chasser les pissenlits et elle en connaît bien la technique d'extraction. Elle enfonce profondément une pique à la verticale avec la lame orientée vers la victime puis à une certaine profondeur elle la penche lentement vers le pied. La distance de la lame au pissenlit doit être très précise pour réus-

sir l'opération. Trop loin la pique ressort sur le côté sans attraper la racine, trop près elle la coupe avant la fin du mouvement. C'est lorsque la distance est bonne qu'à un moment un petit pop se fait entendre. Sa résonance particulière signifie que la racine a cédé au bon endroit. L'autre main qui jusque là tirait légèrement sur le pissenlit sans l'arracher part alors subitement vers le haut avec l'ensemble.

Tout à coup, Marine appelle ses sœurs. Elle vient de découvrir une petite liane, espèce extrêmement malvenue. Dans ce cas rare la bêche n'est plus suffisante. A la simple vue de la petite tige Alexandra part en courant et revient vite avec la fourche. Marine appuie fortement sur l'outil, aidée par ses sœurs et par un pivotement musclé la terre est soulevée. L'opération est reconduite sept ou huit fois tout autour de la pauvre tige pourtant sans épines ni pointes piquantes. Mais Alexandra et Isabelle ont déblayé petit à petit ses alentours et le monstre apparaît, un énorme bulbe beige allongé qui ressemble à un gros radis et qui tente de s'enfuir vers le fond. La tâche est rude mais seule l'extraction complète de l'objet empêchera la frêle tige aux petites feuilles à peine déployées de se transformer en une immense toile destructrice.

Marie-Thérèse Leroy

Le réveil retentit dans toute la maison. Ils se lèvent sans bruit. Ils se suivent dans la salle de bains. Ils s'habillent rapidement. La veille au soir, ils ont préparé leurs vêtements avec le plus grand soin. Sérieux, ils déjeunent copieusement en attendant leur cousin.

A son arrivée, celui-ci suggère d'emporter une provision de fruits secs dont ils remplissent leurs poches. Les voilà prêts. Ils s'observent et se contemplent dans l'armoire à glace. Tout doit être parfait. Chaque détail est soigneusement pensé, pesé. Les bottes en caoutchouc sont toutes vertes. Ils ont eu du mal à trouver trois paires de chaussettes montantes à couleur verte sans être criardes !

Mais la rosée est bien là ce matin. Alors il vaut mieux renoncer aux shorts et trouver rapidement des pantalons verts. Le jogging du père, le bermuda de la mère et ce short trop grand (une erreur d'achat) vont faire l'affaire. Les coupe-vents sont d'un beau vert bouteille ainsi qu'un bonnet et deux casquettes dont l'une est toutefois trop large, écrasant les oreilles du plus jeune, ce qui lui donne un regard presque invisible et énigmatique. Ils partent enfin, emportant un matériel conséquent qu'ils ont voulu le plus discret possible. Chacun est muni d'une paire de jumelles et d'un polaroid. Tous trois avancent doucement, à pas feutrés, l'un derrière l'autre sans se parler. Ils s'enfoncent dans le bois, se mêlant aux branches, aux feuillages, se voulant plus caméléons qu'ils ne le sont en réalité.

Habillés de vert, ils se fondent dans la nature environnante et attendent, blottis l'un contre l'autre le réveil des animaux de la forêt de Jambville. Ils sont prêts à les photographier, conscients de l'importance de leur mission. Le maître leur a demandé de préparer un exposé sur les animaux de la forêt. Mais ils se sont peut-être levés trop tard. Les rayons du soleil les éblouissent déjà. Ou bien les animaux, sûrement avertis de leur arrivée, se sont volatilisés... Mais où sont-ils cachés ?

Ils décident de s'enfoncer encore plus avant dans le bois et, épuisés, trouvent enfin un chemin qui les ramène vers le village. Ils croisent alors le garde-chasse qui, surpris, se fait prendre trois fois en photo avec son magnifique chien Bobi, qui, très fier, travaille visiblement sa pause.

Les chaises.... Je suis une chaise. Je me raconte. Monologue.
Phrases courtes. Langue compactée.

.....

Florence Gaydan

J'appartiens aux " Mouflets "
J'y suis né et j'y mourrai sans doute.
Je suis le numéro 1 d'une fratrie de 4
Ni le premier, ni le dernier, nous sommes des quadruplés !
Tous pareils, Papy nous a clonés 4 fois !
Oui, oui, tu as bien lu, je suis " made by Papy " !!
Et en chêne, s'il vous plaît !
Oh, depuis 50ans, j'en ai vu et j'en vois encore !
Du monde, du monde, encore du monde !
Des fessiers, certes, mais aussi des pieds, des pieds !
Heureusement que je suis costaud !
On me ferait presque mener une vie de bâton de chaise !
A toutes les sauces ils m'utilisent !
Et je n'ai rien à dire, en plus !

Remarque, je préfère être utile qu'inutile.
Dans cette maison, je connais toutes les pièces
De la cave aux greniers !
Bon, je suis un peu lourd
Mais quel bonheur d'être transporté dans leurs bras !
Tiens, je vais voir ailleurs.
Où ??

Humm, il fait bien chaud ici. Oh, pas trop près, s'il vous plaît
J'aime bien servir de repose pieds devant la cheminée
Mais, pitié, attention à mon vernis !
Je sais, il est usé, même, il n'y en a plus !
Vous l'avez remplacé par de la cire
J'aime bien cette odeur
Ça y est, Flo est encore trop petite
Elle va encore me grimper dessus je parie !
Elle me porte, me transporte
Et, non !!pas comme ça, je suis bancale !
Je te le dis à ma façon, tu vas tomber !
M'installer dans l'escalier, ce n'est pas sérieux !
Tu as vu la largeur des marches ?

Regarde un peu mes 4 pieds, comment veux-tu que je tienne ?
Tout ça pour changer une ampoule dans cette fichue lanterne !
Cela fait combien de fois que tu me fais le coup ?
La dernière fois, tu t'es retrouvée par terre !
Que tu as donc la mémoire courte !

Moi aussi, j'ai dégringolé
Toi, tu as eu mal au dos
Moi, j'ai eu mal partout !
Bon, OK pour cette fois ci.
Et, je retourne où maintenant ?
Humm ; ça sent bon la potée !
Pourvu que les enfants mangent proprement !
Je vais encore avoir du chou étalé sur ma galette !
J'aime bien l'odeur du chou et des lardons
Mais, comme crème de soin, je préfère la cire de l'antiquaire !
Et me voilà reparti...

C'est bien bruyant, ici !
Zut, les voilà tous plantés devant le match
La finale, comme ils disent
Tennis, foot, rugby, c'est tout pareil !
Un coup super et les voilà qui sautent

Ils me retombent dessus
 Je ne suis pourtant pas un pouf !
 Tant pis, je leur fais mal aux fesses
 Ils n'ont qu'à se souvenir de qui je suis !
 Bon, cool, ils sont partis se coucher
 Me voilà seul
 Ils ont encore oublié de me remettre avec mes frères
 Remarque, il reste un peu de feu
 Une douce chaleur, juste ce qu'il me faut
 Un peu de repos
 Oh, non ! le voilà celui-ci !
 Bien sûr, ils m'ont remis à côté de la cheminée
 Moi qui croyais dormir en paix !
 Raté, voilà Moustique !
 Non, je t'assure que tu serais mieux sur la table
 Quel don de persuasion, il y va !!
 Encore loupé, le voilà, il m'aime bien en fait !
 Moi aussi, sauf quand il me prend pour un tronc d'arbre !
 Bon, j'exagère, cela n'est arrivé qu'une fois.
 Il a pris une telle engueulade, le pauvre !
 Allez, viens te mettre en boule sur moi
 Tu vas me tenir chaud, petite fourrure noire
 Les nuits sont encore fraîches
 Ne ronronne pas trop fort, laisse moi m'endormir
 Demain, j'ai encore du boulot
 J'ai entendu des choses qui présagent d'une journée chargée...
 Dors bien, Moustique !

Trimbalé en permanence
 Adoré de tous les Moufflets
 Bon à tout et non pas bon à rien
 Odeur de cire, on s'est occupé de moi
 Utile à tous, du plus petit au plus grand et même aux 4 pattes
 Rarissime, j'ai été fabriqué par le maître des lieux
 Exotique, certainement pas, je suis en chêne, moi !
 Toujours tendres avec moi, je sais bien que vous m'aimez

Je suis LE tabouret des Moufflets

Marie-Thérèse Leroy

J'veux pas rester ici, ça manque d'air, tu trouves pas ? Toi, le tabouret, t'as pas à te plaindre, près de la cheminée, le chat te réchauffe ! Moi j'en ai marre, attendre, toujours attendre, dans ce coin de la pièce. Ça fait des lustres que j'ai pas voyagé ! La famille a débarqué ce matin, ça va changer ! Enfin un peu de vie dans cette maison, c'est pas trop tôt, pourvu qu'on me déplace ! Ah celui-là, il est pour moi, j'en suis sûre, oui, il arrive tout droit sur moi, eh non, il traverse la pièce, non, mais c'est pas vrai, j'ai pourtant belle allure ! Ah super, avec cette fille c'est bon, ça y est, youpi, je suis embarquée, elle m'em-mène, on traverse la salle à manger et nous voici dehors dans le jardin.

Oh que de monde et debout, impeccable ! je suis utile, utile, ça fait du bien, ça parle dans tous les sens, j'ai du mal à suivreEn un quart d'heure, j'ai changé de fesses au moins 5 fois ! Je ne dois pas être bien placée. Faut savoir attendre le bon moment disent les anciens. Justement, tiens voilà, Nico s'allonge presque sur moi, les jambes bien devant lui, un pied sur l'autre, les bras croisés sur sa chemise rouge grenat, un drôle

de chapeau noir sur la tête, il fait semblant de dormir. A côté de lui, Maurice chante et joue de la guitare, il chante " mon pote le gitan ". Tout le monde nous entoure, je suis à la fête, je suis une superbe chaise, tout baigne ! Maurice chante très, très bien, il raconte le gitan qui n'a rien à dire, mais ce gitan-là, Nico, justement, n'est pas comme les autres, il a quelque chose à lire. Nico me grimpe dessus comme s'il n'était pas assez grand, je me rehausse du mieux que je peux pour que tout le monde le voit. Il dit " Maman, c'est aujourd'hui ton anniversaire, etc, etc, Il est en pleine forme, Nico, Maurice continue de l'accompagner, rythmant la musique au gré des paroles. Ça applaudit, je suis comblée ! C'est quand même plus sympa que de rester près de la cheminée comme le copain tabouret....

Alain Huré

Je boite. J'ai peur. Je sens mon pied arrière gauche qui bouge de son orifice. Combien de temps encore ils vont me garder avant de me changer ? J'ai vu déjà autour de moi partir presque toutes mes semblables. Je reconnais les craquements annonciateurs de la descente par l'escalier, j'ai encore le bruit de la hache qui résonne au plus profond de mon cannage. Qui veut encore ici du cannage ? J'ai vu avec horreur arriver à la place des copines ces ersatz de chaise en plastique noir et tubes métalliques. La honte. On ne se parle pas. Je ne leur parle pas.... Le soir tombe. Est-ce pour aujourd'hui ? Je les entends qui montent. Ils ne s'asseyent jamais au même endroit autour de la table. Qui va me choisir. J'ai mes têtes si on me permet de parler ainsi. J'ai encore le souvenir de Bernard, menuisier, il me caressait avant de s'asseoir, vérifiait du doigt mes jointures. D'autres me font peur. Ils trépignent, sautent de colère ou d'enthousiasme. Ils se penchent aussi en arrière, jambes allongées. Je me contracte, je grince... Il a encore grossi, le salaud. J'aime sentir se poser sur moi des cuisses de femme, elles sont légères, délicates. Leurs jambes se croisent. L'été, je leur laisse la marque de mes croisillons compliqués. Elles tirent leurs jupes pour adoucir le contact. Les réunions durent parfois des heures. Puis plus rien pendant des jours... Et de nouveau, un autre conseil. Je suis la mémoire de la commune. J'ai eu tous les séants de toutes les séances. Mon dossier en a vu des dossiers. Depuis des lustres. Mais là, j'ai peur. Les montres de plastique ricanent autour, ils sentent ma fin proche. Donnez-moi un conseil.... Encore un.

Exercice

Faire un texte avec les mots suivants...

Calfeutrer. Orchidée. Boite. Le maire. Le jardin. Au chat. Mirobolant. Jamais.

Alain Huré

Ils arrivent. Ils ont une boite à la main. Sortie de la boite, encore une orchidée... C'est plus qu'une mode, l'orchidée, c'est une invasion. Je vais me calfeutrer dans le jardin, dans le repaire de PanKot, je demanderais au chat de me faire une petite place, j'attendrais qu'ils partent. Mirobolante comme idée... Je passerais tout à l'heure en courant... " Réunion avec le maire, il vient de m'appeler "... Jamais ma qualité d'adjoint ne me sera aussi utile.

Florence Gaydan

Il en a plein son jardin, mais, jamais, il ne les cueille.
Pourtant, il a décidé d'en offrir une à sa femme.
Le maire adore les orchidées.
Il a trouvé une boîte, il l'a bien calfeutrée.
Il l'a entourée d'un papier mirobolant et l'a offerte à sa femme.
La boîte était tellement calfeutrée que l'orchidée était fanée !
Jamais il n'y aurait pensé !
A la poubelle, l'orchidée !
Quant à la boîte, il l'a donnée au chat.
Le chat, il adore jouer avec les vieilles boîtes et les papiers !!
Le maire a au moins fait plaisir au chat !!

14 Avril 2008

Poursuite du monologue... Il s'agit de voyager en littérature et de se mettre dans la tête d'un autre, ici d'un enfant. On choisit une photo, celle d'un enfant précis, on va le nommer, lui donner un âge, une histoire.

" Je suis un enfant, je pense comme un enfant, je parle comme un enfant "

.....

Alain Huré

A propos d'une photo d'enfant en Mongolie.

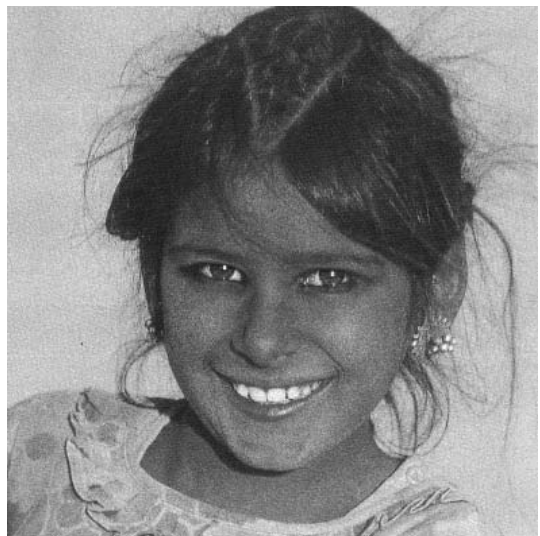


J'aime bien l'hiver. J'aime le gros manteau de peau et la toque de fourrure, ça me donne la carrure que j'ai pas. Je regarde le blanc, en face de moi, qui me photographie. J'essaie d'être calme, je ne dois pas pleurer mais je suis sûr que mes yeux brillent. C'est pas ma faute si je suis tombé. C'est le cheval. Je le connais pas encore bien. Avec mon frère, on est revenu dans la neige jusqu'à la yourte, moi monté derrière lui, mon cheval à moi, il était rentré seul. Mon père riait. Ma première chute, il valait mieux que je la fasse dans la neige, c'est moins dur. J'aime quand mon père est heureux, c'est de moins en moins souvent. Le blanc est sorti de la yourte, une chance, il n'avait pas sorti son appareil. Ma sœur m'a tapé pour faire partir la neige avant d'aller traire les chèvres. On va sûrement bien manger pour faire honneur au visiteur. Pourquoi il est venu, j'ai demandé à maman quand il est parti faire des photos du troupeau ? Dans ses yeux tristes, j'ai vu qu'elle n'aimait pas qu'on nous prenne pour des trucs exotiques. Qu'est-ce qu'il croit, lui,

qu'on connaît rien du monde ? Je suis sorti voir mon cheval, papa me l'a donné. Je le caresse, il faut qu'on devienne amis. La grosse camionnette usée dans laquelle ils sont venus est derrière la barrière. C'est moche. Ça pue. Mon frère tourne autour, lui, il a envie de partir d'ici, d'apprendre à conduire. La ville, c'est très moche. Il n'y a pas de ciel, les gens vivent dans des immeubles sales, gris. J'y suis allé avec papa pour des papiers, je crois. Mais, si on nous photographie comme des bêtes curieuses, c'est peut-être qu'on est en voie de disparition... Ca y est, il m'a pris en photo. Papa lui donne du lait fermenté. Il grimace. Je sors en riant de la tente chaude. Le froid me pique les yeux, c'est bon. Autour, la neige a recouvert les traces de la camionnette. Je m'approche du cheval, lui aussi a des grands yeux que le froid pique. Il baisse la tête, c'est bien, je lui pardonne. Je m'aide de la barrière pour monter sur son dos. C'est ses traces que je veux laisser sur la neige. Les traces des voitures, elles sont belles que si elles s'éloignent de chez nous.

.....

Marie-Thérèse Leroy



NAIMA

J'vais pas rester ici ! Un jour, j'serai partie ! J'voudrais être sur la grand' place avec Myriam. On est déjà allés là-bas, à Marrakech avec Papa. La boutique de Myriam, elle est belle, avec des fruits très gros, avec plein de couleurs. Myriam, quand elle parle, elle chante ! Maman, elle, elle pleure quand elle travaille sur les tapis. On l'entend pas, mais moi je la vois ! Elle est comme ça depuis que le petit frère est mort.

Papa, il nous fait tous rigoler, le soir quand il raconte les bêtises. Les bêtises, c'est son travail ! Il raconte les tours avec les touristes sur le dromadaire. Hier, la dame, elle arrivait pas à descendre ! Du coup, elle voulait plus descendre du tout et Papa, il était embêté. Même Maman, elle a ri, c'était trop drôle !

A l'école, ce matin, Sofiane l'a dit aux autres. La maîtresse s'est fâchée pour nous faire rentrer. On arrêtais pas de rigoler.

Sofiane ? Il s'lave pas. " Y a pas assez d'eau " il dit !

C'est pas vrai ! Je lui en laisse. Il veut pas, c'est tout ! Je surveille, mais on peut pas attendre. On peut pas être en retard.

Alors on est obligés de partir vite. La maîtresse, elle est douce et gentille, elle dit : " Naïma, elle est toujours à l'heure ". Alors Sofiane, il pue, et c'est pas drôle !

L'école, j'aime bien chanter à l'école, mais j'aime pas dessiner !

J'ai pas besoin de dessiner. J'ferai pas les tapis comme Maman. Quand c'est fini, on revient et on court vite pour voir les touristes, surtout les gazelles, et les maris des gazelles qui nous prennent en photos, tout ça parce qu'on rit beaucoup ! C'est sûr, ce soir Papa va raconter ses histoires !

.....

Florence Gaydan



Mon prénom : Jeroen. Mon âge : 5 ans. Pays de naissance : Suède. Une sœur. Le plus jeune. Mes parents : en couple, père au foyer, mère médecin à Médecin sans frontières. Mon plus gros défaut : la gourmandise. Ma plus grande qualité : la générosité. Ce qu'il aime le plus chez les autres : les câlins. Ce qu'il déteste le plus chez les autres : la méchanceté. Son souvenir le plus heureux : son dernier bonhomme de neige. Son souvenir le plus malheureux : quand le soleil a fait fondre son dernier bonhomme de neige. Le style de son caractère : enjoué. Son plat préféré : les harengs. Son héros dans la vie réelle : son bonhomme de neige. Son état d'esprit au moment de la photo : moqueur. Sa devise : rire toujours. Ce dont il est le plus fier : son bonhomme de neige. Ce dont il a le plus honte ou qui le complexe : quand il a mangé la carotte-nez de son bonhomme de neige. Son plus grand plaisir dans la vie : faire son premier bonhomme de neige de l'hiver. Ce qui lui fait peur : la chaleur. Sa saison préférée : l'hiver. Ce qui le met en colère : la fonte des neiges. Sa couleur préférée : le blanc. Sa matière préférée à l'école : la récréation.

Je m'appelle Jeroen. Je suis assis à côté de Papa. Mais qu'est-ce que je fais encore là ? Il m'a encore emmenée à une réunion. Pour rencontrer d'autres enfants, m'a-t-il dit. Je me demande bien pourquoi. Oh, remarque, je suis mort de rire. A part ma sœur, en face de moi, aucun blond ! J'en ai jamais vu des comme ça. De toutes les couleurs. Moi, j'ai les cheveux raides. La fille d'à côté, ce n'est pas raide, c'est pire, de vraies baguettes de tambour. Mais celui d'à côté, on dirait la tête de loup de Papa pour enlever les araignées ! Pas d'yeux bleus non plus. Des yeux noirs, on dirait ceux de Melchior. Melchior, tu sais, mon dernier bonhomme de neige. Rien que de penser à lui, je me marre. Le garçon d'en face, il a le même nez que Melchior. Mais si, j'avais pris une carotte bien pointue. Maman me l'avait trempée dans du chocolat chaud. Dehors, le choco était devenu tout dur. Melchior avait un nez tout noir du coup. Et puis, je ne comprends rien à ce qu'ils disent ! Remarque eux non plus ! Il paraît que chez eux, il fait chaud ! Eh ben, moi, j'aime pas la chaleur ; Quand l'été arrive, et vlan, mon bonhomme de neige fond ! A chaque fois, c'est pareil, je pleure

J'aime pas l'été. J'aime mieux l'hiver. Melchior, c'est mon copain. Il est tout rond, tout doux, tout froid. Il sourit tout le temps, comme moi. Je lui ai fait une bouche comme sur les smileys. Il va pas à l'école, Melchior. Il est tout le temps en récréation, lui. La récré, c'est ce que j'aime le mieux à l'école. Je rigole en y pensant. Mais, qu'est-ce que j'ai eu honte l'autre jour. J'avais trop envie de chocolat. J'ai mangé les yeux de melchior. C'étaient deux dragées au chocolat !! Papa m'a fait un gros câlin. Il est gentil, Papa, il m'a redonné deux dragées. Je suis vite allé les remettre à ce pauvre Melchior. Bon, je rigole pour faire plaisir à Papa. Mais, on s'en va quand ?? Ils sont bien rigolos tous. Mais j'irai bien manger quelques harengs ... J'ai faim, moi !!

.....

Eric Rondeau

RÊVERIE DU PETIT NICOLAS

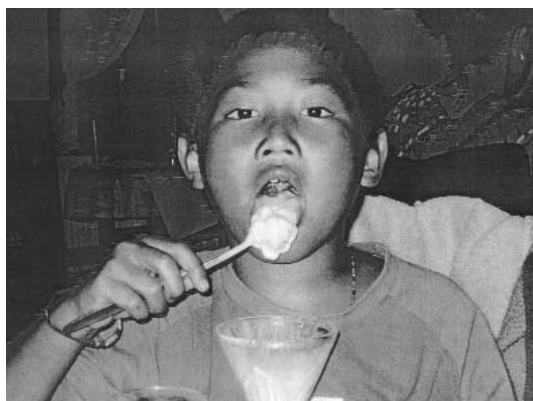


Ma maîtresse
elle est vraiment trop belle
Elle est encore plus belle que Julie
Ma cousine Julie elle est trop chipie
Et puis ma maîtresse elle a de belles jambes
Elles sont comme celles du cheval de tonton Marcel
C'était super la fois où il m'a fait monter dessus
J'étais un cow-boy, j'étais Steve Mac Queen
Ca faisait comme sur celui de la kermesse
Celui où on met une pièce
Mais là c'était un vrai
Et il est beaucoup plus grand
Et puis il y a des petits morceaux de bois qui se piquent dans mes jambes
C'est très difficile de les enlever et ça pique
Ce qui fait le plus mal de tout ce sont les orties
Maman dit qu'il ne faut pas se gratter
Sinon ça fait des croûtes pas belles du tout
Il faut les laisser tomber mais moi j'aime bien tirer dessus
Quand elles sont bien sèches on dirait des miettes de pain
Maman a préparé des saucisses aux lentilles pour ce midi
C'est comme celles de cassoulet mais avec des lentilles
C'est bon les saucisses mais j'aime surtout les lentilles
On dirait des tiques comme celle de Milou quand il est mort

Elle était énorme et mon papa a eu du mal à lui enlever
 Pauvre Milou, il paraît que c'est elle qui l'a tué
 Elle lui a donné une maladie très dangereuse
 J'aimais bien le serrer dans mes bras
 Il est dans un trou au fond du jardin
 C'est là où il y a une bosse
 Au moins il a chaud dans la terre
 Il fait froid dans la classe
 Mais je n'ai pas le droit de bouger
 Je n'ai pas envie de bouger
 Je regarde ma maîtresse
 Elle est vraiment trop belle ma maîtresse

Guy Teindas

PHOTO D'UN ENFANT QUI SE REGALE



Ah que c'est bon ! Que c'est bon ! Mais être gourmand, est-ce vraiment un défaut ? Je crois pas malgré ce que disent mes parents. Tous mes frères et sœurs sont sûrement du même avis bien qu'ils ne l'aient jamais dit comme ça. Il suffit de les voir s'empiffrer, comme moi, des bonnes choses.

Mon pays, le Pakistan, fait partie des pays ni pauvre ni riche. Moi, j'y suis très heureux car mes parents sont gentils mais stricts. Ils sont presque jamais injustes. Ils savent punir celui de nous quatre qui a fait une bêtise et ils se trompent rarement ; mais quand ça arrive, surtout si c'est moi qui reçois la punition injustement, ça me mets très en colère.

Par exemple, la dernière fois que j'ai été privé de dessert pendant un mois, c'était de la faute de ma petite sœur qui m'avait poussé le coude au moment où je déplaçais la soupière vers Papa pour qu'il se serve le premier. Il a tout reçu sur son pantalon. Je lui en veux à ma sœur mais je ne l'ai pas dénoncée. On nous a souvent dit que ça se fait pas de dénoncer. Mais je reste sur mes gardes et si ça arrive une autre fois...qu'est-ce que je ferai ??? Il est possible que je désobéisse aux règles que nous enseigne notre maître en religion.

Papa et maman travaillent dur, lui ouvrier d'usine textile, elle, aide-soignante, pour maintenir la famille. Comme tous les parents ils nous inondent de recommandations diverses : fais pas ci fais pas ça ; si tu recommences tu seras puni, etc, etc. Les punitions, c'est ce que je crains le plus car on ne peut jamais revenir en arrière même si on demande pardon. Mes parents appliquent les remontrances dans tous les cas. A toi de corriger à l'avenir. Mais c'est long l'avenir quand on aime autant les friandises et aussi la tarte à la crème comme la fait si bien Maman.

En fait, je suis un petit garçon content de son sort, content à la maison comme à l'école.

Il paraît que je suis bon en calcul ce qui fait dire aux profs que

je serai bon en mathématiques.

Je ne sais pas trop ce que ça veut dire. Laissons faire, l'avenir me le dira.

.....

Paulette Teindas



Ouille, ouille, ouille, 6 minutes...

$3+4+9+16=.....3+4=7+9=13+16....$ 6 et 9 font... Oh ! j'en ai marre... Y va encore crier : "Edouard Jovion, toujours dans la lune !".... Quand c'est pas l'horloge, c'est les oiseaux, quoi encore ?...

Tant pis, j'm'en fous. A la sortie, le gâteau au chocolat pour le dessert..... Je m'demande si j'aurai un cadeau... Et Julien, y viendra pour mon anniversaire ???

Y va p'tête s'moquer de ma houppette ? Il l'a pas encore vue. Si y m'dit quelque chose, j'y dirai qu'c'est maman qui m'a fait comme à Paul l'aut' jour au salon....

J'me réjouis qu'ce soit l'été, comme ça j'pourrai dessiner tout c'que j' veux..... J'prendrai mon cartable et j'irai là où on a enterré la Minette. J'dessinerai des gros nuages blancs dans un ciel bleu et j'y mettrai sur sa tombe.

D'toute façon, quand j'serai grand, j'irai soigner les animaux dans la jungle..

J'me marierai avec Maman et on partira très lo.....

Stop, rendez vos copies....

Devoir de vacances

Choisissez un tableau. Décrivez-le, faites parler le peintre, faites parler un ou plusieurs personnages du tableau, inventez la situation, brodez à partir de vos impressions ou autres...

.....

Alain Huré 1

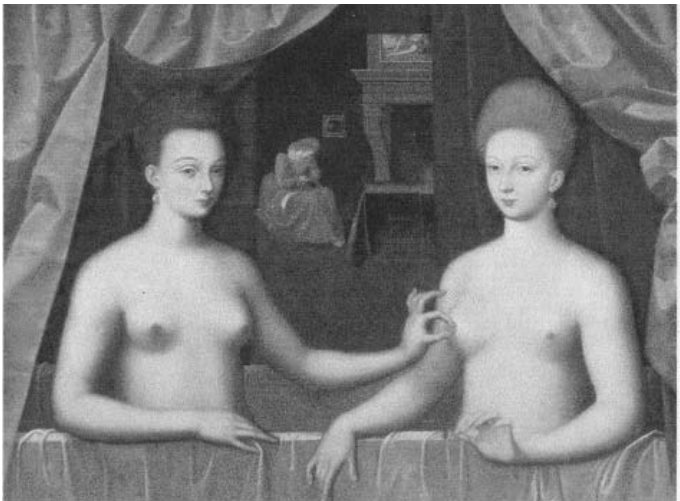
Ce tableau représente une des premières fêtes du beaujolais nouveau. On voit, à la tronche de 3 pieds de long, que tirent tous les participants que le cru de l'année est franchement dégueulasse. Même le petit violoniste, venu pour animer la



fête, comprend qu'il n'y a vraiment rien à faire, la soirée est gâchée. Le personnage de droite, mains croisées sur son chapeau, est certainement le producteur du vin, il baisse les yeux pour éviter le regard de l'homme au centre qui semble dire : " ça se boit, ça ? "... A gauche, l'autre homme essaie de finir son verre, lèvres serrées, la main droite crispée sur sa cuisse, on voit qu'il se force, il a payé son entrée pour la soirée beaujolais nouveau, il va boire jusqu'à ce qu'il soit assez saoul pour oublier le goût de ce qu'il boit... Son fils, au bonnet rouge, ses grands yeux tristes disent clairement que c'est pas la première fois... La femme à gauche, elle, ne boit pas mais regarde fixement le quignon de pain, seule nourriture qu'a pu acheter le comité des fêtes, une fois payée la piquette infâme du pichet... A moins que le chien n'ait mangé la charcutaille... Encore une belle soirée dans notre belle salle des fêtes.

.....

Alain Huré 2



Le matin quand je prends mon bain, j'aime bien écouter les infos... J'ai acheté le modèle androïde parlant. Je me demande si j'ai bien fait, je comprends rien aux réglages, j'ai beau tourner le bouton, pas un mot...

.....

Alain Huré 3

La cabrette en cadence déchire la placette
De ses notes aiguës, aigres comme le vin.
Le rythme, lui seul compte, frappé par le talon,
Pas de règle à la danse, il faut bouger sans cesse,
Tourner, se trémousser, valser à s'étourdir,



Le couteau au côté, la cuillère au chapeau,
L'escarcelle et la clé pendant sous le tissu.
La poussière s'envole ; jaunissant de son or
Le rouge du plaisir, du vin comme du sang
Qui rougit les bajoues de ces joyeux Bataves.
Paillard est le baiser, paillardes sont les gueules,
Paillarde toute cette fête, loin de l'église austère,
Loin des prêtres et du ciel, nous, on est sur la terre.

.....

Marie-Thérèse Leroy

Elle :(monologue intérieur tout en écoutant son voisin de tableée)

" Parlez-moi d'amour,
Récitez moi des choses tendres,
Votre beau discours,
Mon cœur n'est pas las de l'entendre !
Pourvu que toujours,



Vous répétiez ces mots suprêmes : " je vous aime " !
Et patati, et patata ! Lingère que je suis, je n'en crois rien. Mais cependant, que c'est bon de l'entendre ce beau brun. Il a tout de même meilleure allure que ces 4 bougres, debout derrière le comptoir ! Il est vrai que c'est si doux d'être un peu folle et d'écouter ces balivernes le temps d'une pause. La vie est parfois trop amère si l'on ne croit pas aux chimères ! Et le p'tit coup de vin blanc va me faire accepter ce soir l'invitation au théâtre, pourquoi pas après tout ?

Lui : (en son for intérieur) :

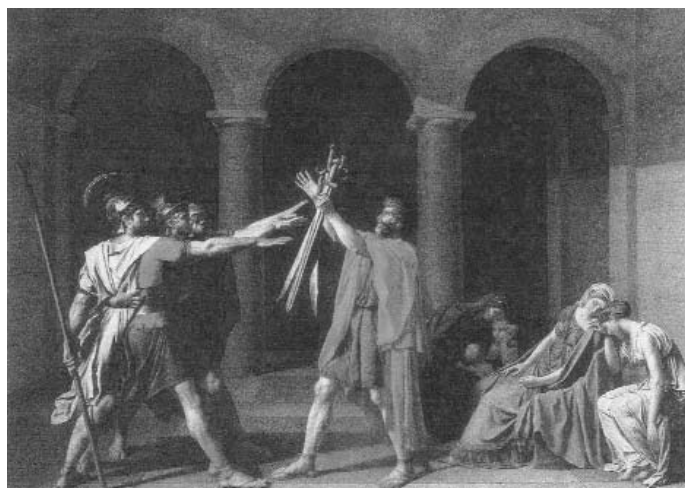
" Elle est belle, elle est mignonne,

C'est une bien jolie personne "

Pour lui parler depuis longtemps, j'attends que dans le quartier elle ait des livraisons à porter, avec son chignon qui est toujours bien coiffé, la belle lingère de la rue d'en face !

.....

Eric Rondeau



La partie de mikado

La scène se déroule en l'an 623 avant notre ère dans la cour de récréation d'une école militaire pour gauchers de la banlieue de Rome.

C'est le petit Niculus qui décrit la scène.

" Les deux femmes à droite sont la maîtresse et madame Le bouillon, notre surveillante. Normalement elles tiennent toujours leurs épées dans la main pendant la récréation car c'est le moment où mes copains et moi nous faisons le plus de bêtises. J'ai profité qu'elles se soient endormies pour les leur subtiliser. Elles ne se sont aperçues de rien et elles ont encore la main gauche ouverte. Derrière elles c'est Clotilda, ma copine, que l'on aperçoit dans l'ombre au fond. Comme elle n'a pas le droit d'amener nos enfants à l'école ceux-ci passent la quasi-totalité de la journée cachés dans les plis de sa robe. Pendant que la maîtresse et la surveillante sommeillent elle vérifie qu'ils ne se sont pas étouffés. Le garçon au centre c'est moi. Avec les épées de la maîtresse et de la surveillante et le sabre du directeur je commence une partie de mikado avec mes copains. Le sabre du directeur il est toujours posé devant son bureau et je lui emprunte souvent pour me gratter le dos ou pour faire tomber le casque de mes copains. Le premier à gauche c'est Geoffroy de Poulos. Son papa, qui est très riche, lui a envoyé une superbe lance spartiate pour son anniversaire. Mais il ne veut pas la prêter aux autres et il la cache derrière son dos depuis plusieurs jours. Mais moi j'ai bien vu qu'il avait une lance der-

rière son dos. A côté de lui c'est Rufus qui habite la capitale, comme Geoffroy. C'est son meilleur copain et ils se tiennent souvent par la main. C'est lui qui le protège pendant la récréation quand on veut qu'il partage ses armes avec nous. Rufus il est très fort en sport mais au mikado c'est moi le meilleur. Le dernier, qui est aussi le dernier de la classe, c'est Clotairix le gaulois. Il ne comprend jamais rien aux jeux mais c'est un bon copain. Mes copains ils refusent toujours de commencer à jouer. Ils préfèrent que ce soit moi qui lâche les épées et le sabre car ils ont toujours peur de se blesser. Celui qui prend la photo c'est Agnanic, mon cousin germain. Agnanic c'est le chouchou de la maîtresse et c'est le seul qui sache comment on se sert de l'appareil photo. Alcestus n'est pas sur la photo. Il a profité que la maîtresse et madame Le bouillon étaient endormies pour aller à la cuisine chercher un morceau de pain. Dommage que je me sois coupé une nouvelle fois la main gauche et le pied droit car j'aime bien jouer au mikado avec mes copains. "

.....

Paulette Teindas



Cet endroit existe t'il? Cette béatitude insolente des visages, des corps et certainement des âmes aussi, car personne ne peut avoir un visage aussi lisse, des lèvres aussi souriantes et cette pâmoison dans les yeux si quelque souci ombre son âme. La complicité finaud de ces belles qui, toutes, le petit doigt en l'air, semblent ne pas y toucher.....Regardez l'air coquin de la tentation qui susurre à l'oreille de cette belle nymphe couronnée.

Cette luxuriance végétale (pas de mauvaises herbes dans cet Eden, juste des fleurs), cette générosité corporelle (au large les complexes!); On protège ces corps laiteux d'un rai de soleil, que l'on aperçoit au loin, et qui pourrait s'infiltrer dans cette flore magique

Pas de problèmes de garde pour ces chérubins joufflus et autres petits diables qui jouent aux pieds de leur maman. Si vraiment cet endroit existe, je veux bien être plus gentille à partir de ce jour et peut-être j'irai moi aussi au paradis...

5 mai 2008

Autour d'un texte de Grand Corps Malade... Réduire, compacter. Proposition : personnage qui raconte ou qu'on décrit. Comprimer pour décrire quelques événements. Définir les cailloux qui jalonnent une existence.

Alain Huré

D'abord, il n'est qu'un corps qui ne sait que bouger,
Une bouche qui tête, crie avant de parler,
Ses yeux qui te questionnent et ses mains qui tâtonnent,
Ses pieds remuent sans cesse, le monde entier l'étonne,
Puis ses bras prennent appui et le monde se lève,
Commence le destin d'un corps qui vit sans trêve.

Les pieds des premiers pas ne s'arrêteront plus,
Traversant la cuisine, le jardin, bras tendus,
Tu marcheras partout, ivre de découvertes
Profitant de l'espace et d'une porte ouverte
Avant de te porter à celle de l'école
Où tu t'arrêteras, écoutant la parole.

Oreilles déployées, pavillons de banlieue,
Tu écoutes la langue, les bruits de ton milieu,
Tous ces sons sont musique, les notes de ta vie,
Les cris et les soupirs, tu rêves avec envie
Du moment où, aussi, ces pensées qui te touchent,
Tu pourras les offrir par le biais de ta bouche.

Les mots qui se bousculent, la bouche les choisit,
Mots d'amour et de haine, gros mots, tous ces mots dits
Dépassent tes envies, déguisent ta pensée,
Parlent pour ne rien dire, pour choquer ou copier
La bande de tes potes ou le slameur habile
Qui cache sa douleur sous les vers qu'il empile.

Les mains, tu les regardes sans oser croire ta chance,
Chaudes encore de ce corps de la dernière danse,
Les formes de la fille, tu les recrées dans l'air
De tes doigts qui dessinent ses courbes régulières,
Tes bras imaginant sa peau qui t'attendra
Demain dedans sa chambre au profond de ses draps.

La fusion de deux corps pour la première fois
Vos sexes se mêlant, c'est l'amour qui prend vie,
Ne plus faire qu'un être pour en concevoir un
Mouvement et moiteur, la beauté de l'humain,
Tu oublies ta pudeur dans l'union de vos âmes,
L'anatomie, c'est beau si c'est sur une femme.

En fermant tes paupières, tu la revois toujours,
L'œil a bonne mémoire pour les formes d'amour,
Pour la beauté des ciels, des prés et des vallons,
Images colorées des peintures des salons,
Le monde devient flou, tu poses tes lunettes,
La buée des souvenirs forme des gouttelettes.

Ta tête te repasse, le corps au ralenti,
Cette fête des sens que fut toute ta vie,
Tous ces goûts, ces parfums, ces baisers sur ta bouche,
Ces balades au soleil, cette main qui te touche,

Profites-en encore, et encore remémore,
Avant que l'oubli vienne, l'Alzheimer ou la mort.

Christiane Rosset

Je suis né trop tard. C'eût été mieux autrement. J'ai pas choisi.
C'est ainsi C'est raté - téra !
Ma vie a commencé de travers. 30 ans plus tôt, je me serais adapté. Là, c'est foutu - tufou ...
Le jour se lève, j'ai envie qu'il se couche....
On voulait m'apprendre à lire : moi, je voulais courir.
Lave-toi les mains : je les aimais pleine de cambouis.
Toute la journée, c'était ainsi : tout était bancal - calban - puisque j'étais pas à ma place à l'instant où je devais être ailleurs et faire le contraire de ce que j'avais envie.
La vie est déjà pleine, en temps normal - malnor - Moi, il me fallait le double du temps, au moins - moineaux - pour faire le quart de ce qu'il fallait faire. Ce quart là, d'ailleurs, je ne réussissais pas à l'accomplir - plircom-ah !- Sentiment de raté - t'es un rat - . Il suffisait que je regarde la tête de mon Père, de ma mère, de mon institt _ teurti-inst - même mes copains - painco - qui n'étaient pas mes painscos -... les regarder donc, et voir, horreur ! -reurho - que tous étaient contrariés et exaspérés de ne pas me supporter.
Laissez-moi vivre - vrèvie ! Je leur disais. - Et bien vis donc !
- Non, je n'ai pas envie , leur répondais-je.
- Que veux-tu ? Me disait-on.
Je veux être avant-hier ! Comme c'est passé, c'est foutu -tufou- ya plus rien à faire ! Refais !
La terre, si elle tournait dans l'autre sens, peut-être pourrai-je - je répou - rattraper mon temps à moi, pour faire enfin ce que tous les hommes ont l'air de faire avec zirplai - plaisir - Bah ! Après tout, peut-être qu'ils font croire d'aimer leur vie ainsi. Je pense qu'ils se prennent pour ce qu'ils ne sont pas, et se font croire - recrois - que tout va bien. Ils se trompent, voilà tout.
Moi, je sais que je ne me trompe pas - papetron - puisque tout est à contre-temps - temtrecon - et en porte-à-faux - fosatepor. Je suis en suspend au-dessus de la terre, la tête à l'envers, les pieds dans le ciel.
Le ciel est tellement haut et loin, de toute façon, je n'aurai jamais le temps de descendre sur terre, pour faire semblant de vivre, comme les autres. Et puis le jour se couchera bientôt. La nuit arrivera. J'aurai envie, à ce moment-là, de tout recommencer comme si la terre n'avait pas tournée depuis trente ans.
Et on me dira : t'es con ! - Contai.
C'est pas possible, elle a tourné, tu peux pas l'en empêcher...
Ben, oui, j'suis con - consuis-je.
C'est pas la peine de perdre son temps avec la nuit à la place du jour, et le jour que j'veux pas qu'il se lève;
D'ailleurs, je ne sais pas si c'est le jour ou la nuit...
C'est vegra - grave ! J'vois . plus clair, c'est le matin dans ma tête, faut aller se coucher ...

Marie-Thérèse Leroy

UNE RENCONTRE RATEE : DANY LE ROUGE
Je suis Dany le Rouge,
Juif allemand pour certains,
Agitateur politique pour d'autres,
Officiellement homme politique allemand,

Elu du parti écologiste,
Maire adjoint de Francfort et député européen.
Je suis né en France le 4 avril 1945.
Ce révolutionnaire qui est devant vous
A vu le jour à Montauban, dans le Tarn et Garonne.
Mes parents, réfugiés, ont fui le nazisme.
Révolutionnaire ? moi ? pas vraiment au départ.
Tout est parti de la fac de socio à Nanterre.
Avec Jacques et d'autres, en mars 68,
On voulait juste aller dans le dortoir des filles
Et le recteur n'était pas d'accord.
Il est vrai qu'il n'a lu sur les murs de la fac
Que bien plus tard : il est interdit d'interdire !
Ensuite tout est allé très vite et tout s'est emballé.
Les pavés, les assemblées générales se sont succédées !
Mais qu'on me comprenne bien,
Au départ rien de politique là dedans !
Très vite, le 21 mai, à Berlin,
J'apprends que je suis interdit de séjour en France.
Vous pensez que ça m'excite !
Je reviens une semaine plus tard,
Cheveux teints et lunettes noires
Pour un meeting à la Sorbonne.
Reconnu, acclamé, j'entends de partout :
" Nous sommes tous des juifs allemands "
Puis, les événements ayant pris la tournure que chacun sait,
Je me fais oublier quelque temps.
En 1978, à la levée de mon interdiction de séjour,
De passage à Pontoise, je visite une " école parallèle ".
Ça m'intéresse bigrement, car à Francfort,
Je travaille dans une crèche auto gérée par les parents,
Mais l'animatrice prénommée Marie-Thérèse,
N'en a visiblement rien à cirer !
Elle termine son atelier "marionnettes"
Entourée de gamins passionnés
Et me répond très succinctement.
Puis elle file devant vite rentrer chez elle
Avant que son mari ne reparte au travail,
Le fiston ayant de la fièvre !
Et je reste comme un con avec mes questions !
De toute façon, je vais vite faire le tour du jardin d'enfants,
Expérience que je raconte dans " Le grand bazar "
Je vais gérer la librairie Karl Marx.
Petit à petit, j'apprends la politique,
J'adhère aux " Verts " allemands,
Et ma rencontre avec Jusckha Fisher
Va être déterminante pour la suite.
Me voilà devenu un écolo libéral
Anti nationaliste et européen envers et contre tout,
Sans aucune honte à le clamer haut et fort
Surtout face à mes détracteurs
Qui veulent retrouver l'agitateur de Mai 68 !
Mai 68 ? Oubliez mai 68 !

19 mai 2008

Tension arrivant dans une atmosphère agréable

Alain Huré

L'eau calme réfléchissait les saules frémissants. Une tiède tor-

peur envahissait ce bord d'étang en ce début d'après-midi. Des mouches bourdonnaient dans les rayons qui traversaient la forêt, flèches d'or qui n'arrivaient pas à troubler le miroir liquide. Seuls, sur le bord, ils se ressemblaient, même position, mêmes habits de pêcheurs. Pas de gestes, les lignes inertes dans l'eau attendaient la touche, pas d'impatience, le temps est arrêté.

Ils ne se regardent pas, les lèvres serrées du plus âgé marquent une colère contenue, la fumée de sa cigarette s'envole en bouffées rageuses sous la moustache fine. L'autre courbe le dos, il connaît le père, ça ne va pas durer.

-Nom de Dieu !

Le paysage sursaute, des oiseaux s'envolent, les libellules s'affolent, un poisson qui mordait à l'appât file à l'autre bout de l'étang.

-C'est quoi, cette histoire ? ajoute le père.

Le jeune prend son temps, il sait que le charme est rompu, la partie de pêche n'aura plus le même goût.

-J'irai pas, c'est tout.

Il courbe le dos, un nuage à l'horizon, derrière les grands chênes, annonce l'orage. Les feuilles au-dessus tremblent. Le père se lève d'un coup, renversant le siège qui se replie de peur, marche sur la berge, frappe du pied un caillou qui éclabousse l'eau.

-Eh, et les poissons ? essaie d'ironiser le fils qui lève la canne légère pour vérifier le ver.

-C'est bien le moment de me parler de ces putains de poissons... Je leur ai dit que tu viendrais, tu veux me ridiculiser, c'est ça ?

Le ciel a pris une teinte de plomb, un vent frais s'est levé, l'ombre s'épaissit autour d'eux. Ils ne se regardent pas, l'un allume une autre Gitanes, le briquet tremble légèrement, l'autre démêle du fil de pêche, l'esprit ailleurs.

-J'irai pas, je veux pas y rentrer au Parti, moi.

Les premières gouttes tapent en rythme l'eau qui s'en trouble. Il se lève, prend son anorak, met la capuche qui le cache et plie son matériel.

-Mai 68 de pourriture de gauchistes ! bougonne le vieux qui remonte vers la voiture, les lourdes épaules rentrées.

.....
Eric Rondeau

Plaisir d'écrire

Il y a quelques jours Alain m'a proposé d'assister à la première réunion de l'atelier d'écriture de Jambville et comme j'aime bien écrire je me suis dit : "Pourquoi pas ? Je peux au moins y aller une fois pour voir."

A part Alain, je ne connais personne mais les autres participants m'ont l'air très sympathiques. Marie-Thérèse, qui anime cet atelier, nous fait découvrir un auteur à travers plusieurs petits textes très intéressants. Pendant qu'elle lit avec sa voix douce, je vois des images se former et certains passages me rappellent des événements de ma jeunesse. C'est très agréable. Chacun doit maintenant écrire à son tour un petit texte décrivant en détails une impression d'enfance. L'exercice me paraît intéressant et j'ai déjà une idée. Je décris ce que je faisais lorsque j'attendais mon tour dans la salle d'attente chez le dentiste. En relisant mon texte je suis satisfait de voir que je peux écrire aussi facilement et aussi rapidement sur un sujet imposé. En plus j'ai trouvé un titre plutôt humoristique qui devrait plaire à Alain : "J'irais bien aux toilettes". Les autres n'ont pas tout à fait fini. Quel calme ! Cet atelier me plaît bien et peut-être

vais-je revenir finalement.
 Mince de mince ! Saperlipopette ! J'ai bien entendu : chacun doit maintenant lire son texte à haute voix devant les autres. J'aurais dû y penser ! Marie-Thérèse demande qui veut commencer. C'est bon, c'est Alain qui s'y colle. Il est super le texte d'Alain. Si on tourne par la gauche je suis en quatrième place mais dans l'autre sens je lis en troisième. Cette histoire de violon est vraiment bien écrite. Mais on n'est pas obligé de suivre un ordre pour lire. En plus il lit vraiment bien et ça n'a pas l'air de le gêner de lire devant tout le monde. Impossible de partir maintenant. En plus on fait des commentaires sur les textes. Que va-t-on dire du mien ? C'est bon j'ai échappé à la seconde lecture. Il n'y a pas d'ordre et il suffit que je ne regarde pas Marie-Thérèse. Bien joué, j'ai réussi à être le dernier. Je ne peux plus écouter, il n'y a plus que moi, le prochain c'est moi. Quelle heure est-il ? On doit arrêter à vingt heures trente. Je pourrais lire la prochaine fois. Non, il reste encore dix minutes, je ne vais pas y couper. Comment vais-je lire le titre ? "J'irais bien aux toilettes". Ils vont tous rigoler et je ne pourrai pas lire la suite. Je peux encore le changer. Non, je n'ai pas d'idée, je n'ai pas de commentaires sur le dernier texte, je ne pense plus à rien, je ne veux plus être là. Ça y est, c'est fini, Marie-Thérèse va bientôt jeter son regard vers moi. Elle ne va pas me rater et je vais être obligé de la regarder cette fois.
 "J'irais bien aux toilettes !"

Marie-Thérèse Leroy

QUELLE JOLIE APRES MIDI D'AUTOMNE

Les feuilles des érables sont d'un rouge éclatant. Le soleil est bien présent. Le père et la mère travaillent au chantier de construction de leur maison. Ils sont en tee-shirts tellement il fait beau. L'enfant est installé sur le tas de sable avec un bulldozer, une toupie, un camion, tout ce qu'il faut pour l'occuper et ne pas venir déplacer le fil à plomb comme la semaine dernière !

Le temps passe paisiblement. Chacun est absorbé par ses occupations.

Puis l'enfant prévient : " bisou meuhmeuh ". Les parents ne répondent pas. Il insiste : " bisou meuhmeuh ". La mère rassure : " Les vaches sont loin, elles ne vont pas venir t'embêter, c'est rien, ne t'inquiètes pas ". Et elle continue son travail.

Le silence s'installe. On n'entend plus ni la toupie, ni le bulldozer, ni le camion. L'enfant n'est plus là. Les parents le cherchent, montent le chemin, traversent la route. Stupéfaits, ils voient leur bambin de 2 ans et demi à 3 mètres d'un énorme taureau apparemment très surpris par la présence d'un enfant si petit, dans son pré clôturé.

La créature campe sur ses 4 pattes, la tête légèrement en avant, semblant fixer l'enfant.

La mère reste figée de l'autre côté du barbelé tandis que le père enjambe sans bruit la clôture et s'avance doucement vers son fils toujours tourné vers le taureau. Celui-ci a maintenant dans son champ de vision et le gamin et l'adulte derrière, qui avance pas à pas. Il ne bouge toujours pas, installé de tout son poids sur ses pattes.

Le père saisit avec précaution son fils et le prend dans ses bras, lui chuchotant : "chut, on joue à on ne fait pas de bruit ". A pas de velours, il va à reculons vers la clôture, sans arrêter de surveiller le taureau. Tous deux se toisent ainsi quelques minutes. Une éternité pour la mère !

Arrivés au barbelé, le père tend le bambin à la mère. Quand

tout à coup, les 700 kgs du taureau dévalent le pré à toute allure pour rejoindre les vaches réfugiées à l'ombre des arbres.

.....

Guy Teindas

Un chien qui est si gentil et l'autre si accueillant, tous deux nous connaissaient bien. A chaque rencontre ils nous faisaient la fête avec autant de chaleur qu'avec leurs propres maître et maîtresse. Du plus loin qu'ils nous apercevaient, ils couraient de toute leur énergie pour chercher quelques caresses amicales. C'étaient des chiens de race, sans pedigree mais très beaux quand même. Je crois me souvenir qu'il s'agissait de la mère et du fils. Ils comptaient parmi les plus purs boxers de la région. Ils étaient fort bien nourris car ils appartenaient au restaurant dont les propriétaires étaient de bons amis. Inutile de dire qu'ils s'alimentaient sainement avec les restes quelquefois copieux des plats de viande laissés par des clients au petit appétit. Nous avions aussi un boxer, nommé spirituellement par ma femme "Caruso" car il n'aboyait pas. Il se limitait à émettre des sons rauques qui ne ressemblaient à rien si ce n'est, peut-être aux cris d'animaux préhistoriques. Mais comment savoir ? Que je sache, il n'existe pas d'enregistrement pour comparer. Peu importe, notre boxer était un adorable animal, plein de tendresse et d'affection surtout avec les enfants qui pourtant, lui en faisaient voir. Quand nous partions en voyage et les dates coïncidaient avec l'absence de notre aide-ménagère, c'était toujours un problème pour le faire garder. Toujours, pour les courtes distances, nous l'emmenions avec tous les gosses derrière au prix d'énormes rigolades quand il les léchait mais aussi au prix de coup de gueule du conducteur quand le niveau sonore devenait incompatible avec la sécurité routière. Une année que nous partions en vacances dans la mère patrie, dans le Vexin français, nos amis nous proposèrent de garder notre étalon. Un de plus ne posait aucun problème et leurs chiens étaient si gentils que leur offre fut acceptée sur le champ. C'était une solution idéale. Le jour où nous l'avons conduit dans sa nouvelle résidence, tout se passa assez bien : reniflements par ici, par là de la part des trois animaux, mais une certaine distance existait entre les maître des lieux et l'intrus. " Ne vous inquiétez pas " nous dirent nos amis, " nous veilleront particulièrement sur lui et même, au début nous l'attachons pour qu'il ne s'échappe pas. Nos vacances terminées, toute la famille attendait avec impatience les retrouvailles avec Caruso. Ce fut terrible quand nos amis nous accueillirent en pleurs. Caruso était mort, tué par les deux autres si gentils et si accueillants.

2 Juin 2008

Atmosphère, lieu, endroit précis et précieux (pas indifférent) avec personnages. Anne Wiazemski. Jorge Luis Borges.

.....

Alain Huré

L'escalier, jusqu'au cinquième, est large, recouvert d'un tapis bordeaux maintenu par des barres de laiton. Au dessus, il se rétrécit, devient nu, juste ciré, jusqu'au sixième. C'est l'étage des chambres de bonne, pompeusement appelés studios, ou pire, studettes, par les agences. Le notre est au fond du couloir,

après les toilettes. J'y reviendrai. Nous sommes sous les toits. Un meublé, notre premier logement avec Ewa, fraîchement arrivée. La porte s'ouvre sur la cuisine, minuscule. Le réchaud est sous une tabatière qui reflète le ciel de Paris. Quand j'y cuisine, je dois l'ouvrir pour que ma tête dépasse. Ewa, plus petite, peut cuisiner même par temps de pluie. Un placard contient le réfrigérateur, cadeau de mes parents, il ne rentrait pas ailleurs. Au dessus du lavabo qui se partage entre notre toilette, la vaisselle et la préparation des repas...Comment, où est la salle de bains ? Quelle salle de bains ? Au dessus du lavabo, donc, un fil électrique sort du mur, terminé par une prise. On la branche dès qu'on veut aller aux toilettes communes. Il y a, en ce lieu, au plafond, huit ampoules nues qui pendent. Quand on y séjourne, voir une autre ampoule s'allumer est signe d'une prochaine visite et un appel à terminer rapidement.

De la cuisine, à droite, on entre dans la pièce, amputée par l'angle du toit, minuscule elle aussi. Le parquet est recouvert d'un tapis aux couleurs fanées. Le lit prend la moitié de l'espace, ma table à dessin une bonne partie du reste, une table basse se glisse entre les deux. En ouvrant la fenêtre, en s'appuyant sur la barre de métal noir, en se penchant légèrement, on voit le Sacré Cœur, c'est Montmartre...Il ne nous en faut pas plus pour commencer notre vie de couple d'artistes, on est Picasso, Utrillo, la vie nous attend. Le dénuement de notre studio en rajoute dans le cliché, heureusement, le lit est large...

Marie-Thérèse Leroy

Rue nationale à Cergy - Village

Des portes cochères, alignées les unes après les autres, dans la rue Nationale, à Cergy. Des portes suffisamment grandes pour laisser passer les tombereaux de foin ou ballots de paille, tombereaux tirés par les chevaux, et pour apercevoir de la rue les cours des fermes des familles paysannes de Cergy des années 1950-1960.

Ces cours dévoilaient parfois selon les saisons des véritables trésors : des outils de toutes sortes, des cageots remplis d'oignons, d'échalotes, d'ails, de tomates, de noix, de pommes. Les patates étaient triées : les coupées ou abîmées par la récolte à consommer rapidement, et les autres, les rondes, les petites, les grosses attendaient dans de gros sacs de jute. Au fond de la cour se devinaient souvent des escaliers descendant vers des caves voûtées où étaient alignées les bouteilles de ginglet, vin du pays de la région de Cergy et de Jouy le Moutier. A cette époque, chaque cultivateur possédait plusieurs vignes. Les habitations apparaissaient presque cachées au milieu des ateliers et des granges, mais les fenêtres principales donnaient sur la rue Nationale. A l'intérieur, une cuisine très grande, pièce principale avec une table de ferme immense.

La mère Gâteau nous guettait souvent à la sortie de l'école, à midi ou à 17 h et sous un prétexte quelconque, elle nous faisait rentrer chez elle, ma copine Danièle et moi. Toutes les deux, nous restions debout à écouter la mère Gâteau nous décrire des photos du début du siècle, nous montrer des articles de journaux soigneusement découpés et pliés, nous parler de la guerre 14-18, de René son mari soldat et de la solidarité entre les femmes du village, de sa rivalité avec sa sœur qui habitait toujours la maison d'en face, de son fils qui ne lui rendait pas assez souvent visite : " normal, il était marié à une fille de la ville ". Il lui arrivait sur le ton de la confidence, de sous entendre quelques secrets familiaux ou des intrigues municipales. Jamais, elle ne nous a précisé de n'en parler à quiconque,

comme si cela allait de soi.

Un jour, sur l'immense table, pas de sirop à la grenadine comme d'habitude, mais 3 petits verres de liqueur accompagnés d'un ton sans discussion : "buvez, c'est de la prune, c'est naturel, ça ne peut pas vous faire de mal". Nous, on regardait les petites fleurs bleues peintes sur les verres, c'était comme si elles étaient brodées, puis on y est allées, et on a tout bu d'un coup....

Puis, nous sommes rentrées en courant vers nos maisons respectives, la gorge en feu, détentrices à jamais d'un nouveau secret commun.

Cette rue Nationale existe toujours à Cergy-Village, coïncée entre la Ville Nouvelle et ce qui reste du village. Dans la cour de la mère Gâteau, un lotissement s'est installé, avec des maisons toutes pareilles. De la rue, on entend les rires des enfants, les chamailleries. Mais derrière la fenêtre de la cuisine du corps principal de la ferme se cachent des souvenirs restés bien mystérieux, mêlés encore de tendresse et de crainte.

16 JUIN 2008

Autour d'un chanteur compositeur RENAN LUCE, On écoute " Les voisines " : " j'ai toujours préféré aux voisins mes voisines etc..." Et on écrit sur le voisinage... On prend un personnage, vrai ou fictif, on s'arrête sur une ou plusieurs scènes qu'on déplie.

Alain Huré

Au rez-de-chaussée, à droite, en dessous du notre, le même appartement. Un couple, l'air sévère, l'abord pas facile, un fils. Pas de rapports avec eux.... ah, si, elle nous a arrêté devant la porte de l'immeuble... "Votre lit grince !" On était prévenus, Ewa et moi... Elle avait l'ouïe fine, moins quand son crétin de fils mettait sa chaîne à fond....

En face de chez nous, au premier, un autre couple, jeune comme nous, discrets. Il a fallu plusieurs mois pour qu'on s'invite, lui travaille au téléphone... "Quand j'ai vu votre demande de ligne, je l'ai mise sur le haut du tas"... C'est vrai, je ne m'étais même pas étonné d'avoir une ligne en 2 semaines au lieu des 6 mois habituels...

Au dessus, Liesbeth, hollandaise à l'accent prononcé, seule avec ses 2 enfants, Hélène et Oscar... On a sympathisé quand Ewa, descendue pour le courrier, un matin, a croisé Hélène, un panier dans les bras, 2 chatons endormis dans le fond. Elle en a pris un, notre premier chat. Liesbeth est très cool, elle ne se préoccupe pas trop du quotidien, elle travaille, aime lire. Oscar, 12-13 ans, un peu retardé suite à un accident vélo contre voiture, il parle très lentement, détache ses mots... Il vient souvent chez nous. "J'ai faim"... "Tu n'as pas mangé ?"... "Si, mais pas assez"... Un jour, il sonne... Ewa le découvre tuméfié, des marques de coups partout, le pantalon déchiré, le genou sanguinolent... "Qu'est-ce que t'as fait ?" ... "J'me suis battu"... "T'as vu dans quel état tu t'es mis ?"... "Moi, c'est rien, faut voir l'autre"... Il a préféré venir se faire soigner par Ewa que par Liesbeth.

En face de chez Liesbeth, Régine et Henri et leurs 3 enfants. Elle, mère juive d'origine polonaise, ce qui nous a rapprochés, toujours nerveuse, se faisant des nœuds dans la tête, rien n'est jamais simple. Tout est question, problème, sa sœur, son père, ses enfants, elle nous confie ses interrogations avec détails, on

se sent pas loin de lui demander de s'allonger sur un divan.... Faut dire qu'Henri, son mari, c'était un cas... le genre mou, le regard vide, lui aussi est mal dans sa vie. D'ailleurs, il comprend mal le monde qui l'entoure... Un soir, devant l'apéro, je sens qu'il y a quelque chose qui le mine... " Tu sais, Alain, l'énergie de l'Univers, elle se disperse petit à petit... un jour, ce sera fini... le grand froid "... Il a fallu un deuxième verre pour qu'il s'en remette du fait que dans quelques milliards de milliards d'années, il n'y aura plus rien.

30 juin 2008

Marie-Thérèse Leroy

Le grenier....

C'est décidé, j'ai bloqué la semaine, je range le grenier.

Un garage avoisine une vieille ferme et un immense train électrique, des rails et des rails, un passage à niveau et un minuscule chef de gare... Je me sens intrusive dans tout cet univers. De quel droit je déciderai de l'avenir de ces vieux jouets qui appartiennent aux garçons. Par contre, tiens, cette boîte à chaussures, qu'y a-t-il donc dedans ?

Je fouille parmi des photos à petit format, du noir et blanc ! Je reconnais l'écriture de ma tante d'Angleterre, la tante Mary, une écriture régulière, bien ponctuée, toute en musique. Les missives sont courtes, écrites en anglais et 2 ou 3 lignes à la fin destinées à mes parents sont écrites en polonais.

Je m'assieds et j'étales toutes les photos de mon périple en Angleterre. J'avais tout juste 13 ans. Ma cousine Monique, âgée de 14 ans, m'accompagnait et prenait à cœur son rôle d'aînée. Je n'avais jamais vu la mer et je vivais la traversée de la Manche sur un immense paquebot. Nos deux familles avaient décidé de nous envoyer en Angleterre pendant 2 mois dans les années 60.

Incroyable tout de même ! Nous laisser partir toutes seules avec non seulement des cachets pour le mal de mer mais aussi une lettre d'invitation de notre oncle, frère de nos mères respectives, une autorisation de sortie de territoire, et un passeport tout neuf.

Je n'avais, non plus, jamais vu de douanier.

"Que venez-vous faire en Angleterre Miss ?"

"Apprendre l'anglais, Sir"

Bon, c'est emballé !

Arrivés à la gare Victoria, il nous faudra prendre le métro, changer de gare, ne pas se tromper, descendre à la bonne station et prendre la bonne direction et un nouveau train pour Bristol.

Super, le train anglais, ses banquettes en velours rouge, et une table au milieu pour goûter!

Je ne me souviens pas de surprise dans les regards des autres voyageurs, nous n'étions, pourtant que deux gaminas.

A Bristol, il nous fallait trouver notre oncle venu nous attendre et ne suivre aucune autre personne, selon les instructions familiales. Sagement, nous attendions sur le quai, et en effet, un " chapeau melon " se pencha vers nous avec la lettre de ma mère. Nous pouvions le suivre.

Machinalement, mes doigts bougent d'une photo à l'autre.

Là, c'était à Portsmouth au sud est de l'Angleterre. Quel mail-lot de bains, un vrai short !

Nous mangions des ice-creams, un vrai délice. Jamais en France, nous n'avions mangé d'aussi bonnes glaces.

Quelle aventure tout de même ces vacances ! Je sens à travers

les photos, l'odeur des "fish and chips" présentés dans du papier journal.

Les progrès en anglais ont-ils été fulgurants à la rentrée ? Sûrement un peu mais nous avons surtout acquis une sacrée dose de maturité liée à l'exploit de notre expédition qui nous semblait alors totalement naturelle.

.....

Florence Gaydan

Le grenier des Moufflets

Juillet 1999 : nous venons de racheter la maison de famille...il nous faut maintenant la vider de tout ce qui y a été entassé pendant 45 ans par Papy et Mammy .

Combien de fois avons-nous entendu cette phrase : non, ne jette pas cela, on ne sait jamais, ça peut servir !!! Alors, on montait cela gentiment au grenier, pour ne pas les contrarier... Maintenant que nous n'entendrons plus ce refrain, il revient à nos oreilles comme par magie et ils sont là, tous les deux, avec nous, dans cette caverne d'Ali-Baba !!

Les enfants, eux, que cette rengaine agaçait, sont impatients de faire place nette et de s'approprier cet espace qui, une fois vidé sera leur caverne à eux !!

Deux bennes de 15m3 attendent sagement que les choses tombent de par la petite porte qui donne sur la cour.

Au début, les objets qui tombent font un bruit fracassant, faisant retentir la ferraille comme autant de glas. Qu'il est difficile de se dire adieu.

Et petit à petit, au fur et à mesure que les bennes se remplissent, le bruit devient plus doux, plus feutré, à l'unisson de notre peine qui s'adoucit de jour en jour pour faire place à des souvenirs heureux.

La haut, c'est une vraie fourmilière et, chacun, tour à tour, suspend son geste, interpellé par sa trouvaille !

Regarde, c'est quoi, ça ?? Mais, c'est l'écriture de papy, à travers ce sac en plastique craquelé des lettres ? Oui, des cartes de vœux. Et, bien rangées par années, nous retrouvons toutes les réponses aux vœux de Papy et ce, sur des dizaines et des dizaines d'années. En plus, dans chaque sac, il a mis un exemplaire de la carte envoyée par ses soins. Je me souviens qu'il en faisait imprimer un nombre impressionnant. Non, ce n'était ni des cartes de l'Unicef, ni d'autres associations. C'était toujours un dessin de son cru, humoristique la plupart du temps, caustique parfois, tendre souvent. Sur ces cartes, il ajoutait fréquemment un petit mot pour la personnaliser selon le destinataire, et son bonheur était de recevoir les réponses qu'il a donc soigneusement gardées.

Que faire ??? Tout lire ?? Certains sont pour nous d'illustres inconnus, d'autres sont partis les rejoindre tout la haut. Alors, Julie trouve la solution : nous ne garderons que les dessins de Papy, le reste n'était pas pour nous !

Tiens, voici une pile de vieux journaux, Paris Match, Jours de France, des journaux de mode. Tiens, celui-ci a comme un marque page. J'ouvre et je me vois, enfant de 3 ou 4 ans, tenant la main de ma grande sœur, toutes deux vêtues de pyjamas en broderie anglaise, posant visiblement dans le studio d'un photographe professionnel et vantant la maison "TIT, le couturier des enfants de France". D'autres photos suivent, le renommé manteau écossais, les robes d'organdi, les tailles de guêpe et jupes gonflées de jupons de tulle. Et me voila repartie dans mes souvenirs, photos de mode, défilés de collection, agitation de ruche dans l'atelier de couture, les podiums et mes soeurs qui rouspétaient et moi à qui l'on promettait un tour de

manège au Luxembourg si je me tenais tranquille et souriais
Et dans ces gros cartons, c'est quoi ??? Du savon de Marseille,
du café, du sucre , de la farine... heureusement, les souris ne
sont pas passées par là !! et oui, les produits de première
nécessité. C'est vrai, Maman ne supportait pas que la réserve
de sucre "en morceaux taille n°4" ne tombe à moins de 30kg!!!
Et oui, on ne sait jamais, s'il y avait à nouveau la guerre...et
bien, on n'aurait pas tenu longtemps avec ça, mais elle dormait
apaisée d'avoir cela dans son grenier et de savoir aussi que
quelques pneus traînaient dans le garage pour refaire...les
semelles des chaussures.

Et là, quoi encore, une vieille valise marron, les coins élimés :
mais, c'était la valise de mon grand père, je le revois encore la
mettre avec précaution dans le coffre de la 2CV. Maman, je
peux la garder pour y mettre mes petites voitures demande
Thomas. Allez, adjugée la valise de grand père.
Marc, lui, a trouvé le vieux vélo d'appartement et s'amuse à
pédaler, vite freiné dans son élan par le reste de la tribu,
excédé par le grincement strident de ses vieilles pédales.
Tiens, j'avais oublié qu'il y avait une armoire la derrière, il faut
dire qu'avec tout ce qui était devant...Valérie ouvre : toutes les
robes de soirée de Maman sont là, bien suspendues dans des
housses et sur l'étagère du haut, les boîtes à chapeau. Valou, la
taille de guêpe de la maison se met à essayer et décide d'en
garder beaucoup, les tissus sont restés chatoyants et je sentirais
presque le parfum de maman lorsqu'elle venait m'embrasser, si
belle avant de sortir.
Et voila, les bennes sont pleines, le grenier est presque vide
pour la plus grande joie des enfants qui ont déjà balai à la
main pour dépoussiérer et faire place nette.
Moi, j'ai la tête pleine de souvenirs, les yeux pleins d'images ,
les oreilles pleines de leurs voix, les mains couvertes de poussière...
Et les souvenirs sont plus présents que jamais, mais il ne reste
que les bons, les doux, les magiques et je me sens bien.
.....

Eric Rondeau

Mon troisième grand-père
C'est dans le grenier de mes grands-parents, dans une pile de
papiers et de cartons, entre un album photo et un vieux Paris-
Match, que j'ai trouvé un minuscule carnet bruni par l'humidité.
Dès que je l'ai ouvert j'ai reconnu l'écriture impeccable et
soignée de mon grand-père. Après avoir dégagé un gros carton
du plus gros de sa poussière à l'aide d'un magazine, je me suis
assis afin de découvrir plus confortablement cet objet inat-
tendu. En l'ouvrant j'avais non seulement reconnu l'écriture,
mais aussi remarqué la date inscrite en haut de la page, 12 juin
1942, ce qui n'avait fait qu'attiser ma curiosité.

En tant que responsable du réseau ferroviaire local, mon
grand-père décrivait dans ce carnet, jour après jour, les diffé-
rents événements et impressions qui avaient jalonné ses ins-
pections des voies. Petit à petit, au fil des pages, je découvrais
ainsi que celui que j'avais toujours connu avec sa chemise et sa
cravate, à la maison comme à la retraite, celui qui n'avait
jamais un mot plus haut que l'autre et qui n'aurait pour rien au
monde prononcé un mot grossier, celui qui était le type même
du fonctionnaire discret et consciencieux, celui-là donc, avait
fait sa petite résistance à l'occupant.

Il expliquait en quelques mots comment il avait fait traîner cer-
tains travaux ou pourquoi il avait oublié quelque entretien
indispensable, espérant que cela ennuerait " les boches ". En
même temps que je découvrais ce mot surprenant de la part du
grand-père que j'avais connu, je me rendais compte qu'il n'au-
rait pas fallu que ce carnet tombe dans n'importe quelle main
et par cet enchaînement d'idées propre à l'imagination je me
disais aussitôt que j'aurais tout de même vu le jour car ma
mère était déjà née à l'époque.

Mais je n'aurais certainement pas connu mon vieux grand-père
dont j'ai tant admiré les collections de papillons et de fossiles.
J'aurais été le petit fils d'un jeune cheminot intrépide mort pour
la France et je n'aurais jamais pu savoir que cela était faux.
.....

Alain Huré

L'homme marchait de façon saccadée dans le couloir, l'arme au
creux du bras. Ils surgirent brusquement, menaçants, jambes
écartées, prêts à tuer. Kévin les attendait, il appuya rapidement
sur les touches et l'homme sur son écran tira, abattant les...
- Kévin !!!
- Oui papa... répondit l'enfant en éteignant l'ordinateur, j'arrive.
- Tout de suite !... bougonna la tête du père s'encadrant dans la
porte, laisse ces conneries, tu m'avais promis de m'aider à ran-
ger chez mamie.
Il glissa sur un journal de bandes dessinées...
-E ces cochonneries de Mangas, tu crois que c'est avec ça que
tu auras ton BEPC ? On y va.
La porte du grenier s'ouvrit, la poussière se dispersa dans la
colonne de soleil qui accompagna l'entrée de Kévin et de son
père.
- Bon, commence par là. Demain, les brocanteurs viennent
débarrasser tout ce qu'on ne veut pas. Regarde ce qu'on peut
récupérer.
-Pauvre mamie, je l'aimais bien.
- C'est la vie, Kévin...
Il se retourna pour cacher son émotion, enjamba un stock de
planches et commença à fouiller une armoire en ruine. Kévin
poussa un vieux tapis qui recouvrait une malle bombée. Il l'ou-
vrit, sortit des livres qui tombaient en poussière et... Ouais, un
tas de vieux Spirou. Il en prit un, s'assit et se plongea dans les
aventures de Jean Valhardy...
- Tu fais quoi ? Au lieu de ranger, t'es pas.... Oh, ma collection
de Spirou... La vache, c'est là qu'elle les avait cachés !!! Elle
m'a puni, j'avais 11 ans, jamais pu savoir où ils étaient...
regarde, le premier Gaston Lagaffe, oh, comment il dessinait...
pousse-toi...
Il s'assit à côté de Kévin, feuilletant tous les journaux, les clas-
sant par numéros, criant de joie quand il complétait une série.
Malgré la pénombre, on voyait ses yeux briller. Kévin, la tête
entre les bras, souriait en regardant son père de 11 ans... Il
pensa qu'on allait lui foutre la paix, maintenant, quand il lirait
des Mangas.

15 septembre 2008

Autour de cartes postales et d'un texte de " Une vie de corres-
pondances " de Françoise Dolto. Texte contenant une allusion
mystérieuse, un instant inattendu, fortuit, accidentel, remarqua-
ble, hors du commun, insolite, unique...

Alain Huré



Images du Québec

LE ROCHER PERCÉ

1-Le Rocher percé, Québec

Bonjour Serge... Enfin, bonjour, faut le dire vite... On est parti, nous deux Germaine au Québec, ça, y fait beau, on peut pas dire...

mais la location qu'on a eu par l'agence, c'est pas ça... Oh, ils se sont pas foutu de nous, les pieds dans l'eau, on les a, le calme, il est là, mais grimper ce foutu rocher pour atteindre la maison matin et soir, c'est plus de notre âge, tu connais Germaine... Bon, je te quitte, le bateau du courrier arrive et, si je le rate, je dois attendre une semaine... Déjà la semaine passée avec le pain...Embrasse tout le monde.

PS : Quand Germaine ronfle trop, je dors sur le rocher de droite...



2-Cirque de Navacelles, Cévennes

Monsieur le directeur, je viens d'arriver, l'endroit est absolument charmant si, comme moi, on n'aime pas la nature luxuriante. Les villageois nous ont

d'abord regardé bizarrement, je comprends ça, c'est les Cévennes, quand même... C'est au bout du troisième tour de ce promontoire que j'ai eu des doutes... Et quand je leur ai demandé où était le chapiteau du cirque et qu'ils ont éclaté de rire, j'ai plus douté... Alors, monsieur le directeur, je le fais où, mon numéro de dressage ? Les lions commencent à s'énerver...



3-Pont des Soupirs, Venise

Bonjour Serge, Ça fait quatre jours qu'on est à Venise, Germaine est ravie. Moi, tu me connais, sorti de Belleville... Je regarde le soir tomber sur la Cité des doges, le soleil pourpre réfléchissant de mille feux les façades finement ciselées des palais, ces myriades de scintillements dans les canaux troublés par le passage silencieux d'une gondole... et ça me fait penser : fais un

saut à l'appartement pour voir si j'ai bien fermé l'eau.

.....

Marie-Thérèse Leroy

Juste un clin d'œil de Tokyo ! Tu verrais ces cerisiers en fleurs. Rien à voir avec celui qu'on essaie de faire grandir au Bout Guyou.

Ce matin, lever à 4h et direction " le marché aux poissons ". Incroyable, la criée et la vente aux enchères du thon, ils le découpent à la scie au ruban, tellement il est gelé. Racontes ça à ton grand-père, il n'en reviendra pas! Par contre, la soupe aux poissons au petit déjeuner, pas terrible!

On a failli perdre Jacques. On l'a retrouvé dans une cabine téléphonique. Il a eu les foudres de Corinne qu'il a réveillée. Il n'a pas encore compris le décalage horaire !

Hier, j'avais décidé de visiter un peu pendant l'entraînement de

judo et figures toi que je suis montée dans un car scolaire. Ça a été l'horreur au terminus qui ressemblait au quartier de la Défense! Imagines la panique et, en plus, que des écriteaux en japonais complètement illisibles. Incapable de rentrer ! Tu m'aurais vue en train d'articuler "joudoo" devant un employé du kiosque d'accueil. Finalement le chef de la gare routière m'a confiée à un taxi et je suis arrivée au Kodokan.

Nous rentrons lundi. Bisous.

.....

Anne-Marie Marchay

Chers amis,

Nous voici depuis une semaine au Sri Lanka et bien que le jour où nous sommes arrivés à Colombo, une bombe tamoule ait explosé tuant le ministre de la Défense ainsi que 200 personnes, tout se passe au mieux dans ce pays aux paysages aussi beaux et sereins que leurs Buddhas couchés. Bien entendu, notre guide ne nous en a rien dit et a même prétendu que les banderoles de petits drapeaux blancs que nous avons vues dans chaque village étaient accrochées en raison d'un décès local. Nous en avons conclu qu'on mourait beaucoup dans ce pays! Nous n'avons appris la vérité qu'en regardant la télévision dans un établissement très "british" de la région du thé!

Kandy nous a étonné par l'affluence et la ferveur des pèlerins, venus se recueillir devant la dent du Buddha qui n'est montrée qu'une fois par jour. Nous avons assisté à la cérémonie et avons du supporter le déchaînement des tambours, mais on ne nous a pas montré cette fameuse dent! Le lendemain, jour de deuil national, nous n'avons pas eu le courage de faire des heures de queue pour accéder au temple. Nous nous sommes consolés en visitant le jardin botanique qui est une merveille. Bon nombre d'arbres ont été donnés par différents pays du monde et bien sur le plus nul et misérable était celui de la France.

Les demoiselles de Sigiriya, dont on nous avait tant parlé, nous ont un peu déçus, mais surtout la montée assez abrupte a été gâchée par la présence de jeunes Ceylanaïses qui insistaient pour nous soutenir, moyennant rétribution.

Notre guide qui n'est pas très motivé, car nous ne sommes que 2 couples, se lâche depuis que nous sommes au courant de l'attentat et ne cesse de nous parler des exactions commises par les Tigres tamouls, plutôt que de l'histoire du pays! Cela devient un peu usant! Heureusement nous partons demain pour les Maldives et espérons que nous ne serons pas poursuivis par les tigres tamouls!

A bientôt donc.

.....

Eric Rondeau

-Papeete, le 15 septembre 2008

Bonjour tous les deux

Un petit coucou de Tahiti

Depuis le temps que l'on rêvait d'y aller

Monique est malade - Problème de digestion

Il y a de superbes coquillages partout

Pouvez-vous commander une côte de bœuf pour notre retour ?

Grosses bises

A bientôt

Georges

Ps : pour l'instant il pleut, mais il fait chaud

-Tilly la campagne, le 30 janvier 2008

Bonne et heureuse année 2008 à tous les deux

Et surtout bonne santé

J'espère que vous avez passé de bonnes fêtes

Monique est à l'hôpital - Cheville cassée en glissant sur la neige

L'année commence mal avec ce froid

Avez-vous toujours votre vieille Deux Chevaux ?

Grosses bises

A bientôt

Georges

Ps : désolé, je n'avais plus de carte de vœux

29 septembre 2008

Emploi du "On" à la manière de Philippe Delerm.

.....

Guy Teindas

DES POMMES ET DES POIRES D'HIVER

Comment peut-on aimer les pommes et les poires autrement qu'à la fin de l'été et en automne peu de jours après la cueillette quand, dans son enfance, on a ingurgité des fruits de mauvaise qualité le reste de l'année.

Autrefois, quel gamin de la campagne n'a pas été chargé d'aller chercher des pommes ou des poires dans le fruitier là où elles sont rangées depuis fin octobre ? L'instruction de la maman cuisinière était toujours la même : " rappelle-toi, il ne faut choisir que celles dont l'état de maturation est avancé ; toutes celles qui commencent à pourrir ou qui sont tachées et ,en dernier lieu, celles qui sont vilaines d'aspect... en un mot les moins belles. Il faut garder les plus belles pour les grandes occasions "

On revient avec un panier plein de fruits abîmés, imprésentables et à la limite du repoussant car ils s'accompagnent nécessairement des irrécupérables intégralement pourris qu'il n'était pas question de laisser contaminer les meilleurs ; ceux-la, on les jettera.

Le goût de ces pommes est ineffaçable de la mémoire. Cela sent la terre, le vieux et elles sont quelquefois squattées par des insectes dégoûtants qui cherchent à s'échapper de leur prison.

" C'est pas la petite bête qui mangera la grosse " assure-t-on.

Tu parles d'une consolation !!!

Mais ces fruits ne sont pas bons et on ne peut surtout pas le dire clairement car ce serait remettre en question la gestion familiale des aliments qu'on conserve pour traverser l'hiver. Alors, stoïquement, on se tait et on choisit les plus petits fruits pour que le mauvais goût ne persiste pas trop dans la bouche, le faible volume de comestible aidant.

C'est devenu un rituel et toute la maisonnée mange régulièrement des fruits avancés et souvent même pour les grandes occasions (dimanches avec des amis, Noël, premier janvier..) car la pourriture contagieuse a fait ses effets pervers plus rapidement que prévu.

Conclusion : On ne mangeait que des fruits immangeables ou pour le moins mauvais, pendant tout l'hiver.

Les choses ont bien changé de nos jours mais il arrive encore de connaître cette pratique aberrante dans certaines familles qui ont leur production personnelle.

Paulette Teindas

C'est tout rose comme un nuage, un de ces nuages qui s'effiloche ces belles soirées de grand vent. Mais comment s'y prendre ? Dans quel sens ? Par où commencer ? Un sentiment de gêne passe sur les visages. Une odeur douceuse flotte dans l'air et aiguise nos papilles, la tête engourdie par le tintamarre alentour.

Telle la lave qui s'écoule du volcan, on déambule dans les ruelles perdant toute identité, que l'on soit jeune ou vieux, petit ou grand, gros ou maigre, on se décide : on tord le cou à droite et à gauche pour essayer de ne pas en avoir plein le nez, on ouvre une bouche à se décrocher les mâchoires, on mord :.....pour ne prendre que du vent ! On mange du vent .Tous ces efforts pour si peu .Il ne reste dans la bouche qu'une surabondance de salive sucrée qui s'écoule le long des commissures et qu'une langue peu habile n'arrive à retenir.

On regarde les autres : on peut y mettre les doigts, et on plonge à petites pincées dans cette ouate rose ; on tire, on tire encore, ça durcit entre les doigts, alors on se lèche discrètement.....

La féerie du premier instant s'évanouit très vite, la jolie boule cotonneuse se déforme, s'enlaidit ; et très vite arrive l'instant où il ne reste entre les doigts collants qu'un petit bâtonnet que l'on jette vite dans la première poubelle rencontrée.

.....

Jean-Michel Courtot

La photographie

Tout est prêt - cette fois-ci sera la bonne. Ce cliché tant espéré, cette photographie dont on veut être l'auteur, cette image de liberté que l'on voudrait, quelque part, emprisonner, ce goéland passé cent fois au-dessus du trois-mâts, sera ce soir un souvenir immortalisé - Peut-être ...

On a tout vérifié : pas de poussière sur l'objectif, le cliquetis du déclencheur, le choix de la pellicule ; l'odeur de l'argentique, et cette petite bande soigneusement placée dans le magasin, puis le noir ; hermétiquement refermé, l'appareil protégera ce moment incertain, fragile, fugace, cet instant précis où l'on sera maître du temps, captant le présent, devenu soudain passé, pour de futurs plaisirs !

On observe, on prévoit ... là : l'emplacement est idéal. Il n'y a plus qu'à attendre : un peu, encore un peu de patience ... attention : pas trop tôt, ni trop tard, il faudra déclencher là, précisément.

Le soleil est au rendez-vous, le trois-mâts n'a pas bougé, il ne manque plus que l'oiseau ; le plaisir de l'attente est aussi bon que sera celui du développement ... enfin, le voila - CLIC ! Petit instant de bonheur, frontière entre passé et futur, tellement court, qu'il en appelle un autre. Allez, encore un peu de pellicule, on en prendra une autre, et puis une autre encore, jusqu'à récupérer ce petit cylindre plein de promesses, ce petit sarcophage garant de nos souvenirs, ce témoin des couleurs, des regards, des objets qui nous rappellera peut-être certains sons et odeurs, et que l'on partagera, c'est sur, avec ceux que l'on aime... si le cliché est réussi !

.....

Marie-Thérèse Leroy

On se hâte. Tanny n'aime pas trop les retardataires. On laisse les chaussures à l'entrée, on chausse des espadrilles ou des bas-

kets pour ne pas glisser et on s'élance à l'intérieur de la salle des fêtes devenue salle de gym.

Tanny a mis une musique sud-américaine :

" on étire et hop, on inspire et hop, on expire, 1, 2, 3, 4, ".

On est toutes debout, entrain de faire l'enchaînement, lentement ; puis plus vite. On court ou on marche. En fait, on se déroule :

" on n'oublie pas, on fait la médaille " ? On relève le torse.

" et on lève le bras et on touche le genou opposé ", " c'est bon pour l'équilibre ".

On la croit sur parole, mais oh la la ! c'est dur ! On se sent plutôt tordue et pas vraiment élastique ! Que de progrès à faire.

Mais chacune son rythme ! Et ça, ça sécurise ! Chacune aussi ses problèmes, de genoux, de hanches, d'épaules, etc....

C'est avec plaisir qu'on se retrouve en position allongée sur le tapis de mousse.

" On plaque le bouton au sol " clame notre Tanny hollandaise qui persiste à jouer avec les mots.

" On déroule doucement le bas du dos, puis la gouttière jusqu'à la nuque ".

Et on se relève, on baille, on s'étire et on entend :

" bonne semaine et on n'oublie pas de boire en rentrant ".

Ce qui nous relie, c'est la voix de Tanny, musicale et attentionnée, chaleureuse, qu'on entend à travers chaque partie de notre corps, adressée comme par magie à chacune d'entre nous.

Puis, on repart à pied, à vélo, en voiture.

" à la semaine prochaine " avec la sensation d'avoir partagé un moment précieux de bien-être même avec quelques efforts presque surhumains !

.....

Pauline Fregnac

Le bain

On a tout prémédité, tout calculé, tout arrêté. On ferme la porte, on pousse le verrou. L'eau se précipite, chuintante, glougloutante, hoqueteuse. Le geste suit l'intention : aux commissures, un sourire ; on espère que personne ne surprendra ce geste de confort nécessairement égoïste, pour soi et, de la main, de celle qui encore sèche, on saisit le flacon souple, lisse, déjà humide - est-il encore suffisamment lourd ? - On le dévisse doucement, heureux de dissimuler cet acte odieusement égocentrique et on le respire... On hume, narines confiantes, cette fragrance synthétique qui ne rappelle rien, qui n'exprime l'épanouissement d'aucune fleur, pas plus la rose que le lilas, qui ne trahit la maturation d'aucun fruit, mais qui se donne à cet instant précis, pour cet unique but, totalement. Ainsi assaillie, la muqueuse olfactive se contracte rapidement après le jaillissement dru de cet ersatz de nectar.

Alors on sait qu'il est temps. On incline la bouteille pour que l'épais liquide ne coule qu'en un étroit filet au cœur même du remous. Et là se forme la première bulle, aussitôt brillante, lisse, irisée, et naissent ses compagnes, toute une constellation en liesse, une pléiade de sphères parfaites et radieuses qui crépitent allègrement, éclatent et se renouvellent. Elles se renouvellent mais jamais assez vite et on trépigne, on agite l'eau de ses dix doigts écartés : il en faut plus, toujours plus : des talus, des tertres, des terrils, des collines, des montagnes, des glaciers ! Des glaciers de bulles tièdes, légères et crépitantes.

Au moment où on ne sait plus où commence l'eau, où finit la baignoire, on teste la profondeur des monts blancs d'un mollet rond et sensuel.

.....

Christiane Rosset

On est dimanche. Un dimanche ordinaire. La journée s'annonce calme, sans activités programmées. Cela est rare, mais cela fait du bien.

Tiens, si on allait voir dans la bergerie : il va bien falloir, un jour, libérer cet espace, les nombreux cartons d'archives et tous les rouleaux de calques qui sont arrivés lors de notre venue à Jambville, provenant de l'Agence d'Architecture de Xavier ; On ouvre la porte : déjà une odeur comme une nuée humide qui a capté celle, étonnante du salpêtre des vieux murs, ou, peut-être aussi celle des moutons ancestraux qui ont dû séjourner ici, voilà peut-être un siècle, maintenant.

Cette odeur persiste encore, on entend même les bêlements de ces bêtes entassées qui attendent avec impatience, leur sortie dans les prés.

Mais cette perception olfactive oscille de nouveau : celle de tous ces papiers, pas encore moisissés, rattrape au vol, celle, plus nostalgique des moutons bêlants.

Et oui ! Il y a du travail : le regard ne s'y trompe pas. Les cartons sont là, et les meubles aussi, poussiéreux qui proviennent de toute la famille qui a laissé une commode, un lit, une armoire, un coffre, que sais-je encore : les reliquats de tout ce qu'on ne veut plus.

Et voilà l'idée du dimanche tranquille, à rêver sans trop se fatiguer, s'est évanouie...

Et si on commençait à trier, à brûler, à jeter pour conserver le minimum.

On ouvre un dossier : Hôpital de Saint-Cloud 1980, au feu ! Non, obligation trentenaire. On verra en 2010. Il faut garder. Rue Bucourt, agrandissement d'un Pavillon. Quel dessin sublime ! 1975, On peut jeter... Non, le dessin est trop bien ! On garde.

Rue Saint-Honoré. 1970. Chouette ! On peut jeter ; on déroule les grands calques et la belle façade du 72 St Honoré se découvre majestueuse et grandiose qui cache ce que l'on trouve maintenant derrière les façades aux immenses fenêtres : les bureaux de l'UAP : 2 étages par anciens niveaux... Et ce calque, sublime, de l'escalier royal en pierres blanches et sa rampe aux arabesques inouïes en fer forgé. Jeter cela : impossible !

On ouvre, on étale, on regarde, on rêve, on se rappelle de la cliente délicate mais indécise. De cet autre rôle, jamais content, mais qui, pourtant a été si heureux de sa maison. Et tous ces cartons emplis de dossiers. Tiens ! Si on les comptait ?

Un deux, trois, je cherche derrière, 4,5,6, en voilà d'autres. 10, 15, 30, 80... 92 ! J'en vois 92 ! Tiens, si on les pesait ? Il y a là, justement, une vieille balance de Roberval, et les poids : on les a vus dans les mangeoires.

Bon, un carton, c'est trop lourd. Alors, 3 dossiers = 15 kg, et ce paquet de courriers, bien calé au fond du carton : 3 kg. Donc cela fait 15+10+3 = 28 kg que l'on remet dans le carton.

On en prend un autre, puis un troisième. En gros, cela fait une moyenne de 30 à 35 kg par carton... fois... 92. Cela nous donne le vertige.

On en met un dans la brouette, puis un 2ème par-dessus, après les avoir vidés un peu pour la manœuvre : direction garage. Pas question de mettre cela au grenier. D'abord le sol s'écroulerait, et puis mon dos trinquerait ! Et puis ces archives à garder qu'il faudra jeter dans 10 ans. Cela tourne la tête !

En avant, marche ! Pousse ta brouette, ne réfléchit surtout pas, avance et vas trouver de la place dans le garage !

Pas si simple! Les meubles de notre belle-sœur sont là.
Fichtre! Comment faire ?

Dieu soit loué, la voilà qui arrive avec ses 3 fils. Nous voilà sauvés... Sauf qu'elle n'a pas très envie de déménager.

On discute, on prend un café, on essaye de se persuader que c'est impératif, puisque le maçon arrivera bientôt dans la bergerie, pour y faire les travaux attendus... On ne peut plus reculer...

Voilà donc ce dimanche paisible, tranquille et ensoleillé qui se déroule autrement que prévu; on transporte 75 dossiers et on essaye d'enrouler les calques déballés qui nous ont fait rêver! Avec courage, on l'entoure d'une étiquette avec le nom du client et l'année d'exécution.

Le soir arrive, une montagne de calques jonche le sol. On ne sait plus où on en est ?

Le spectacle est pire que ce matin.

Il est 20 h... Y en a marre... Et si on arrêta ?

Et si on allait écouter les nouvelles sur TF1 ou FR3 ? Cela changerait!

Bof ! Pas tant que cela ! Avec ces nouvelles désastreuses qui nous viennent du monde entier... tout fout le camp. Rien de bien rigolo !

Et pourtant, on aurait besoin de rire pour se changer les idées !

13 octobre 2008

Vous ouvrez un cabinet de curiosités à Jambville ou ailleurs.... Où vous êtes devenu un collectionneur étrange, un peu mystérieux. Dans ce cabinet de curiosités, vous y avez entassé des objets bizarres : Vous en choisissez 3 ou 5 et vous nous les décrivez en expliquant l'origine, l'histoire de ces objets, et si vous voulez, les souvenirs qu'ils font resurgir.

Vous nous dites pourquoi vous tenez à les placer dans ce nouveau cabinet de curiosités que vous venez d'ouvrir.

Alain Huré

1-Non, c'est pas une pierre, regarde mieux, prends-là en main, j'en ai trouvé trois dans le jardin, juste derrière la maison, une espèce de tranchée poubelle où un ancien propriétaire a jeté des trucs, des machins, vaisselle cassée, bouts de ferraille... et, au milieu, ces pierres, quand je les ai vu, j'étais comme un gosse devant un tas de bonbons, j'ai pris en main ce silex et j'ai senti l'homme préhistorique faire ce même geste pour casser des os, couper du cuir ou cogner un ennemi, qui sait... En voir dans les musées, c'est bien mais c'est mort, prends-là, sens la taille faite pour qu'elle tienne bien en main, ça te rajeunit de six mille ans.

2-Les flacons vidés de leur encre, pleins de sable, rangés sur des étagères, un meuble fait sur mesure, il y en a 120 différents. Les couleurs sont infinies, du blanc le plus cru au noir le plus profond en passant par des gammes d'ocre, de brun, de gris et des textures de grain variant du gravier grossier au sable fin qui coule comme de l'eau. En levant la tête, on voit près du plafond des dizaines de paquets, récipients plastiques de pellicule photos, sacs attachés par un élastique, les sables qui attendent d'être classés. Ils n'ont pas encore été pris, coulés entre les mains pour sentir l'aspect de la plage, ils n'ont pas été chauffés au four pour d'autres qui arrivent humides d'eau de mer, ils n'ont pas reçu l'étiquette qui marque leur origine et le nom du

donateur. Car aucun, sauf le premier, ramassé en forêt de Fontainebleau, n'a été ramené par le collectionneur. Ce sont les amis, les clients qui, apprenant cette passion, se sont tous penchés pour remplir un sachet du sable de leurs vacances.

Certains sont même descendus dans des ravins escarpés du Canada pour récolter un sable de rivière, d'autres ont rempli huit bouteilles plastiques de 2 litres reflétant leur périple aux Etats-Unis, devant s'expliquer à la douane américaine de ce surplus de bagage plutôt inhabituel. Chaque flacon a une histoire, si ce n'est pas le donateur, c'est le lieu, sable de la plage de Marathon, du Sinaï, du lieu où Hitchcock a tourné les oiseaux. Au total, plus de 300 flacons... Comment, qui a un grain ?

3-Un paquet de feuilles dans une pochette plastique, des dessins d'enfants, tous différents, un visage sur chaque feuille, barbu, du moins on le devine sur certains. Le modèle a du être le même. C'était moi. L'école de Jambville m'avait demandé de venir leur raconter la vie exaltante d'un dessinateur humoriste. J'aime parler aux enfants de la passion qui m'est venue quand j'avais leur âge. Après cinq minutes, bien sûr, un gamin lève la main : "monsieur, faites un dessin au tableau... dessinez moi... dessinez la maîtresse"... Moi, j'aime pas dessiner en public alors j'ai retourné le jeu et je leur ai demandé de me dessiner. Voilà pourquoi je garde précieusement cette trentaine de portraits de moi par une trentaine d'artistes en devenir... Quel modèle peut en dire autant.

Eric Rondeau

Ma vitrine était située dans la seconde salle du rez-de-chaussée du château de Jambville, juste au milieu du mur est, devant un grand miroir. J'y avais installé cinq objets auxquels je tenais particulièrement et qui étaient exposés depuis des années dans divers recoins de mon salon.

-Le premier objet était une bouteille de vin. Elle était vide car c'est en buvant son contenu en 1992 que j'avais eu le déclic pour l'œnologie. Avant j'avais bien sûr bu quelques rasades de côtes du Rhône pour accompagner des fondues bourguignonnes, mais sans plaisir particulier. La première gorgée de ce Saint-Estèphe du château Laffitte-Carcasset du millésime 1985 avait été une révélation. C'est peu après que j'ai décidé de me constituer une cave à vin.

-Le deuxième objet, qui était soigneusement protégé par une plaque en verre, était un trèfle à six feuilles que j'avais trouvé sur les bords de la Seine à Vétheuil en 1989. A cette époque, pour le bonheur de mes connaissances qui espéraient y trouver leur bonheur, j'étais chercheur de trèfles à quatre feuilles. Durant mes recherches j'avais trouvé une vingtaine de spécimens à cinq feuilles et surtout deux à six feuilles. Mais le premier, découvert avec surprise en 1971 sur le terrain où la maison de mes parents allait être construite, avait disparu au cours d'un déménagement. Du coup, celui-ci était le seul qui me restait. Pour bien montrer que c'était un vrai et non un gadget de culture, j'avais pris bien soin de le laisser relié à un trèfle à trois feuilles.

-Le troisième objet était une partition de piano. C'était la fameuse "Méthode rose" avec laquelle j'avais commencé à pianoter à l'âge de six ans. Elle était bien abîmée et avait été rafis-

tolée en plusieurs endroits pour l'occasion. En fait ce n'était pas ma méthode rose. J'avais prêté la mienne en 1982 à un copain qui avait voulu que je lui apprenne à jouer. J'ai souvent regretté de la lui avoir laissée. Depuis j'essaie de me convaincre que c'est celle là la mienne.

-Le quatrième objet était le plus insolite. Il s'agissait d'une pile de petits carrés de papier blanc tous identiques, d'exactement cinq centimètres sur cinq, qui avaient été découpés dans des feuilles Canson. Elles avaient toutes une date et étaient rangées dans l'ordre chronologique. Sur chacune était dessiné un cercle, qui représentait le soleil, sur lequel étaient indiquées les positions des différents groupes de taches solaires que j'avais pu observer le jour indiqué avec ma petite lunette astronomique. Pour ceux que cela intéressait j'avais l'évolution et parfois même les dessins détaillés de toutes les taches solaires qui étaient apparues entre début 1979 et fin 1981.

-Le cinquième objet, placé au centre du groupe, était certainement le plus curieux. C'était une ammonite en pyrite que j'avais trouvée au début des années 70 dans les bancs d'argile qui se découvraient à marée basse au pied des falaises des vaches noires, entre Houlgate et Villers sur mer. La face visible appartenait de toute évidence à l'espèce "Cardioceras Cordatum", une des plus communes de la couche oxfordienne. Mais en regardant l'autre face dans le miroir, un spécialiste des céphalopodes du Callovien aurait tout de suite reconnu une "Quenstedtoceras Lamberti". Je me suis toujours demandé si la présentation de cet étonnant animal hybride à un musée aurait pu remettre en cause nos connaissances sur l'évolution des espèces.

Marie-Thérèse Leroy

Le cabinet de curiosités est prévu, ici, chez anciennement "Maillard", dans le virage de l'église.

Joli vélo tout de même ! Je le place ici. Non, plutôt sur le bord de la fenêtre ; Il sera bien mis en valeur. Il a été fabriqué tout en fil de fer par des enfants du Burkina Faso ; Les roues sont amusantes, pas vraiment identiques et la selle telle un triangle. J'imagine les rires des enfants qui ont fabriqué ce jouet sous le regard attentif de Jojo. Elle nous l'a donné au retour d'un de ses nombreux voyages en Afrique. Du beau travail !

Sur cette étagère, presque au milieu de la pièce se tiendra l'oiseau de Maître Hirano. Il a de jolies plumes vertes et orange, comme dans les dessins d'Hokusai, le célèbre peintre et dessinateur japonais. Ce bel oiseau est censé prévenir les habitants d'un éventuel tremblement de terre. A Jambville, il a tendance à confondre certaines vibrations et piaille parfois de façon fantaisiste.

Dans ce vieil arrosoir, je n'oublierai pas d'assembler quelques branches de cet érable canadien rapporté d'un congrès au Québec, blotti dans mon sac à mains. Chaque mois de septembre, il obéit à sa programmation génétique du grand Nord ; Il va embellir ce cabinet de curiosités et on le verra du virage. Sur le tabouret bleu, la vieille Remington trône, sûre d'elle, ses touches rondes toujours aussi solides malgré la révolution informatique. Que sont donc devenus tous ces copains du club de jeunes de Cergy -Village ? Nous avons créé un journal YGREC (Cergy à l'envers). J'ai su, récemment, qu'un BDE (bureau des élèves) de l'université s'était approprié cette appel-

lation... Michèle tapait les textes sur cette vieille Remington et Jean-Louis faisait tourner la ronéo à alcool pour faire les photocopies....

A l'entrée, cet étrange escargot -fossile fait l'intéressant. Il provient des Sablières de Cergy -Neuville, bien avant la base des loisirs. Le curé du village, passionné de préhistoire, avait argumenté en vain pour se l'approprier. Cet escargot a vraiment belle allure dans ce nouveau cabinet de curiosités.

Paulette Teindas

Au 95 chemin du Hazay va s'ouvrir samedi un cabinet de curiosités et j'espère qu'il y aura du monde. Des poutres du petit garage s'échapperont des fils telles d'énormes toiles d'araignées. En entrant, vous pourrez admirer une magnifique collection de chaussettes tout juste sorties du "Club des chaussettes disparues". Je les expose au cas où un de mes éventuels visiteurs trouverait âme sœur à ces pauvres esseulées.....

Un peu en retrait dans le coin gauche, un petit cartable vert pomme, duquel sort timidement un petit soutien-gorge rose qui a toute une histoire : en réalité, ces deux objets ont appartenu à ma fille qui y tient énormément.(premier cartable premier soutien-gorge).

Un peu plus loin, une dizaine de chapeaux de paille de toutes les tailles ayant appartenu aux différents membres de notre famille et que nous gardons pour nos invités les jours de grand soleil.

Sur une petite commode, une (l'autre ayant disparu) botte de bébé, blanche bordée de fourrure. Elle a appartenu à notre fils; je la regarde souvent avec tendresse et un peu nostalgique je réalise que le temps passe trop vite.

Puis dans un tiroir un cahier de notes, année 1952, il est cartonné vert avec en couverture le sceau de l'école de la Veveyse. Le papier jauni fait ressortir une calligraphie aujourd'hui disparue : Récitation... Calcul... Dessin... Dictée... Morale... Que de souvenirs liés à ce petit carnet : la maîtresse, les amies, la cour d'école Bref, continuons ! Que dites vous de ce crâne de bovidé trouvé en Andalousie par mon genre et dont mon fils ne veut pas se séparer, ainsi que sa bonne douzaine de bouteilles de vodka, sans compter les cartouches de Malboro, collections toutes commencées lorsqu'il avait environ quinze ans et qu'à maintes reprises j'ai essayé de jeter mais en vain; toutes ces choses hétéroclites qui aujourd'hui encombre la maison d'où la nécessité de les regrouper dans ce cabinet de curiosités.

Guy Teindas

Si un jour, à Jambville, on ouvrait un cabinet de curiosités, voilà ce que j'y déposerais non sans une certaine nostalgie car ils font partie intégrante de mon Moi profond.

-Col d'amphore romaine.

Au cours d'une exploration sous-marine en Algérie, j'aperçois au fond un objet rond bizarre. J'ai d'abord cru à une roue de landau. La curiosité me pousse à plonger. Plus près de mon but, je vois un superbe poulpe qui avait élu domicile au centre. Une fois transpercé par mon harpon, il s'enroule autour de mon bras et je m'en débarrasse avec une certaine difficulté. Vite, je rapporte mon trophée sur la plage. Mais, à propos, quid de la roue ? J'y retourne. Nouvelle plongée. Il s'agit à ma grande

surprise d'un col d'amphore ; Mon poulpe était amateur d'antiquités. Ce col, plusieurs fois cassé au cours de déménagements et recollé, règne dans ma vitrine d'objets souvenir.

-Poisson naturellement plastifié.

Pendant une visite d'un atelier de production de matière plastique, je constate qu'une filière d'extrusion est fuyarde et laisse échapper irrégulièrement des filaments de polyamide en fusion. Mes yeux sont attirés vers le sol où gît le squelette d'un magnifique poisson formé par les amas des fibres sortant de la machine puis solidifiées. Je n'ai pas résisté à la tentation de récupérer cet objet d'art naturel et de l'installer dans mon bureau.

-Balance à peser l'or.

Elle provient d'un grand-oncle de ma femme qui, au début du 20ème siècle, est parti tenter sa chance en tant que chercheur d'or aux Amériques. En a-t-il trouvé ? Aucun membre de la famille ne peut en témoigner. Mais, au moins, nous avons la balance.

On se passera de l'or.

-Jumelles de spectacle.

Elle ont appartenu à je ne sais quel aïeul. Elles ont perdu de leur beauté et leur efficacité optique est très relative. On voit presque mieux à l'œil nu. On les garde quand même.

-Petit bronze.

Un petit bronze représentant Mozart, acheté en Tchéquie dans une échoppe hideuse d'antiquités. Le vendeur a dû flairer la bonne poire prête à acheter n'importe quel objet en bronze. Pas spécialement beau, je ne suis même pas certain qu'il représente fidèlement le génial compositeur. Je le garde en souvenir des fréquentes visites professionnelles à Győr, merveilleuse ville située à 100km de Budapest.

27 octobre 2008

Texte de Jean-Michel Ribes autour du mot "Théâtre".

Construire des expressions ou des mots inventés, les présenter comme on veut :

-sous la forme de petits récits,

-sous formes d'articles d'encyclopédie

-sous forme de pièce de théâtre.....

Il est possible de puiser dans le langage enfantin ou entendu à l'étranger....d'inventer des nouveaux mots, par exemple des nouveaux métiers.

.....

Alain Huré

Portablation

La portablation est l'opération consistant à séparer un téléphone portable de son possesseur. Chez un adolescent de taille moyenne, disons 45 à 55 kilos, la symbiose étant quasiment complète entre la bête et la machine, celle-ci étant devenue une extension naturelle, l'opération ne peut se faire sans anesthésie, une paire de baffes pouvant faire l'affaire. La nécessité de la portablation dépend des résultats de plusieurs examens.

D'abord, ceux du lycée où l'animal évolue, les notes baissant à mesure que la greffe prend... contrairement aux notes des opérateurs téléphoniques qui grimpent en flèche. Chez l'adulte,

mâle ou femelle, la séparation doit se faire en douceur, avec diplomatie... la portablation, comme l'arrêt du tabac, est affaire de temps... d'abord dans les lieux publics, cinémas, théâtres, restaurants... il conviendra donc de développer une vie culturelle intensive permettant de lutter contre les attraits de la mécanique... la lecture, demandant silence et concentration, est une posologie idéale mais ne rêvons pas trop.

Imbésyllogisme

-Je pense donc je suis, tu me suis.

-Tu penses si je te suis... où es-tu ?

-Je suis où tu penses...

-Si on pense qu'on dort, nous sommes.

-Etre ou ne pas être, telle est la question.

-Penser ou ne pas penser, telle est la réponse.

-On peut planter des pensées au pied d'un hêtre.

-Je pense qu'ils rient, et là ils sont.

-Quand ils ont pensé ainsi, soient-ils !

-On pense chinois quand on est.

-S'il il a pensé à des babioles, fut-il ?

-Je pense donc je suis malade

-Je vais y penser

Pudibond

Bond en hauteur fait par une personne prude devant un spectacle choquant. Exemple : "Elle fit un pudibond d'un mètre cinquante". La pudibondieuserie est le bond déclenché par une provocation anti-religieuse. Les architectes prévoyants ont construit des églises où les clochers permettent une hauteur de bond prodigieuse.

Le même, en longueur, sera appelé "pudisaut". La discipline du pudisaut en longueur se pratique en salle ou dans un stade. Le ou la concurrente devant être offusqué par surprise, la compétition s'avère de plus en plus dure, la barre de la provocation montant par la même occasion. Le niveau d'indignation étant extrêmement différencié selon les pays, la discipline du pudisaut n'a aucune chance de figurer aux Jeux Olympiques, une photo du Pape, une statuette vaudou de Sarkozy ou une caricature de Mahomet ne provoquant pas de réaction équivalente au niveau mondial. Les records ne seront que nationaux.

Pudibondieuserie.

Herméthique

Insensible à toute morale. Exemple : "j'ai demandé un prêt à mon banquier pour finir le mois, il est resté hermétique".

L'hermétisme est proportionnel aux sommes d'argent en jeu. En Bourse, l'hermétisme est devenu indispensable pour pouvoir fermer son esprit aux malheurs que les dévaluations ou krachs pourraient entraîner.

.....

Pauline Fregnac

Défense de la langue française

Il est des mots - tous comme certains maux d'ailleurs - dont on ignore l'origine et dont l'étymologie fait même l'objet de dissensions ancestrales. Prenons le mot "carabistouille", si tout le monde s'accorde sur sa féminité, il a partagé notre village en deux camps : la grand-mère de Marie-Thérèse soutenait contre vents et moissons que ce terme désignait une carafe conçue pour touiller, plus commodément et sans en asperger partout, la bisque de homard, afin de maintenir le velouté et le trouble du potage. Inévitablement, la grand-tante d'Alain lui rétorquait

que dans nos pays de champs et de forêts, on n'avait jamais vu quelqu'un servir ce genre de soupe, que c'était bon pour les marins et non pour les chasseurs. Elle s'en servait donc pour tremper les carabines dans un mélange d'huile de colza et d'avoine, ce qui, d'après elle, permettait un meilleur glissement de la balle.

Tout le monde croit que le léviostre est un passereau du type des martin-pêcheurs. Or ce sens n'est attesté, d'après le Petit Robert, que depuis 1839. Alain, infatigable compulseur d'archives, a découvert, dans les registres de la mairie, que ce nom était le patronyme d'une famille jambvilloise qui en est partie à la moitié du XIXe, au moment où son nom est devenu commun. Désireux de connaître la date de leur installation, Alain compulse alors les registres de l'Eglise. Aucune mention n'est faite de ce nom. Ni baptême, ni mariage, ni extrême onction au nom de Léviostre. C'est dans un livre de comptes du curé qui exerça de 1543 à 1572, qu'il est fait mention d'un "rustre" nommé Lévi, employé aux basses besognes du presbytère.

Il ne faut pas confondre "sarcophage", étymologiquement "cercueil à manger la viande", et "sacrophage" qui désigne celui qui se nourrit du sacré. Au début des pratiques religieuses, les offrandes comestibles étaient destinées aux dieux et idoles sacrophages. Puis, curieusement, ce mot a évolué pour désigner les catholiques qui communient. Par ailleurs, nous ne pouvons manquer de relever l'écho entre le nom de "sarcophage" et le patronyme de notre président. Cela s'explique. Bien qu'ayant vécu dans des contrées païennes, les ancêtres du grand homme étaient d'humbles menuisiers, tout comme notre Joseph, et construisaient des cercueils de bois. Puis, le progrès aidant, motivés par l'ascension sociale et séduits par la postérité, ils se sont mis à travailler la pierre et ont appris à écrire. Pour acquérir davantage de dextérité et de finesse dans le maniement des outils, ils gravaient leur nom, leur métier et le nom de l'objet sur chaque cercueil. Malheureusement, comme les tombes étaient exposées aux intempéries, l'érosion fit son travail de destruction et on ne lisait plus au XIXe siècle que "... sarco...ici", ce que le patron du tailleur de pierre utilisa rapidement pour appeler son employé.

Nota bene : de mauvaises langues, dont une lointaine cousine de Marie-Thérèse, ont suggéré que c'est le père de Nicolas qui aurait fait effacer le mot "sarcophage" afin qu'on ne pût pas prétendre que le petit Nicolas était mangeur de chair, contrairement à Jacques Chirac : quelques journalistes mal intentionnés auraient inévitablement argué de cette étymologie pour faire, de celui que son mérite a hissé au premier plan, un mangeur d'hommes

Recyclage et développement durable

On ne parle pas assez de ces petits métiers que l'on trouve dans nos campagnes. En ces temps de crise boursière et de planète nauséuse, les mairies rivalisent d'ingéniosité pour recycler objets et population et éviter ainsi l'accroissement des déchets et ordures.

Souvent, quand je sors de chez moi, je croise, devant l'école, un personnage sanglé dans son grand ciré jaune à bandes grises, scrutant fixement les passants et suivant d'un oeil particulièrement méfiant chaque enfant. De temps en temps, d'un geste furtif, il entrouvre son manteau, se précipite vers un petit, se saisit prestement d'un objet que je ne distingue pas et l'applique vivement sur le visage de l'enfant. On entend alors des

bruits étouffés, des gargouillements, quelques hoquets, et l'enfant repart, rouge, titubant et le regard vitreux. N'y tenant plus, un matin désert de printemps, je m'avance vers lui, conservant une distance prudente :

- Pardon monsieur, je vous vois souvent sur ce trottoir et je me demandais quel y était votre rôle.

- Madame, j'ai l'honneur de vous informer que j'ai été promu, il y a six mois, nasextractionneur.

- Nase... extra... ctionneur ?

- C'est le terme officiel. A moins de 16 lettres, je ne toucherais même pas le R.S.A.E.E.E.E.

- Le R.S.A.E.E. euh ?

- Revenu de Solidarité Active et Ecologique aux Eternuements Et Extractions.

- Je ne vous suis pas.

- J'essuie.

- Vous êtes quoi ?

- Vide-nez, tire-morve, moucheur quoi !

- Ah ! Moucheur ! Et comment ?...

- A l'Anpe, ils m'ont trouvé des dispositions. J'étais inscrit depuis longtemps au chômage, errant d'emplois protégés en R.M.I. Comme mes revenus ne me suffisaient pas, j'avais trouvé un moyen d'arrondir mes fins de mois tout en servant la République. Pendant des années, j'ai signalé à la mairie tous les tricheurs et arnaqueurs qui travaillaient au noir et touchaient quand même des Assedic.

- Un chômeur mouchard en quelque sorte ?

- Voilà ! C'est exactement le mot utilisé par le nouvel employé.

Il a beaucoup réfléchi sur mon cas, a tourné les lettres dans tous les sens pour ma reconversion. Il m'a proposé d'abord d'être "cheumour". Mais on a regardé dans le dictionnaire, on n'a pas trouvé ce que c'était comme travail. Puis il a trouvé "marcheur" mais ça me faisait trop de trajet. Ensuite, "rocheum, roumach, machour..." Ce sont sûrement des métiers très nouveaux car ils n'étaient même pas dans l'encyclopédie. Il m'a proposé "mocheur", qui allait bien, paraît-il, avec mon physique. Vu que ça ne me semblait pas très flatteur, il m'a expliqué que le "décomplexionneur" (terme officiel) doit se placer, comme une applique en bronze, près des miroirs, afin de faire valoir ceux qui s'y regardent.

- Et alors ?

- J'aurais gagné moins comme décomplexionneur vu qu'il y a une lettre de moins. Et puis je préfère l'action : tirer les vers du nez des gens est plus utile à l'Etat que de les faire réfléchir.

- Et qu'est-ce que cela a d'écologique ?

- Sachez ma petite dame, que j'ai pour outil de travail un grand mouchoir de fibres écovertes et que je lutte activement contre les mouchoirs jetables, de septembre à juin et, ce, sur tous les terrains critiques comme les abords des écoles. Je vous signale que votre ignorance irresponsable fera d'ailleurs l'objet d'un rapport à la mairie, à moins que vous ne souffliez un petit coup dans mon mouchoir.

.....

Marie-Thérèse Leroy

"Pardon pas..."

Rappelles-toi du petit bonhomme que tu étais, du haut de tes 4 ans ? Tellement soucieux de mettre en pratique la leçon de politesse expliquée par ta Mémé Blanche. Solange passait devant toi sans s'excuser et te voilà entrain de lui clamer de toutes tes forces : "pardon pas". Nous en avons ri et tu ne comprenais pas.

Trois mois plus tard, nous voilà partis tous les deux te faire retirer les fils à l'hôpital Saint Vincent de Paul. Dans le métro, à Paris, tu éclatais alors en sanglots devant les regards ahuris : " Y'en a trop, maman, j'y arrive pas, Y a trop de pardon pas " Mémé Blanche n'avait sûrement pas prévu ton interprétation inversée.

Stabilobosser

Des stabilos orange, bleu, verts, jaunes.... Je les ai tous usés ces stabilos magiques au cours d'études et d'études de dossiers de protection de l'enfance.

Les feuillets photocopiés présentaient parfois des lignes noircies. Ils avaient déjà été stabilobossés par les magistrats pour enfants. Je réalisais alors nos différences de critères de priorités, en me questionnant aussi : "mais pourquoi a-t-il donc stabilobossé ce mot, cette phrase, et pas celle-ci qui est bien plus importante ?" Différences de métiers ? Différences de sensibilités ? Différences de vécu personnel ?

Stabilobosser ne peut être que subjectif. C'est qu'on ne peut pas stabilobosser n'importe quoi. Le fait de stabilobosser a un sens. Cela correspond à un choix, qui va devenir coloré, pas forcément léger, parfois apparemment banal mais répétitif. Et une page va apparaître clairsemée de mots, de phrases, de paragraphes colorés parce que stabilobossés.

Alors, un signallement d'enfant en danger, généreusement stabilobossé, va faire dire aussitôt aux futurs intervenants : "aïe, ça va être dur, dur" et va devenir ainsi d'une complexité à vue d'œil.

Emmerdophiles

Jérémy, la casquette à l'envers, sonne rageusement à la porte du service.

Anne Sophie, la secrétaire vient me prévenir : "Il n'est pas dans son état normal. Il veut voir le gynécologue. Je pense qu'il veut dire le psychologue. Il est très en colère".

En fait, Jérémy est tout simplement furieux. Il revient d'une audience. La juge lui a lu intégralement le compte rendu de l'examen psychologique. Il veut régler son compte au psychologue. Sa rage lui fait avaler les mots :

"Votre gynecologue, c'est n'importe quoi ! Je lui dis des trucs et y m'a testibroyé. Vous êtes tous des emmerdophiles".

Calmé, après avoir été félicité pour son esprit créatif, Jérémy repart en se promettant d'aller à la prochaine soirée "slam" avec son copain Karim.

Amouromètre

Racine, amoureux, arrière petit-fils de Cupidon. Ce mot inspire souvent les Québécois, lorsqu'ils disent : "je suis souvent tombé en amour, en fin de semaine"...

10 novembre 2008

Autour de Francis Ponge, " Le Parti Pris des Choses ".... choisir un objet, écrire un texte dans l'esprit descriptif...

Guy Teindas

Le perroquet

Son allure élancée est à la limite du ridicule. Il est laid par construction, même si dans certaines périodes, il était à la mode et fort prisé des antiquaires.

Ses quatre ou cinq pattes rivalisent avec ses antennes supérieures, hautes placées et souvent plus nombreuses. Toutes sont tortillées en forme de dulcines rappelant, sans le vouloir, le style Guimard ; ce qui ajoute à son aspect une certaine volatilité liée à sa hauteur injustifiée à un moment où on ne porte plus de manteaux longs. Aujourd'hui les par-dessus sont courts. On l'appelle perroquet probablement en raison de cette haute taille et on imagine un oiseau perché à son sommet pavanant et narguant ceux qui s'en approchent.

La configuration est totalement différente quand il remplit son rôle de portemanteaux. Il devient une masse difforme avec un embonpoint variable selon sa charge. Il est quelquefois obèse, débordant de partout comme s'il s'agissait d'un bibendum pour réclame des pneus Michelin. Il lui arrive même de s'écrouler à terre lorsque les usagers abusent de sa capacité d'équilibre en chargeant les bras d'un même côté. Alors, c'est la panique. On se précipite pour sauver les vêtements et ce n'est que plus tard qu'on s'intéresse à l'objet lui-même pour le remettre sur pieds. En d'autres occasions, il est chétif quand il ne porte que des vêtements légers ou de pluie. Il frise alors l'anorexie. (il lui faudrait des anoraks !). Il complète rarement son chargement par des chapeaux qui lui confèrent un air plus sérieux, et en tout cas moins ridicule. Mais que dire s'il s'agit de casquettes ? Ou encore d'écharpes mal posées qui glissent à la verticale le long de son corps ?

Non. Il a beau être reconnu pratique par certains, il reste un modèle d'inesthétisme.

.....

Alain Huré

Le crayon

Il est en bois, octogonal, vert, recouvert au sommet d'un capuchon noir qui ne le reste pas longtemps, c'est lui qu'on mâche en premier. La mine, au début, est tapie dans le bois. Elle ne sort que quand on attaque son enveloppe, au couteau ou au taille-crayon. Le couteau est plus rustique, le crayon qui en sort est devenu irrégulier, sauvage, grossier, il servira pour le bricolage, les traits écrasés sur d'autres bois avant l'attaque de la scie. Le taille-crayon est fin, il laisse derrière lui une épluchure fine qui ressemble à de petits éventails à bordure verte. La mine devient pointe, elle dessinera délicatement sur des feuilles blanches des traits délicats. Si on est nerveux, elle se cassera sur le Canson, projetant des étincelles de graphite comme des feux d'artifices miniatures. On garde le crayon jusqu'au bout, on ne jette que le mégot des dessins envolés.

Les lunettes

Double vitrage du miroir de l'âme, elles ont mis du temps à se faire accepter. On vous les impose. On n'en veut pas. On ne veut pas de cet objet incongru sur notre face, on a choisi ses parures, bagues, bijoux, colliers, pas ça. Ces excroissances utilitaires défont l'ordonnance du visage, ordonnance qu'on a mis longtemps à peaufiner et qui s'écroule avec ces verres qui pèsent sur le nez, ces branches qui vous démangent les oreilles. On les ignore le plus souvent possible, elles attendent patiemment sur la table, elles ont le temps pour elles. On les perd, acte manqué, on les casse même pour leur faire sentir qu'on est plus fort qu'elles. Elles tiennent bon, comme un animal de compagnie qui veut se faire accepter. Puis, un jour, fatigués de lutter, on accepte de vivre avec, on les attache même derrière son cou, elles font désormais partie de nous, on vieillira ensemble.

La pipe

Le fumeur de pipe est collectionneur, pas le fumeur de cigarette qui vit dans l'instant du tube de tabac qui se jette. Une pipe se choisit pour elle-même, elle doit faire corps avec le fumeur. Dans certaines boutiques, les bonnes, il y a même un miroir en pied pour qu'on puisse essayer l'objet comme on essaie un costume. Le bois est lisse et tient dans le creux de la main, chaud de la combustion des feuilles découpées qu'on a patiemment introduit dans l'orifice circulaire, ni trop tassées ni trop libres. La cérémonie du thé chez les japonais est une plaisanterie à côté du raffinement que requière une préparation parfaite d'une pipe. Neuve, elle est naturellement et obligatoirement mauvaise mais on sait qu'il faudra en passer par là. C'est l'école de la patience, il faudra attendre quelques mois pour que le goût s'affine, que le bois chauffe sans dégager cette odeur désagréable. Il faut aussi savoir changer de pipe en fonction des heures, du temps qu'on a, de l'envie. Chacune a son tempérament, de plus, refumer aussitôt dans la même pipe chaude est impensable, le tabac devenant épouvantable, sans parler du tuyau qui suinte. Il faut la laisser refroidir, en prendre une autre dans le présentoir. Le choix fait partie du plaisir. Chacune a une histoire, la prendre en main réveille les souvenirs qu'on croyait depuis longtemps partis en fumée.

.....

Pauline Fregnac

La poubelle

Une vilaine fée s'étant penchée sur son berceau, cette jeune fille, au lieu d'être la plus belle, fut, dès sa naissance, objet de rejet. Du coup, elle ne se maria jamais et conserva le nom de son père, M. Poubelle. Humble Cendrillon à qui nous donnons nos restes, elle recueille tout ce dont nous nous débarrassons et en fait une mixture dont, seule, elle a le secret. Sa potion est vite sujet de honte et, placée au rebut, dégradée puisque tout en elle se dégrade, elle n'a sa place que dans la cuisine ou au sous-sol. Seul le chien de la maison s'intéresse à elle, touché par sa beauté intérieure, par son âme d'où émane tout un univers de senteurs.

Elle est si associable qu'on ne la sort que le soir, lorsque la fraîcheur et la nuit dissimuleront ses disgrâces. Alors qu'elle les a attendus toute la nuit, sur le trottoir, les rares jeunes gens qui viennent la voir passent furtivement au matin, debout comme des laquais à l'arrière de leur camion et s'emparent vigoureusement d'elle pour la renverser sans ménagement à l'arrière de leur carrosse. Dans un fracas sans distinction, elle déverse alors un flot d'insanités. Puis, n'en ayant plus l'usage, les deux hommes la reposent sur le trottoir. Soulagée, après s'être ainsi exprimée et vidée, elle attend qu'on l'autorise à rentrer.

Quelques designers charitables tentent de la parrainer et se penchent sur son cas, mais toujours, irrémédiablement - le mal est fait, la dépravation l'a atteinte au cœur - la robe, en haillon, se transforme.

La flèche

Fine, svelte, faite d'une tige flexible, souple en sa féminité, et à la pointe acérée comme la langue d'une femme ou d'une flamme, comme son nom l'indique, la flèche file dans un sifflement, aussi longtemps que le è ouvert lui permet de rester en suspens, puis elle disparaît au loin dans un chuintement, n'atteignant pas toujours, fort heureusement, sa cible.

La cloche à fromage

Etrangement, souvent en forme de dôme alors qu'elle recueille des parts triangulaires, carrées ou ronde, cette cloche porte mal son nom. Loin de pouvoir diffuser à tous les vents les échos des chocs olfactifs qu'elle reçoit, elle doit au contraire les faire taire. Quand sa petite cousine sonne la bonne, elle reste à la cuisine.

Toujours trop petite quand elle est indispensable, trop encombrante quand elle est inutile, c'est un objet dont il est bien difficile de prendre le parti et dont il serait temps de sonner le glas.

.....

Florence Gaydan

Mon porte -clefs de voiture

Où sont les clefs, où sont mes clefs, où sont mes clefs ?????

Question tant de fois posée, qui a tant agacé, qui agace tant, qui agace moins depuis que j'ai un porte-clefs !

Il faut dire que mon sac à main a tout d'un sac à dos, que mes poches sont des fourre-tout et que tout ce qui existe peut servir à poser mes clefs, y compris...le toit de ma voiture !!

Alors, comment est-il ce porte clefs, comment peut-il réunir toutes les conditions pour remplir parfaitement son rôle : éviter que je ne perde ce qui lui est accroché, à savoir les clefs de ma voiture ;

Tout d'abord, il est unique, car à moitié fait maison, par Thomas, lassé de chercher les clefs de sa mère au moment de partir à l'école !!

Ensuite, il est gros, assez gros pour que, lorsque j'enfonce la main ou dans le sac à dos, ou dans les poches, je puisse le sentir, le trouver au milieu de tout un bric-à-brac, de papiers, de stylos, d'étuis, et cela, les yeux fermés ou plus exactement, l'air de rien, pour faire semblant ensuite de les avoir trouvées du premier coup !!

Il est également coloré, assez pour sauter aux yeux posé dans le bazar qui traîne sur une cheminée, sur une table, sur une chaise, bref là où je l'aurai posé sans m'en rendre compte bien évidemment, ou bien là où il sera tombé, car, bien sûr, il lui est arrivé de se retrouver dans un fossé, par terre, car, le sac à dos n'est jamais fermé et, lorsqu'on le balance sur l'épaule, le contenu saute, y compris le porte clefs !!

Il est néanmoins léger, mon sac à dos est déjà si lourd, contenant presque toute ma vie qu'il ne doit pas trop peser sur mon quotidien !

Il est à la fois doux et rugueux car en fait, il est double !

Ce qui est doux, déjà juste le fait de le retrouver, cela le rend si doux à mes yeux. Matériellement, la partie qui est douce, c'est une petite peluche, un lion en fait. Ce lion est un clin d'œil à ma mère. Elle était de ce signe astrologique et elle ne perdait jamais ses clefs, elle ! Alors, histoire de conjurer le sort, car, en fait, c'est le mauvais sort qui fait que je perds mes clefs, et bien, j'ai choisi un lion. Ce petit lion a une crinière toute douce, ses pattes et sa queue sont reliées à son corps par de la cordelette, ses yeux sont deux petites billes noires qui sont si froides comparées au reste de la peluche, ses moustaches sont maintenant quasi inexistantes à force d'avoir été malmenées lors des extrusions du sac à dos ou des poches. Il n'est plus très propre, mais on voit encore une différence de couleur entre son museau très marron et le reste du corps qui est encore, je dirais, fauve !! Malgré les années, il a encore une tête de lion, 4 pattes, une queue, deux yeux et une crinière !!

Ce qui est rugueux mais encore plus cher à mon cœur, c'est la partie fabriquée par Thomas. C'est un gros scoubidou, mais, attention, pas un vulgaire scoubidou !! D'abord, le surnom de thomas petit c'était " Bidou ", donc...bon, d'accord, pas vraiment de rapport !! Mais il a eu une période de scoubidou mania, Internet à l'appui pour exposer ses œuvres, qui allaient de l'escargot au vaisseau Star War en passant par des bonshommes divers et variés !! Le mien est relativement simple, réalisé dans des couleurs choisies par moi, noir, bleu, jaune, vert. Il est long comme un grand doigt, c'est une double torsade, une hélice, on dirait presque une molécule d'ADN, ce qui me lit à Thomas bien sûr !! Je ne suis pas sûre que vous reconnaissiez les couleurs car, comme le lion, il n'est guère propre mais, au toucher, c'est lui que je reconnais en premier, comme je serais capable de reconnaître mon fils !! ADN, quand tu nous tiens !! Mais, malgré ces deux objets qui n'en font qu'un, et bien, je reconnais qu'il m'arrive encore de perdre, enfin non, d'égarer mes clefs de voiture, surtout lorsque je vais en concours et que, le stress aidant, et bien, je suis encore plus tête en l'air !

Alors, me direz-vous, que fais-tu ?? Et bien, je confie mon précieux porte-clefs à...un porte-clefs, vous savez, un peu comme du temps des rois, celui qui avait la clef sur un joli coussin brodé !! Alors, ce porte clef là, je le choisis avec une tête sur les épaules, moins étourdi que moi et, s'il n'a pas de coussin brodé, il a le privilège de porter un porte clefs unique au monde : le mien !!

.....

Marie-Thérèse Leroy

La clé

La clé avec un accent aigu ou la clef avec un f, en voilà des questions clés !

Une clé, ça va chez qui ? Ca ouvre quoi ? Une porte ? Une armoire ? Une voiture ?

Que de tours de clés ! Avec un s, ça devient un trousseau de clés.

Avec son porte-clefs montrant sa Corse bien dessinée, il prolonge les vacances en Corse, les stages de judo, le Mont Cinto et le restaurant du garde-barrière. Avec ses souvenirs, il pèse dans ma poche. Il s'alourdit. C'est un compagnon fidèle. Il me rassure. Ou que je sois ou que j'aie, il m'accompagne.

C'est qu'il a plus d'un tour dans mon sac, mon trousseau !

Clic, clac, il fait sa clé imposante toute dorée qui ferme la maison. Clic, clac, il fait sa clé magique au ronflement sonore de ma Clio grise garée je ne sais où sur le parking.

Clic, il permet d'y mettre de l'essence.

Mon trousseau de clefs me joue aussi des tours quand, pressée, je le cherche partout, quand je suis persuadée qu'il a pris la clé des champs et que lui et moi, on joue à cache-cache jusqu'à ce que j'aie le dernier mot.

Sinon, et bien tant pis pour moi, il va me falloir refaire toutes les clefs. Puis, un jour, je sais que je le retrouverai comme par magie.

Et tant pis pour lui, je le punirai en l'expédiant directement dans le sous sol dans la corbeille des vieilles clés de toutes sortes, de toutes formes, de toutes couleurs, venues de je ne sais où, et qui persistent à se stocker, imperturbables, impassibles et même impertinentes, prêtes à favoriser des bavardages, et pire, des commérages !

.....

Eric Rondeau

La feuille

Sa coupe au carré cache bien ses origines mais, comme sa cousine caduque et nervurée, elle est fille d'arbre.

Ce n'est que lorsqu'elle a perdu sa virginité qu'elle commence à vivre et revêt mille visages.

Celle d'impôts change de couleur chaque année, mais ses bords affutés ont coupé plus d'une veine.

Celle de paye est la bienvenue,

mais elle se calque souvent sur celle du mois précédent.

Celle de calque est la plus discrète,

mais c'est aussi la plus fine du lot.

Celle de chou fait souvent parler d'elle,

mais les mauvaises nouvelles la froissent facilement.

Celle de maladie n'est jamais très joyeuse,

mais la vue d'une cocotte la fait toujours plier de rire.

Celle de Bristol sait parler plusieurs langues,

mais ce n'est pas la plus buvarde.

Toutes jaunissent et se fanent, mais aucune ne se plaint : leurs petites sœurs frêles et roses finissent au trou, deux par deux.

24 novembre 2008

Sept à dire... Autour du chiffre 7.

.....

Marie-Thérèse Leroy

Edouard regarde attentivement son billet d'avion. Son départ est bien le 7 juillet à 7 heures du matin au Terminal 7.

Exactement comme il l'a toujours voulu.

Tout est en ordre de ce côté-là. Edouard est pleinement satisfait. Il vient de prendre sa retraite à 70 ans, conformément au désir du président Sarkozy. C'est vrai qu'il aurait pu partir plus tôt, il avait tous ses trimestres depuis 7 années.

Mais il vivait son épanouissement personnel au travail. C'était ainsi, il avait beau y penser 7 fois dans la nuit, il n'y pouvait rien.

Et tous les matins, à 7 h il se levait avec joie et bonne humeur en lisant ses 7 journaux en prenant son café et ses 7 chouquettes.

Travailler pour lui était vital, et bien au-delà de 7 heures par jour, et plutôt 7 jours par semaine, car il emmenait évidemment ses 7 dossiers à travailler le dimanche à Septèmes Les Vallons et même parfois en vacances à Sept Iles dans la maison familiale.

Edouard a tellement travaillé plus pour gagner plus !

Maintenant avec ses 7 millions d'euros, il veut visiter les 7 continents.

De l'Amérique du nord à l'Amérique du sud, de l'Europe à l'Asie, de l'Afrique à l'Océanie, en passant par l'Antarctique. Il veut connaître également les 7 océans :

-le pacifique nord et le pacifique sud,

-l'atlantique nord et l'atlantique sud,
-l'océan indien,
-l'arctique
-et l'antarctique.

Edouard se donne un septennat pour tout visiter. Toute une vie à travailler sans relâche et il a tourné la page.

Il passe le portillon n° 7 de la douane sans se retourner, sans un regard sur son passé. L'avenir est devant lui, et il est tout seul. Son sac à dos aux 7 poches bien remplies s'est volatilisé tout à l'heure sur le tapis roulant.

Ca lui fait bizarre tout de même d'avoir attendu d'être septuagénaire pour se retrouver ainsi presque nu, libéré de ses contraintes, mais muni prudemment de sa carte visa internationale.

Les passagers pour Montréal sont appelés au guichet 7. Souriant, il se sent déjà au septième ciel ! Il prend place dans le Boeing 747 sans aucune appréhension, il se cale dans son fauteuil, prêt à regarder le James Bond 007 trouvé dans le programme, suivi de "Tintin et les 7 boules de cristal". Son voisin préfère visiblement regarder "Les 7 Samourais et les 7 Mercenaires". C'est la septième fois qu'Edouard prend l'avion, et pourtant il a l'impression de vivre une première fois, tellement il se sent heureux et à l'affût de tant de découvertes. Il prendra le temps de découvrir les 7 merveilles du monde.

7 heures après, Edouard commence à apercevoir les Laurentides et les 707 lacs et les forêts canadiennes. Par le hublot, il découvre Montréal. C'est la première étape de son périple. Il en a prévu 77 jusqu'à la fin de son voyage. En sortant de l'aéroport, il se dirige vers une des 7 limousines noires garées patiemment sur "le parc de stationnement". Le chauffeur contourne le "carré" (square) et fonce sur le centre ville. Devant chaque maison décorée de 7 pots de fleurs, des escaliers aux marches vertes semblent lui souhaiter la bienvenue. "Bienvenue", c'est la réponse de son chauffeur à son "merci pour la course".

Dans la rue Sainte Catherine, Edouard réalise qu'il a oublié son dentifrice et achète "une pâte à dents", qu'il trouve enfin après avoir fait le tour de 7 boutiques. Puis au 27377 de la rue Charles 7, il trouve place à la terrasse d'un restaurant "le 5 à 7". Après avoir consulté la "liste des 7 vins" et dégusté le "spécial du jour", il savoure tranquillement une crêpe au sirop d'érable. Sept ans, il en a pour 7 ans. De quoi prendre vraiment le loisir de regarder ces 7 Québécoises passer. Edouard n'est pas pressé, il a tout son temps même pour engager la conversation. Il prend vraiment enfin son temps, tout son temps ...

Alain Huré

La voiture tressauta, une fois, deux fois, sept fois puis s'arrêta. Je descendis, jurant comme sept beaux diables, claquant la portière et m'assis dans l'herbe... Une Peugeot 707 neuve, en rase campagne... Ah, non, je voyais les toits d'un village derrière le rideau d'arbres. Je fermai les portes et traversai les bosquets. Septeuil. J'avisais un garage au bout de la rue.

- Bonjour, lançai-je au vieux en salopette, je suis en panne, vous pouvez venir ?
- Bonjour, bonjour, bonjour, bonjour, bonjour, bonjour, bon-

jour, me répondit-il, vous n'êtes pas du pays, vous ?

- Non, pourquoi ?

- Ici, on dit sept fois bonjour.

- Ah.

- Tout va par sept, vous verrez dans une semaine.

-Une semaine ! J'espère que vous réparerez plus tôt ?!

- M'étonnerai, bougonna t-il, bon, on y va ?

Je montai avec lui dans sa dépanneuse, on parcourut les sept cent mètres jusqu'à ma voiture. Il monta dedans, regarda le compteur...

- C'est ce que je pensais, sept cent soixante dix sept kilomètres... la malédiction ! Il y en aura pour sept jours. Je vais vous conduire à l'auberge.

Je préfèrai ne rien dire, un fou, sans doute mais comme c'était le seul garagiste...

A l'auberge des sept nains, la salle était pleine... Enfin, pleine, si on veut, sept personnes y mangeaient. Un gros homme sortit de la cuisine, me toisant avec bonhomie mêlée de curiosité.

- Bonjour, bonjour, bonjour, bonjour, bonjour, bonjour, bonjour, lui dis-je, car j'aime respecter les usages, vous pouvez m'héberger le temps qu'on répare ma voiture ?

-Ca dépend, vous faites quoi dans la vie ?

-Hein, je travaille dans le cinéma, pourquoi ?

- Le septième art, c'est bon. Asseyez-vous. Je vais vous servir. Eberlué, je me mis en face d'un vieux monsieur presque chauve. Il souriait gentiment.

- Vous ne comprenez rien ?

- Non, avouai-je.

- Ici, à Septeuil, tout ce qui tourne autour du sept est sacré, on y a inventé les recettes, les chaussettes, les poussettes, les sucettes, plus récemment les cassettes, on y a chassé tous les cétaqués, on y est tous sceptiques, moi, je suis percepteur, je contrôle un habitant sur sept, le médecin ne soigne que les septécémies, la girouette ne montre que le septentrion, septembre est un mois de fêtes et d'orgies.... Enfin, je veux dire, était... Je me penchais doucement vers lui, voyant que son ton avait changé.

-Oui, et alors ?...

- Alors, monsieur, le septennat qu'on avait mis des lustres à mettre au point, ils l'ont supprimé et remplacé par un quinquennat de petite allure, un moins que rien de chiffre cinq... Il tapa du point sur la table pendant qu'un sourd murmure d'acquiescement montait des six autres tables.

-Ah...

C'est tout ce que je trouvais à dire.

J'ai passé une semaine infernale au milieu de ces fous qui ne juraient que par le sept. Au cinéma, j'ai vu Blanche Neige et les sept nains, Sept ans de réflexion, sept jours en mai, 7 ans au Tibet, 7 ans de malheur, le septième sceau, 7 contre Thèbes, sept morts sur ordonnance, sept hommes à abattre les sept mercenaires, les sept samourais, tous les 007.....

Enfin, je récupérai ma 707, payai et partis sur les chapeaux de roues, heureux de quitter Septeuil et sa malédiction pour retrouver la Nationale 7 et la route de Sète...

- Ca y est, il est parti ?

Le percepteur rentra dans le garage.

- Ouais, dit le garagiste.

- Encore un qu'on a bien eu.... Bon, faut que je téléphone à Troyes, il va pas tarder à y arriver.

Christiane Rosset

7
7 Histoires
7 à toi d'écrire
Cette première histoire
Qui est
L'Histoire des 7 Histoires

Histoire de quoi ?
Histoire de 7, je te dis !
7 7 7
C'est infini
7+7+7+7...
Égal 7
Quelle Histoire !
7 fois 7 fois 7 fois 7...
Et après ?...
On ne s'en sort plus !
7 façons d'écrire
Siete - seven - seben - seita...
C'est Sept infini
7 chinois, 7 russes 7 japonais, 7 mongols, 7 belges, 7 suisses...
C'est encore à toi,
Histoire de chercher, de courir après ce 7
Sur la Terre entière
Ce 7
Magique et diabolique ...

Pendant que tu cherches
IL, ce 7, me propulse au septième ciel,
Directement,
Sans étape,
Ni au 1er, ni au 2ème, ni au 3ème
Ciel...
Non !
Directement au septième, plus rapidement qu'une fusée !
ET
Tout là-haut, du septième ciel,
Je plane
Et j'aperçois, miraculeusement,
Les sept Merveilles du Monde !
C'est fou,
Cette folle de 7 !
Qui est, tout à coup,
Transfigurée, transportée,
Dans 7 éclats, 7 États de Bonheur !

Impossible de vous décrire ces 7 merveilles éblouissantes
Comme 7 Paradis, paradisiaques,
Où se mêlent, se juxtaposent, s'embellissent mutuellement
Les 7 lumières d'un autre Monde,
les 7 couleurs de l'Arc en Ciel
Qui ne sont pas le
Violet-indigo-bleu-vert-jaune-orangé-rouge
Que nous connaissons,
Mais sept couleurs sublimes
Autrement plus évanescences, immatérielles,
Toutes plus belles les unes que les autres
Vision subjective d'un Monde transcendant

Ce pourrait être les 7 Jardins d'Eden
7 fois plus luxuriants que le Jardin suspendu de Babylone

Aux odeurs suaves et envoûtantes,
Aux senteurs délicates et puissantes en même temps,
Comme 7 nouvelles fleurs
7 fois plus étonnantes
Que la plus belle des Créations
Des nouvelles roses de Bagatelle

C'est impossible à dire
Impossible à exprimer
Cette admiration éperdue, magique et féérique !
7 extases extatiques
7 Béatitudes
7
...
7 fois-ci, je craque,
7 fois je vole agréablement,
Bercée par les 7 dieux
Et,
Je m'évanouis dans un grand bonheur éternel
Au son des harpes et des cithares
Sans 7, sans fin, et sans Histoire.

.....

Florence Gaydan

A 7 heure là, 7 à dire à 7h du soir, franchement, 7 jambvillois
assis autour d'une table essaient désespérément, 7 évident,
d'écrire 7 bêtises qui vont être publiées dans 7 horrible et dés-
opilante chose qu'est le recueil de 7 atelier. 7 fois ci, à force de
tourner nos 7 langues 7 fois dans nos bouches, je ne sais vrai-
ment pas ce que cela va donner !! Je suis sept-ique !!
Il nous faut faire preuve d'ascétisme (a7isme), nous qui avons
plutôt l'habitude de jouir des mots sur cette table certes a7tisée.
Je ferais bien un re7 de mon pc pour voir ce qu'il trouve, ou un
7up, mais, surtout ne pas lui taper dessus avec une mas7 !! que
faire avec une pouss7, une chaus7, une rinc7, une pi7, une suc7,
ah ça, on ne va pas être à prendre avec des pinc7 en sortant !!
On aurait mieux fait d'écouter une K7, mais pas sur une caiss7,
ni sur l'A7, ni sur la N7, ou de boire une anis7 !!
7ème ciel, où es-tu ?? 7 fois ci, pas au RV de notre 5à7 !!!
S : sot, stupide,
E : énervant, excitant
P : perturbant, palpitant
T : tracassant, terrifiant

7 exercice me ramène en 7tembre, au stress des pages blanches
des débuts d'année scolaire !! 7 effrayant, et je ne le lirai pas 7
fois !!! 7acé, dit la baleine .7 blague archiconnue terminera 7
prose qui ne comporte ni 7 mots, ni 7 lignes, ni 7 paragraphes,
ni 7 pages.
Et 7 tout !!!
PAS DE CHIFFRE 7

.....

Guy Teindas

QUE J'AIME A FAIRE CONNAÎTRE CE NOMBRE UTILE
AUX SAGES

3, 1 4 1 5 9 2 6 5 3 5
Ce nombre, on l'aura reconnu, est le nombre PI, bien connu de
tous.
Pour moi il est magique. Il est constitué, en fait, d'un nombre

infini de chiffres. De grands mathématiciens s'attellent régulièrement à augmenter la suite des quelques milliers de chiffres, existant déjà, et qui suivent ceux du début de ce texte. Mais Grand Dieu, à quoi cela sert-il puisque l'on sait que la quantité de chiffres après la virgule est infinie ? La belle affaire si on sait en ajouter encore quelques-uns. Ce doit être pour le " fun ".

Alors, tant qu'à s'amuser, pourquoi ne pas interroger un ordinateur puissant ? Il risquerait peut-être d'exploser voire simplement de se " bugger " pour qu'il ne soit pas dit que lui aussi peut arriver à s'essouffler....à moins qu'il n'ait été programmé pour nous dire :

" Ça suffit, ce que vous me demandez ne sert à rien ! "

Ce qu'il exprimerait par son échappatoire habituel :

IMPOSSIBLE D'AFFICHER LA PAGE

8 décembre 2008

Vialatte et l'almanach... "...date de la plus haute Antiquité"

Alain Huré 1

Le Tribunal

Le tribunal date de la plus haute antiquité. Adam et Eve furent les premiers à en faire les frais. Dieu reste donc le modèle universel du juge, Satan celui du gardien de prison, pour l'avocat, il a fallu attendre. Le président, le procureur, l'avocat général et les avocats auront à cœur de se vêtir de façon à concurrencer les prélats religieux qu'ils ont détrônés, prélats qui en ont profité pour se vêtir en civil. L'accusé s'habillera comme il lui plaira. La représentation sera complétée par des citoyens comme vous et moi. En l'occurrence, c'était moi. Adam et Eve n'ont pas eu cette chance, ils étaient l'humanité entière à eux deux et l'humanité entière était accusée.

Le juré d'assises doit tout au hasard, la République, si soucieuse par ailleurs de représentation élue, laisse ici les dés décider. Un premier tirage au sort se fait sur les listes électorales, un deuxième sélectionne une trentaine de finalistes. Un troisième tirage se fait au début de chaque procès, tirage qui n'en garde plus que neuf. C'est dire si la justice croit au loto, 421 et autres jeux de hasard.

Le greffier plonge la main dans un grand vase, il est petit, le vase est grand, il se penche pour retirer du fond une bille et lit le numéro inscrit, le citoyen désigné assis se lève juré et va alors rejoindre la tribune autour du juge et de ses assesseurs. Le tribunal vous rassure en vous montrant de quel côté de la Loi vous êtes.

On fera ensuite entrer le prévenu qui aura volé sa bouchère, tué son mari, abattu tous les membres de sa famille, violé sa fille ou tiré sur son voisin selon la saison. Il se sera fait une tête d'assassin ou d'innocent ou pire encore une tête de citoyen. Il parlera en disant "votre honneur" au juge s'il a vu les séries américaines ou ne dira rien s'il a vu les films avec Jean Gabin. Son avocat remuera les bras. Le juge soignera la dramaturgie en décrétant des pauses, le public laissé seul sera sans doute déçu de ne pas voir de page de publicité.

Les pauses donnent aux jurés le temps de se connaître. Le sort aura eu beau jeu de mélanger les classes sociales, la bourgeoisie et le balayeur, le dessinateur et la secrétaire, le chômeur et la retraitée. Jetés sur cette île déserte du procès, ils se rapprocheront, se tutoieront, se montreront les photos des enfants

ou du pavillon d'Orgeval. On n'en a jamais vu se revoir au sortir du tribunal.

Les trois ou quatre actes ayant été joués, les jurés et le juge se retirent pour décider de la fin de la pièce. Enfermés, ils ne sortiront qu'après avoir répondu aux questions essentielles du tribunal, détruit tous les papiers qui auront servi à leur réflexion. Pour ça, la justice aura eu soin de laisser un poêle et des allumettes, la fumée terminale rappelant, une fois encore, l'élection papale. Il ne reste plus, au premier juré, qu'à lire à l'accusé le chiffre des mois ou années de sa vie qu'on lui a confisqué en essayant de voir dans ses yeux si il avait joué le même numéro.

La bourgeoisie et le balayeur, le dessinateur et la secrétaire, le chômeur et la retraitée repartiront alors par la porte de derrière et regagneront le pavillon d'Orgeval, fiers et terrifiés à la fois du pouvoir énorme qu'on leur a confié, juger un autre homme.

Alain Huré 2

Les pièges à renard (sujet donné par Pauline)

Le piège à renard date de la plus haute antiquité. Il est mis dans la campagne comme autant de bouches ouvertes affamées attendant leur pitance. On prendra soin de l'éviter. Le piège à renard ne mérite son nom que s'il capture un renard, c'est dire la difficulté de sa tâche puisque rien ne le prédestine plus au renard qu'à un autre animal. Les animaux autres que le renard attendront donc que l'homme, dans sa grande sagesse, leur installent des pièges à eux seuls destinés, sangliers, biches, lièvres, lapins, belettes, écureuil roux à grandes oreilles. Le renard, lui, évite le piège depuis la plus haute antiquité, il a acquis une réputation de malignité, de fourberie, de goinfrerie qui a toujours exaspéré l'homme qui y a vu une concurrence déloyale. La couleur du pelage, flamboyante tache glissant sur les champs, panache au vent, annonçait aux poules des nuits d'angoisse, elles vérifiaient de leur bec la solidité du grillage, le fermier ne dormait que d'un œil, la main sur la hache, écoutant le silence entre les coups régulier du balancier de l'horloge. Le fabuliste l'a capturé sur le papier, l'enfermant dans une cage avec le corbeau, le loup, des raisins, une belette pour voir ce qui allait bien pouvoir se passer. Le renard s'en sortant toujours avec les honneurs, il acquit ainsi une grandeur qui mit le paysan en rage, lui qui avait exterminé les loups, jugulé le corbeau, domestiqué la belette et écrasé le raisin pour en tirer l'essence du chasseur, le vin.

L'homme se lèvera de bon matin, boira son café devant la porte, regardant l'aurore poindre derrière la forêt, ouvrira la porte du chien, prendra le fusil cassé sous le bras, la gibecière autour du cou. Il se regardera dans la glace de l'entrée en passant et trouvera que cela était bon. Le chien servile le conduira vers le bosquet en bas du vallon, il trouvera le silence du matin par des aboiements hargneux, le chasseur le rejoindra, il a chargé l'arme. A moitié couvert de feuilles, le renard attendra, la patte prise dans des mâchoires plus fortes que les siennes, il aura commencé à se déchiqueter pour essayer d'échapper, même infirme, au monstre d'acier. Il s'arrêtera en les entendant approcher. Il regardera l'homme sans rien dire, pas le chien, il sait qui est son ennemi. Le coup de feu éparpillera les milliers d'oiseaux des cimes des arbres. L'homme retiendra le piège. Parfois, le chasseur est la victime d'un autre chasseur. Le renard n'en tire aucune consolation.

Le lundi

Le lundi date de la plus haute Antiquité. En effet, c'est un jour très ancien, ou, comme disent les gens qui travaillent et les jeunes : “c'est un trop vieux jour !”, autrement dit, un sale jour, un jour sale qui laisse entrer la semaine laborieuse. C'est un “vieux jour” donc, mais c'est aussi le jour des vieux quand ils s'appellent Claude ou François, plus rarement Emile à cause de la guerre de 14-18, et qu'ils passent leurs lundis au soleil à se faire compter les pilules.

Avant de dire “long comme un jour sans pain”, on disait “longus dies”, puis “long di” qui est devenu “lundi”.

“Faire le lundi”, pour les ouvriers, c'est continuer la fête du week-end. Pour la caissière de Casino, c'est travailler en échange du repos - soi-disant mérité - du dimanche. Pour la péripatéticienne, c'est s'ennuyer ferme sur le trottoir car il n'y a pas de R.T.T. ce jour-là.

Chez les gens chics, c'est même jour de relâche : ni théâtre, ni mariage, ni vernissage ; recevoir un lundi est l'acte d'un dissident ou d'un exclu des cercles mondains. Il est même de bon ton de rester étendu sur son divan Récamier, du bon ton lui aussi, et d'assurer qu'on est épuisé par son week-end...

C'est un jour tellement atroce que l'instinct grégaire pousse certains à se regrouper afin d'échapper à la trivialité de cette semaine qui commence et de verser de l'encre et dans la fiction - c'est un zeugme et non une faute de frappe -, de s'adonner aux mensonges en vers ou à l'affabulation en prose et de produire des inepties sans lendemain qu'on intitulera Contes du lundi.